This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 3934

CHATEAU DES COUDREAUX.

Vet. Fr. III B. 3934

CHATEAU DES COUDREAUX.

RAOUL,

ou

L'ÉNÉIDE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

RAOUL,

OU

L'ÉNÉIDE.

PAR MADAME DE BAWR.

PARIS,
H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N° 29.

1832.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 NOV 1982
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

Cet ouvrage est un essai. Je voulais savoir si véritablement la mode tyrannise les auteurs de romans comme elle impose ses lois aux élégantes. Long-temps après l'époque où Jean-Jacques avait donné son *Héloïse*, on ne pouvait encore écrire les romans qu'en lettres. Anne Radcliffe parut, et pendant bien des années nous fûmes poursuivis de revenans et de grandes figures mystérieuses. Enfin, le génie de Walter Scott ouvrit la route historique, aussitôt on puisa mille sujets dans les vieilles chroniques ; non-seulement on revêtit tous les héros du casque et de la cuirasse,

mais le moyen âge, tout poétique qu'il est, portant quelque peu le cachet de la barbarie, le roman prit, pour ainsi dire, une couleur sanglante. On recourut aux moyens extrêmes, on produisit des effets terribles, auxquels nous voilà maintenant habitués tous tant que nous sommes.

En me disant ces choses, en songeant que plusieurs auteurs distingués semblent n'avoir osé faire une peinture des mœurs présentes qu'en y mêlant une teinte fantastique, je me demandais quel pourrait être aujourd'hui le sort d'un roman où l'on ne trouverait pas un seul événement qui ne pût arriver tous les jours à chacun de nous? d'un roman dans lequel l'auteur aurait regardé la simplicité comme la première condition de son œuvre? J'ai donc écrit Raoul par curiosité. Soit que l'influence de mes lectures habituelles ait prodigieusement agi sur moi, soit (et ceci est bien plus probable) que le talent m'ait manqué, je n'ai pu corriger mes

épreuves sans me repentir vivement de n'avoir pas fini de préférence un roman historique qui devait paraître après le *Novice*. L'ouvrage qui suit est si simple ! si simple ! que j'entends déjà mes lecteurs se dire : L'épreuve est faite trop en conscience.

RAOUL

OU

L'ÉNÉIDE.

CHAPITRE PREMIER.

CATHERINE.

Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.
RACINE. *Athalie.*

Béni soit l'usage de donner des étrennes! me suis-je écrié cent fois en retraçant ici l'histoire de ma vie; béni soit un usage que maudissent dans toute l'Europe les pères de famille, les maîtres de maison, les gens qui dînent beaucoup en ville,

mais qui résiste à la déplaisance d'une moitié de la population, grace au charme que lui trouve l'autre moitié ! Sans les étrennes l'enfant ne connaîtrait pas sitôt la douce émotion d'une joie vive; or, en fait de joie ici-bas, on ne saurait commencer trop jeune; la satiété n'en est, hélas! point à craindre. Sans les étrennes les braves gens qui nous ont rendu leurs services de manières ou d'autres n'auraient pas la jouissance de recevoir un surcroît de salaire qui leur semble plus doux que le salaire fixé, vu qu'il est incertain et souvent même inattendu. Sans les étrennes le marchand qui veut augmenter sa fortune, quelquefois retarder sa ruine, ne verrait pas avec délices approcher ce jour de recettes où le riche, bon gré mal gré, porte son or dans les boutiques. Sans les étrennes la jeune fille n'éprouverait pas la douce contrainte de payer d'un baiser la boîte de bonbons ou le cornet de marrons glacés que les jeunes gens osent offrir. Sans les étrennes..... Mais j'en dirais jusqu'à demain. Il suffit d'apprendre aux lecteurs, si toutefois j'ai le bonheur d'en trouver, que sans les étrennes l'histoire de ma vie serait tout autre que celle qu'il va lire, soit que celle-ci l'amuse ou non.

Mes ancêtres étaient établis de temps immémorial dans une petite ville de France peu éloignée de Lyon, qu'on appelle Paray-le-Monial. Mais par la raison qu'une famille peut être ancienne sans être illustre, les individus qui avaient composé la mienne étaient du nombre de ces personnes qui naissent, vivent et meurent sans qu'il en soit fait mention autre part que sur les registres de l'état civil; pas un de ceux qui avaient porté le nom de Bérard n'était sorti de la foule, soit par ses talens, soit par ses richesses. Mon père, Christophe Bérard, aurait pu comme eux tous jouir paisiblement des avantages que la Providence, dans sa justice, attache à la médiocrité de fortune et d'esprit, si après avoir fait pendant vingt ans le commerce de vins, d'une manière assez lucrative, il n'avait pas imaginé de bâtir une maison. En vain tous les Bérard lui représentaient-ils qu'il n'y avait pas d'exemple d'une pareille entreprise dans la famille, que cette ambition le conduirait à l'hôpital; il suivit obstinément son projet. Il s'adressa à un maître maçon qui, voulant soutenir dignement le titre d'architecte dont il s'était décoré en venant s'établir dans la ville, dépassa tellement la somme convenue, que mon père était entièrement ruiné

et ma bonne mère morte de chagrin, avant que le second étage fût commencé. On sent bien que la maison en resta là. Mon père regarda comme bien heureux que l'architecte voulût la reprendre pour solde de tout compte, et désespéré de la perte de sa femme et de tout ce qu'il possédait, il mourut peu de temps après, laissant à la tendresse de ses parens ou à la charité publique le soin de nourrir et d'élever un petit garçon de sept ans, qui avait bon appétit et ne savait pas lire. Je suis ce petit garçon.

A peine mon père fut-il mort, que notre cousine Catherine, qui ne l'avait point quitté depuis ses malheurs, me prit par la main et me conduisit de porte en porte, chez tous les Bérard qu'elle put trouver dans Paray-le-Monial; les suppliant l'un après l'autre d'accorder un asile à l'enfant du pauvre Christophe, en les assurant que Dieu les paierait de cette bonne œuvre. Mais, soit que mes parens ne voulussent point risquer les avances, soit qu'une pareille charge fût au-dessus de leurs moyens, les larmes et les prières de la bonne Catherine n'eurent aucun succès. Chacun s'excusait en lui conseillant de me conduire chez mon oncle Jérôme, conseil auquel Catherine ne répondait qu'en le-

vant les yeux au ciel, ce qui expliquait assez sa pensée.

Enfin, nous avions fait notre dernière visite et notre dernier espoir venait de s'anéantir. Catherine marchait à mes côtés, dans la rue, d'un pas précipité, se parlant à elle-même. — Les méchans! les mauvais cœurs! disait-elle. Puis tout-à-coup elle me serra dans ses bras, en s'écriant: — Eh bien! je te garderai, mon pauvre enfant! et si je ne gagne pas assez de pain pour nous deux, je me jetterai à l'eau avec toi.

La figure, l'accent de Catherine exprimaient un si profond désespoir, son regard presque égaré était si différend de son regard habituel, que je ne crois pas avoir éprouvé à aucune époque de ma vie une émotion plus terrible. Je m'attachai à son cou, pâle, saisi d'effroi. — Cousine! cousine! dis-je en pleurant, allons plutôt chez mon oncle Jérôme. Il me prendra peut-être. — Hélas! répondit-elle, d'un ton plus calme; mais tu as raison, mon enfant. Essayons encore cela, quoique je n'en espère pas grand chose. Au moins je n'aurai rien à me reprocher.

Nous prîmes donc le chemin qui conduisait chez l'oncle Jérôme, que je me rappelais fort bien avoir vu chez mon père, avant qu'il se fût

brouillé avec lui au sujet de la fatale maison. Je n'avais surtout pas oublié, ni le ton dur avec lequel il me parlait, lorsqu'il venait voir mes parens, ni les conseils qu'il leur donnait, relativement à mon éducation : tels que ceux de m'attacher au lit, de me corriger avec la verge, etc., toutes choses qui me déplaisaient souverainement, on peut bien le croire. C'était cependant chez cet homme que je désirais être conduit, tant l'état où je venais de voir Catherine m'avait renversé. Lorsque j'aperçus la maison, néanmoins, je frémis de la tête aux pieds et ma cousine fut obligée de me tirer avec force par le bras, pour me faire entrer, quand on eut ouvert la porte.

Monsieur Jérôme Bérard était chez lui. Catherine, m'ayant laissé dans la cuisine, ne vint m'y rechercher qu'au bout d'un quart d'heure à peu près. Tous ses traits respiraient la satisfaction. Elle me conduisit à mon oncle, en m'annonçant qu'il consentait à me servir de père. Je dois dire que la vue de mon bienfaiteur me glaça au point qu'il me fut impossible de le remercier. Je devins tout aussi incapable de comprendre le discours qu'il m'adressa, dans lequel je distinguai seulement l'accent du reproche et de la mauvaise

humeur. Enfin mon immobilité fut complète, jusqu'au moment où Catherine se disposa à sortir. Alors mes cris, mes sanglots, mes efforts pour la retenir apprirent à mon oncle que j'étais doué de mouvement, et le mirent dans une colère épouvantable. Catherine s'enfuit de mes bras, non sans peine, me laissant dans cet état de désespoir où nous plonge à tout âge la perte du seul ami qui nous reste.

Il est bon d'informer le lecteur de ce que je n'ai su que long-temps après, c'est-à-dire des motifs qui avaient décidé mon oncle à me prendre chez lui. Il s'en fallait bien que Jérôme Bérard fût généreux et compatissant; mais il était orgueilleux. Il sentit qu'étant connu pour être dans l'aisance, il perdrait infailliblement la considération dont il jouissait dans la ville, s'il abandonnait son neveu à la charité publique, et comme il tenait presque autant à cette considération qu'à son argent, ce qui n'est pas peu dire, il aima mieux acheter de quelques écus l'approbation de ses voisins, que de s'exposer au blâme général en me refusant un asile. D'ailleurs il fut convenu avec ma cousine, qu'il me regarderait entièrement comme sa propriété; que mon temps, mon travail, dès que je serais

en état de lui être utile, lui paieraient ce qu'il faisait pour moi. Jusqu'à ce moment je devais rester soumis à toutes ses volontés, et profiter le plus tôt possible de l'éducation qu'il consentait à me donner. Ma cousine souscrivit pour moi à toutes ces conditions, et promit de ne point me voir une fois sans me les rappeler.

En vertu de ce traité, je fus mis sur-le-champ en possession des droits de nettoyer les souliers de mon oncle, de faire ses commissions et d'aider Marguerite, la cuisinière, autant que mon âge le permettait. Mes autres occupations consistaient à apprendre à lire, à écrire, à compter, etc., en sorte que le récit des plaisirs que j'ai goûtés pendant les dernières années de mon enfance n'allongera pas ce chapitre.

Mon oncle était l'homme le plus instruit de Paray-le-Monial. Il savait un peu de latin, un peu d'histoire, un peu de géographie, et faisait son état d'enseigner ces trois choses aux personnes qui ne les savaient pas du tout. Comme il était le seul maître qu'il y eût dans la ville, il y gagnait beaucoup d'argent, sans pourtant qu'on pût s'en apercevoir à la manière dont il tenait sa maison, où les principes de la plus stricte économie étaient pratiqués. Si quelque voisin indiscret

lui faisait la guerre sur ce chapitre, il répondait qu'on ne pouvait donner son bien et le manger; que ses charges étaient énormes; que je lui coûtais beaucoup : le ciel sait cependant, qu'à l'exception d'un vieux drap, que Marguerite avait coupé pour rallonger mes chemises, qui naturellement ne grandissaient point avec moi, j'avais treize ans avant de lui avoir coûté autre chose que ma nourriture, et quelle nourriture! Catherine se chargeait d'arranger à ma taille les habits de mon pauvre père, dont le fond de garde-robe, quoique fort mince, fut long-temps à s'épuiser.

Un bonheur singulier, c'est que, dans ma triste situation, où nul encouragement ne venait exciter en moi l'amour du travail, je profitais d'une manière surprenante des leçons que me donnait mon oncle. A quatorze ans, mon écriture était fort belle, je savais le latin mieux que mon maître, et j'étais très-instruit en histoire et en géographie. J'attribue la rapidité de mes progrès au défaut total d'amusement et de distraction. Privé de tous les plaisirs auxquels se livraient les enfans de mon âge, l'étude me semblait agréable, comparativement aux autres occupations qui remplissaient ma vie, dont la plupart m'é-

taient odieuses. C'était donc toujours avec joie, qu'après avoir lavé la vaisselle (car Marguerite, depuis long-temps, s'était débarrassée de ce soin en ma faveur), je prenais mes livres et je travaillais dans la cuisine jusqu'à dix heures, moment auquel j'allais me coucher sur un mauvais grabat.

Mon unique jouissance était le bonheur de voir et d'embrasser ma bonne, ma chère Catherine. Ah! comme j'aimais le seul être qui m'aimât! Toute la sensibilité que m'avait donnée la nature, était concentrée dans mon affection pour Catherine. Je le dis avec vérité, j'ai connu l'amour : jamais mon cœur n'a battu plus vivement à la vue de celle que j'idolâtrais, qu'au son de la voix de ma bonne cousine. Elle venait très-rarement chez mon oncle, qui, lancé dans la haute société de Paray, souffrait beaucoup de se trouver le cousin-germain d'une couturière. Ils ne s'étaient pas vus depuis des années, lorsqu'elle me conduisit chez lui; mais depuis, elle s'exposa de temps en temps à la réception la plus disgracieuse, pour venir juger de ma situation et m'aider à la supporter. De mon côté, lorsqu'on m'envoyait en commission dans la ville, je courais au lieu de marcher, afin de gagner quelques minutes, que je passais avec elle. Je

lui contais mes chagrins. Elle me plaignait, au point quelquefois de pleurer avec moi, tout en m'exhortant à la résignation. Ah! puissant empire de la bonté sur l'ame du malheureux! Un mot, une larme de Catherine me donnaient de la patience pour un mois. Je retournais chez mon oncle tout consolé. Je souffrais, j'obéissais de nouveau sans me plaindre, comme si la pitié que j'inspirais eût mêlé un certain charme à mes peines.

CHAPITRE II.

LE CHATEAU.

On ne voit point ici. . . . . .
. . . . . La fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble et tremblante
De la triste pauvreté;
On ne méprise point les travaux nécessaires;
Les états sont égaux, et les hommes sont frères.

VOLTAIRE.

Je touchais à ma dix-septième année, sans qu'aucun événement eût jamais rompu la triste monotonie de mon existence. Etranger à tous les intérêts, à tous les usages de la société, n'ayant puisé dans mes lectures que la connaissance de faits historiques, que j'aurais pu croire

s'être passés dans un autre monde, tant ils m'offraient peu d'analogie avec ma vulgaire situation, ne causant qu'avec Catherine, à qui la nature avait donné son lot en ame bien plus qu'en esprit, ma pensée s'exerçait dans un cercle si étroit, que mes facultés intellectuelles étaient excessivement bornées. L'habitude du silence, jointe à la crainte perpétuelle des mauvais traitemens, auraient contribué sans doute à m'abrutir chaque jour davantage, et j'aurais occupé l'espace intermédiaire qui sépare l'homme de l'animal, sans une circonstance imprévue qui vint enfin aider au développement de mon intelligence.

Mon oncle rentrait tous les soirs à huit heures, après avoir été faire une partie de piquet chez quelques voisins. Il venait s'asseoir dans la cuisine près de nous, c'est-à-dire près de Marguerite, à laquelle il avait l'usage de raconter ce qu'il avait appris dans la ville. La conversation qui s'établissait alors entre eux était fort peu divertissante; car mon oncle pouvait passer pour l'homme le plus triste qui eût existé depuis Jérémie, et Marguerite n'avait jamais ouvert la bouche que pour dire de méchantes bêtises. Cependant tel est l'effet d'une solitude pres-

qu'absolue, que j'attendais ce moment de la journée avec une sorte d'impatience : uniquement sans doute dans le désir d'entendre des voix, car les discours auxquels je prêtais une oreille si attentive étaient entièrement dépourvus d'intérêt et même de variété.

Un soir, je mettais au net pour mon oncle les cahiers d'un abrégé de l'histoire d'Angleterre, quand il rentra. Après avoir jeté autour de lui cet œil de maître, qui me faisait toujours frémir, il demanda selon sa coutume s'il était venu quelqu'un.

— Personne, répondit Marguerite; mais j'ai rencontré Langlois, qui m'a demandé si vous étiez à la maison, parce qu'il avait quelque chose de très-pressé à vous dire.

—Ah ! très-pressé ! très-pressé ! je vois ce que c'est. Il voudrait me prier de parler pour lui au château de Soligny ; mais tout est inutile, Monsieur le marquis ne veut plus qu'il vienne absolument. Comment voulez-vous qu'un homme inexact et ivrogne conserve des écoliers ? En voilà huit qu'il perd depuis quinze jours : les meilleurs encore. Au reste, je n'ai rien à me reprocher ; je lui ai toujours dit qu'il mourrait sur la paille et il y mourra.

En prononçant cet arrêt définitif, mon oncle s'assit contre la table sur laquelle j'écrivais.

— C'était pour me parler de cette affaire, continua-t-il, que le marquis m'a engagé à dîner aujourd'hui. Je me suis chargé de lui envoyer un autre maître d'écriture.

— Mais cela ne sera pas trop facile, dit Marguerite; Vignot ne donne plus de leçons. Les autres écrivent comme des chats.

— Diable! interrompit mon oncle, Vignot ne donne plus de leçons?

— Il est vraiment devenu trop gros monsieur pour cela. Maintenant que sa femme.....

Je ne sais pas un mot de ce qu'ajouta Marguerite, une fois qu'elle eut pris pour texte la pauvre madame Vignot, attendu que je cessai d'écouter pour observer mon oncle, dont mes cahiers épars sur la table paraissaient fixer toute l'attention. Il les prenait l'un après l'autre, les examinait avec soin et réfléchissait profondément, en portant de temps en temps les yeux sur moi, tandis que, sans perdre un de ses mouvemens, je feignais de continuer à écrire. Enfin, lorsqu'il eut assez mûri la pensée qui l'occupait, il releva la tête, fronça le sourcil, ainsi qu'il faisait toujours quand il allait m'adresser la pa-

role, toussa trois fois, et me dit d'un air solennel de laisser mon ouvrage et de l'écouter. Son discours m'est aussi présent que si je l'entendais encore ; le voici.

— Je vais mettre le comble à tous mes bienfaits, monsieur. Je vais vous ouvrir le chemin de la fortune, comme je vous ai déjà ouvert celui des connaissances les plus utiles et les plus brillantes que l'homme puisse acquérir. J'aime à croire que, devant tout à mes bontés sous ce double rapport, vous vous montrerez toujours doublement reconnaissant.

Mon oncle fit une pause, soit pour reprendre haleine, soit qu'il sentît que la pompe de son exorde ne le conduisait pas assez naturellement à m'annoncer qu'il allait me faire maître d'école. Il baissa donc le ton et me dit que, mon écriture étant assez belle (compliment, je l'avoue, auquel le charme de la nouveauté me rendit très-sensible), c'était moi qu'il allait envoyer au château de Soligny. — Si vous vous conduisez de manière à mériter l'estime, continua-t-il, les écoliers ne vous manqueront pas. Au reste, vous me remettrez scrupuleusement tout l'argent que vous recevrez pour vos leçons, bien persuadé, comme vous devez l'être, qu'il s'écoulera de

longues années avant que je sois rentré dans mes déboursés pour vous.

Mon oncle ne remarqua sans doute pas que ses premières phrases et la dernière impliquaient contradiction, vu qu'il avait parlé de me conduire à la fortune; mais je fus bien loin moi-même de le remarquer alors, car à l'annonce d'un changement dans mon existence, j'avais été saisi d'une émotion si violente qu'elle me causait une sorte d'éblouissement. M'efforçant néanmoins de garder mon sang-froid, je m'inclinai d'un air respectueux, en signe de consentement à tout ce qui m'était prescrit.

— C'est aujourd'hui jeudi, reprit mon oncle, je retournerai demain au château pour y porter de votre écriture. Vous me ferez un exemple soigné; il suffit de quelques adverbes, qui puissent faire juger de votre main, et je présume que vous commencerez vos leçons lundi.

— Il faut donc, dit Marguerite d'un ton d'humeur, que vous fassiez la dépense de l'habiller de pied en cap. Il ne peut aller au château en veste.

Il était clair que Marguerite perdait à regret son aide, son serviteur ou, pour mieux dire, son esclave; aussi, tremblant que sa maudite observation ne portât mon oncle à changer d'a-

vis, je me hâtai de répondre qu'il restait encore plusieurs habits de mon père avec lesquels Catherine parviendrait fort aisément à me vêtir d'une manière convenable.

Mon oncle, soulagé, je pense, d'un grand poids, m'ordonna d'aller le lendemain de bonne heure chez ma cousine, afin que tout fût prêt pour le dimanche suivant, et, me disant bonsoir pour la première fois de sa vie, il alla se coucher. Comme Marguerite était obligée de suivre son maître, je courus à mon grenier pour échapper à son humeur. Là, seul avec ma joie, je m'élançai en idée sur la route de Soligny. Si l'on pense que j'aurais été en enfer pour échapper aux deux tyrans dont je portais le joug sans aucun relâche, on imaginera facilement ce qu'étaient à mes yeux ce château, ce marquis, qui me délivreraient de ma galère, ne fût-ce que pour quelques heures. Aucune ambition, aucune lueur d'espoir d'un autre avenir ne causaient le ravissement qui s'emparait de mon ame. Mon bonheur était uniquement celui de l'oiseau qui va sortir de sa cage, du prisonnier qui va quitter son cachot.

Je ne dormis pas de la nuit, et j'étais chez Catherine avant le jour. Sa surprise fut grande

en apprenant que j'étais choisi pour donner des leçons au château de Soligny. — Des leçons aux enfans de monsieur le marquis, des leçons aux enfans de monsieur le marquis ! répétait-elle, es-tu donc assez savant pour cela, mon garçon?

— Mais je t'ai toujours dit que j'étais savant, cousine; tu n'as jamais voulu me croire.

— Ah! maintenant je te crois, mon enfant. Sais-tu bien que monsieur le marquis est un homme qui peut en juger? Il y a des gens qui prétendent qu'il sait le latin aussi bien que ton oncle.

— La chose n'est pas bien étonnante, dis-je en souriant d'un air capable; car moi, cousine, je sais le latin mieux que mon oncle. Je remarque souvent qu'il se trompe en expliquant les auteurs. Avant-hier encore, c'était la troisième ode d'Horace, il disait..... mais tu ne sais pas le latin; si tu veux je te l'apprendrai, Catherine, maintenant que je vais avoir du temps à moi; car je vais avoir du temps à moi. Et je prenais la tête de la bonne cousine, et je l'embrassais avec transport.

— Allons, allons, enfant, disait-elle en riant aussi; il s'agit bien de m'apprendre le latin, occupons-nous d'abord de t'habiller décemment.

Je vais me mettre à la besogne tout de suite.

— Oui, tout de suite, tout de suite, je puis rester une heure ou deux aujourd'hui: ils savent que je suis ici. Mon oncle ne me donnera pas de coup de pied, Marguerite ne me donnera pas de soufflet, c'est déjà cela de gagné, cousine.

Tandis que je parlais ainsi, il fallait voir sur la joue de l'excellente fille cette larme que le chagrin, la joie, la tendresse faisaient couler! cette larme qui en disait bien plus à mon cœur qu'un long discours sentimental!

J'appris dès le jour même par mon oncle que j'étais accepté pour maître d'écriture au château de Soligny, et que le lundi suivant était fixé pour mon début. Dès la veille, grace aux soins de ma cousine qui passa une nuit, toute ma toilette était prête. Elle consistait en un fort bon habit de drap noir, une culotte pareille, une paire de bas de soie (un peu larges pour ma jambe, il est vrai), à laquelle la bonne Catherine avait joint des souliers tout neufs, dont l'achat lui retranchait peut-être son petit pot-au-feu pendant trois ou quatre semaines! Une chemise et une cravatte assez fine complétaient mon costume, qui n'aurait rien offert de ridicule, si mon gilet n'eût pas été de pluche rouge; outre que cette couleur

me faisait distinguer de trop loin, la pluche était peu de mise avec vingt-cinq degrés de chaleur qu'il faisait alors, car nous étions à la fin du mois d'août. Ce malheureux gilet avait bien désespéré Catherine; mais comme il n'en restait plus d'autre, il avait fallu qu'elle le prît. Quant à moi, j'étais trop content pour faire la moindre attention à une pareille vétille. J'avoue même que le lendemain, lorsque je descendis chez mon oncle pour prendre ses derniers ordres, après avoir fait ma toilette, la vue de ma petite personne dans la glace, me fit éprouver un mouvement de satisfaction.

Mon oncle, qui ne pouvait point me conduire, ayant des leçons à donner dans la ville, me fit un long sermon sur la manière dont je devais me conduire au château. Il craignait, avec raison, que, n'ayant jamais eu d'autre société que celle de Marguerite, je ne fusse pas très au fait des usages du grand monde. Il me recommanda de faire autant de salutations que mes forces pourraient me le permettre, de parler le moins possible, et surtout de me montrer toujours du même avis que le marquis et la marquise.

Muni de ces instructions et de plusieurs feuilles de papier de Hollande, sur lesquelles j'avais

moulé les mots les plus longs de la langue française, tels que : *commisération*, *incomparativement*, etc., je m'acheminai vers le château de Soligny, qui était situé à une demi-lieue de la ville. Je marchais gravement la tête aussi haute qu'un triomphateur romain, tout fier des regards que jetaient sur moi les petits polissons de Paray-le-Monial, fort étonnés sans doute de me voir vêtu autrement qu'en marmiton. En dépit de ce pas modéré, cependant je suais à grosses gouttes quand j'arrivai devant l'avenue, tant la chaleur était grande et tant mon gilet de pluche m'étouffait. Je m'arrêtai, je jetai mes regards sur la belle campagne qui m'environnait; son aspect était tout nouveau pour moi, car je n'avais jamais été aussi loin; il me fit pourtant beaucoup moins d'impression que la vue du superbe château de Soligny que j'apercevais au bout de l'avenue, et qui ressemblait si peu à la maison de mon oncle, ou à toute autre maison de Paray-le-Monial, qu'il avait à mes yeux quelque chose de fantastique. Je fus bien plus saisi lorsqu'après m'être remis en marche j'entrai, par une grille magnifique, dans les vastes cours qui conduisaient à des bâtimens immenses. — Le grand roi (j'entendais Xercès), le grand roi,

me dis-je tout bas, devait être logé ainsi. Le concierge, qui m'aperçut alors, coupa court à mes érudites réflexions, et lorsque je lui eus dit qui j'étais et ce qui m'amenait, ignorant que je pouvais me contenter de demander le maître de la maison, il m'indiqua le vestibule, où, dit-il, je trouverais quelqu'un pour m'annoncer.

Si quelques personnes d'un naturel timide lisent ceci, je leur fais sans doute grande pitié. Je me hâte de dire que j'étais beaucoup moins troublé qu'elles ne l'imaginent. La timidité naît de l'état social. Pour éprouver ce sentiment il faut avoir sur les différentes classes dans lesquelles la destinée range les hommes, sur la variété des rapports qui en résultent, des données dont j'étais entièrement dépourvu ; les sauvages ne sont point timides. Le premier moment de frayeur passé, l'habitant des îles du sud sautait tout nu sur nos navires et même sur les épaules du capitaine. Sans être né à Otaïti, j'avais toute l'audace que donne l'ignorance complète de ce qui est inconvenant ou non. Ne connaissant point les fautes de savoir-vivre qu'il me fallait éviter, je n'avais aucune peur de les commettre et j'allais droit mon chemin; aussi ai-je songé bien souvent que si je me suis conduit

d'une manière tolérable au château de Soligny, je le dois uniquement à l'extrême habitude que j'avais de garder le silence. On concevra maintenant comment je suivis, sans aucun embarras, un grand laquais que je trouvai dans le vestibule, qui, tout en me regardant d'un air moqueur, me conduisit dans la salle à manger, où le marquis et sa famille déjeunaient.

Monsieur de Soligny pouvait avoir cinquante ans, sa figure était noble et fort belle. Sa femme n'était point jolie, mais elle avait l'air bon; son sourire me rappela celui de ma cousine, quoiqu'il n'y eût entre elles aucune ressemblance; les enfans étaient au nombre de quatre; trois garçons, dont l'aîné avait à peine douze ans, et une petite fille beaucoup moins âgée. Après avoir salué à plusieurs reprises, aussi gauchement qu'on peut l'imaginer, je présentai au marquis la lettre de mon oncle, sans desserrer les lèvres, et je restai droit comme un cierge devant la table, attendant qu'il en eût pris lecture. Dès qu'il eut fini, il passa la lettre à sa femme en lui apprenant que j'étais le jeune homme qui voulait bien se charger de donner des leçons à leurs enfans. La marquise alors m'adressa ce sourire aimable dont j'ai déjà parlé; il m'alla au cœur; je me rappelle

fort bien qu'aussitôt je m'inclinai très-bas devant elle de l'air le plus respectueux; ce mouvement me fut inspiré par un sentiment tout-à-fait à part des convenances, et c'est par un heureux hasard que dans la circonstance il se trouvait de bon goût.

Le marquis de l'air le plus affable m'invita à m'asseoir de même qu'à partager leur repas du matin; mais mon aplomb n'alla pas jusqu'à accepter cette dernière proposition. Plus je voyais la table couverte de choses exquises, choses dont je n'avais jamais goûté, plus je ne sais quelle fierté naturelle combattait ma gourmandise. Je répondis donc que j'avais déjeuné chez mon oncle. Quand je songe à toute la supériorité du repas que je refusais sur le morceau de pain que j'avais avalé avant de partir et qui, grace à la route, était digéré depuis long-temps, je ne crois pas avoir fait de ma vie un plus grand sacrifice à ma dignité d'homme.

Le déjeuner fini, on m'établit avec mes quatre élèves dans la bibliothèque, où je pus déployer sur une grande table mes exemples, que je distribuai selon l'âge et le savoir de chacun des enfans. Le marquis et sa femme assistèrent à cette première leçon. Leur présence loin de

me gêner m'encouragea extrêmement. Il faut dire que tous deux ne négligeaient rien pour me mettre à l'aise; je me rappelle, par exemple, que, le plus jeune des garçons s'étant avisé de dire que je devais avoir bien chaud avec un gilet de pluche, son père lui lança un regard foudroyant, tandis que la bonne mère, pour détourner mon attention, se hâta de me demander si je ne préférerais pas un fauteuil à une chaise. En toutes choses enfin leurs manières me plaisaient autant qu'elles me surprenaient, habitué que j'étais aux duretés de mon oncle et de Marguerite. Ici, au contraire, par suite de cet usage du monde qui distingue, on doit en convenir, la plupart des grands, la politesse avec laquelle j'étais traité ressemblait tellement à la bienveillance, que j'aurais pu me croire un ami de la maison plutôt qu'un pauvre jeune homme qui venait gagner son cachet. De mon côté, me trouvant sur le seul terrain où je pusse paraître ici-bas avec quelque avantage, l'application, le zèle et je puis dire l'intelligence avec lesquels je remplissais mes fonctions, devaient bien disposer en ma faveur des parens aussi occupés de l'éducation de leurs enfans. Cette éducation avait néanmoins souffert jus-

qu'alors par suite de la mauvaise santé d'un gouverneur dont le marquis estimait infiniment le caractère et les connaissances, mais qui, presque toujours souffrant, était dans ce moment aux eaux de Plombières par ordre du médecin. Les enfans écrivaient fort mal, et tous, jusqu'à l'aîné même, avaient le plus grand besoin d'apprendre la grammaire, ce dont, soit dit en passant, on pouvait faire reproche à mon oncle, qui lui enseignait le latin. Je fus donc prié par le marquis et sa femme de vouloir bien venir tous les deux jours très-régulièrement ; quelques mots sur le prix de mes leçons, dont je ne pus alors apprécier la délicatesse, suivirent cette demande; mais comme la partie pécuniaire ne me regardait pas et ne m'intéressait nullement, je répondis que je priais monsieur le marquis de parler à mon oncle. — Pour moi, ajoutai-je en souriant avec assez de grace, je crois, j'enseignerais volontiers, pour rien tout ce que je sais à des écoliers aussi aimables. Après cette phrase, la plus longue de beaucoup que j'eusse encore prononcée (car, à l'exception de mes avis sur la manière de tenir la plume, d'arrondir les jambages, etc., je m'étais renfermé dans le laconisme du oui et du non), je repris mon chapeau et je sortis.

Je revins à la ville fort lentement ; les deux heures que je venais de passer ouvraient un vaste champ à mes réflexions, et me laissaient plus de souvenirs que ma vie entière ne m'en avait fourni jusqu'ici. Non seulement je venais de faire connaissance avec l'habitation du riche où tout avait été surprise pour moi, mais je commençais à croire qu'à l'exception de mon oncle et de sa cuisinière, le monde était peuplé de bonnes personnes. Viennent maintenant les mauvais momens, pensai-je, ceux que je passerai chez Catherine et chez les Soligny m'en dédommageront bien. Puis me rappelant tous les égards qu'on venait de me témoigner, — suis-je un homme ? suis-je donc un homme ? me disais-je. Eh ! pourquoi pas ? J'ai dix-huit ans. Je sais le latin, l'histoire, la géographie, la grammaire.... oui, mais il me manque je ne sais quoi... enfin je ne suis pas un homme comme monsieur de Soligny, et j'ai bien vu que les domestiques se moquaient de moi. Cette dernière réflexion abattit un peu la fumée d'amour-propre qui commençait à me monter à la tête. Elle me fit naître aussi l'heureuse idée de faire du marquis mon modèle, de l'écouter parler, de le regarder agir, surtout de me renfermer strictement dans le

silence de l'observation. On conviendra que ce plan, le premier que je formais dans le monde, était assez raisonnable ; et je le suivis si bien que j'ai toujours été et suis encore aujourd'hui l'homme le plus taciturne qu'on puisse rencontrer.

CHAPITRE III.

LES LIVRES.

Il est doux, en passant un moment sur la terre,
D'effleurer les sentiers où le sage est venu,
D'entretenir tout bas son malheur solitaire,
Des discours d'un ami qu'on pense avoir connu.

Mme Desbordes Valmore.

Dès que le bruit fut répandu dans la ville que l'on prenait de mes leçons au château de Soligny, ce fut à qui me donnerait pour maître à ses enfans, et j'eus bientôt autant d'écoliers que je pouvais en faire. Il s'en fallait beaucoup néanmoins que je reçusse dans toutes ces maisons

un aussi bon accueil que chez le marquis. J'essuyai plus d'une impertinence qui ne tardèrent pas à me frapper; car, soignant moi-même mon éducation, en fait d'usage du monde, cette éducation fut rapide. Il ne s'écoula pas trois mois sans qu'il devînt difficile de reconnaître en moi le polisson qui avait lavé les écuelles de Marguerite. Non pas que mon costume eût aucune élégance, puisque je n'ai renouvelé celui que j'ai décrit plus haut, qu'après avoir quitté ma ville natale; mais j'avais acquis de la contenance; je savais saluer, me tenir sur un siége; mon chapeau ne m'embarrassait pas plus à ma main que sur ma tête, ma voix avait perdu ce ton glapissant que j'avais imité de Marguerite, enfin j'étais comme tout le monde, au point que Catherine me dit un jour : — Tu me fais si bien l'effet d'un monsieur, Raoul, que je n'ose plus te tutoyer. — Quand je te ferais l'effet d'un roi, cousine, ne t'avise pas de me dire vous, répondis-je. Tu me parlerais donc comme mon oncle? tu ne m'aimerais donc plus? Il est bien vrai néanmoins que si je voulais toujours rester le petit Raoul pour Catherine, j'étais ravi de ne plus l'être aux yeux de nos voisins, qui maintenant, quand je passais, m'ôtaient tous leur cha-

peau, et me parlaient avec une politesse très-nouvelle pour moi.

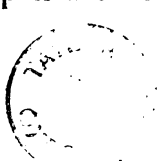
La métamorphose qui s'était opérée dans ma petite personne s'étendait bien peu sur mon intelligence. Je n'avais encore des hommes et de la société qu'une opinion fausse, ou du moins si vague qu'il n'en pouvait naître dans mon esprit aucun principe de moralité ou de conduite. C'est de la lecture seule que je reçus la lumière qui vint tout à coup me frapper, et qui me fit entrer dans les rangs des êtres doués de raison. Monsieur de Soligny, dont la bibliothèque était fort belle, eut la bonté de la mettre à ma disposition; rien ne pouvait m'être plus agréable, mon oncle ne possédant qu'une trentaine de volumes d'abrégés historiques que je savais par cœur, pour en avoir fait vingt fois l'analyse. Le marquis me prêta d'abord les meilleurs auteurs latins et français, mais parmi les livres sérieux il mêla (non sans intention, j'en suis certain) quelques bons romans et des pièces de théâtre, sortes d'ouvrages qui, selon moi, renferment un cours de morale d'autant plus profitable que l'imagination se charge d'en buriner les leçons dans la mémoire. Lus à l'âge que j'avais alors et dans cet isolement où l'on ne vit qu'avec sa

pensée, ils peuvent nous tenir lieu de tous rapports avec les hommes, et produisent l'effet de l'expérience sans rien coûter à notre repos. J'ai acquis plus de connaissance du cœur humain, plus d'idées exactes du juste et de l'injuste par la lecture de *Tom Jones*, des comédies de Molière, que je n'en aurais acquis en dix ans de monde. Seul avec un livre, rien ne nous distrait du fait ou de la réflexion qui nous frappe. La pensée de l'auteur nous en fait naître mille, tandis que dans un salon l'esprit le plus observateur est sans cesse détourné de ce qui l'occupe. Ce n'est pas au milieu de la société qu'on a le loisir d'en tirer des leçons immédiates, et le lendemain un nouveau théâtre, de nouveaux acteurs viennent effacer le spectacle de la veille. Il s'ensuit qu'à part la petite honte d'avouer que nos idées sont les idées des autres, toute personne de bonne foi conviendra qu'elle a puisé la plus grande partie de ses opinions, de ses principes même, dans les romans et dans les comédies.

Il est juste d'avouer peut-être qu'en faisant dans les livres son éducation morale tout entière, on risque d'y puiser aussi je ne sais quelle exaltation d'ame, quelle exagération de sentimens et de principes qui ne sont plus de mise

dès qu'on entre en société; au milieu de gens soumis avant tout aux usages, aux convenances, soignant tranquillement leurs intérêts, toute émotion chaleureuse prête au ridicule, ressemble à l'affectation. Sous peine d'essuyer la raillerie, il faut vivre terre à terre comme eux. Aussi la crainte de passer dans le monde pour un niais, m'a-t-elle souvent forcé à dissimuler avec soin une partie de mes sensations en tout genre, à ne m'abandonner qu'en secret à la jouissance d'être ému vivement, à ne montrer enfin que la moitié de mon ame.

Si mes lectures firent de moi un nouvel être, il faut dire aussi qu'elles absorbaient entièrement toutes mes facultés pensantes. Aucun intérêt de cœur ou d'esprit, aucune des jouissances de ce monde ne venait me distraire des jouissances qu'elles me procuraient. Elles étaient ma vie en un mot. J'attendais les soirées avec une impatience indicible, pour reprendre le livre que j'avais dévoré d'abord, et que je relisais plusieurs fois de suite avec le même délice. Mon oncle, à qui mes leçons rapportaient beaucoup d'argent, car je lui remettais tout ce que je recevais avec une prompte exactitude, mon oncle tolérait qu'après avoir employé les heures de la



matinée à son profit, j'employasse celles du soir à mon plaisir. Ce plaisir consistait donc à m'asseoir dans la cuisine (autre part je n'aurais pas eu de chandelle), pour lire jusqu'au moment où je montais me coucher, l'esprit si fort exalté que souvent j'avais peine à m'endormir. A défaut de parens, d'amis, de maîtresse, tous mes sentimens affectueux se portaient sur les personnages intéressans avec qui je faisais connaissance dans un roman. Toutes les facultés de mon ame se développaient en faveur de ces êtres imaginaires, qui m'inspiraient ou de la tendresse, ou de la haine, ou de la pitié; auxquels je prêtais un corps, des sourires, des regards; que je voyais le jour et la nuit; avec lesquels enfin je vivais, plus heureux sans doute que je n'aurais vécu dans le monde réel.

Les jouissances que je dus alors à mon imagination eurent pour moi le précieux avantage de me rendre indifférent à ma situation propre, quoiqu'elle fût toujours aussi triste que par le passé. Les duretés de mon oncle, les criailleries de Marguerite, qui m'avaient rendu tant à plaindre jusque-là, ne me firent plus qu'une impression fort légère, distrait comme je l'étais par une rêverie continuelle.

Ce fut bien autre chose quand je devins passionné de la poésie dramatique, au point d'apprendre entièrement par cœur toutes les tragédies de Racine. Je déclamais en allant donner mes leçons, je déclamais le soir dans ma chambre, sans lumière, jusqu'à une heure fort avancée de la nuit; mais je déclamais surtout avec un ravissement inexprimable devant Catherine. Lorsque j'allais chez elle, je la faisais s'asseoir vis-à-vis de moi, et je lui jouais plusieurs scènes de suite avec une chaleur, qui suffirait à toute l'école du Conservatoire. Les mains appuyées sur ses genoux, le cou tendu, la bouche ouverte, ma bonne cousine s'épuisait en efforts pour comprendre; elle y parvenait bien rarement; mais, ainsi qu'il arrive souvent au parterre, et même dans les loges de nos théâtres, elle pleurait de confiance quand ma voix (comme on dit) se mouillait de larmes.

Je vivais ainsi le plus heureux des mortels, il faut le dire, et je donnais mes leçons au château de Soligny depuis près de six mois, lorsque mon oncle tomba malade. Le marquis passant cet hiver dans sa terre, et le précepteur des enfans ayant été des eaux de Plombières dans sa famille, où il espérait se rétablir tout-à-fait, il fut

convenu que je remplacerais mon oncle pour donner aux deux aînés des garçons des leçons de latin et d'histoire. La manière dont je m'en acquittai acheva de me gagner les bonnes graces de monsieur et madame de Soligny, qui m'engagèrent plusieurs fois à dîner. Ma gaucherie avait fait place à une timidité convenable dans un homme de mon âge; car je n'avais pas encore dix-neuf ans. Je tenais assez bien ma place à la table du marquis, où se trouvèrent deux ou trois fois quelques voisins de son rang, qui ne manquaient ni d'esprit ni d'instruction, et que j'écoutai, selon mon heureuse coutume, dans un profond silence. Mon oncle se rétablit. Je repris mon modeste emploi, et l'année se termina sans qu'il survînt aucun changement dans mon sort.

Les premiers jours de l'année suivante étant arrivés, je venais de donner ma leçon d'écriture quand l'aîné des petits Soligny me présenta une Énéide d'Elzévir, reliée magnifiquement, en me priant de l'accepter pour étrennes et comme un souvenir de mes élèves. Je ne sais si ce fut un pressentiment de l'influence que le don qui m'était fait aurait sur ma vie entière, ou si j'éprouvai seulement le plaisir de me voir enfin une propriété; mais je puis dire que mon cœur battit

de la joie la plus vive en recevant ce présent. Je revins à la maison, heureux de sentir le cher volume sous mon bras comme un ministre d'y sentir un portefeuille; et pendant plusieurs jours j'allais souvent visiter l'armoire où je l'avais renfermé, afin de m'assurer que mon trésor y était toujours.

Mon oncle, qui n'était déjà pas trop satisfait que je reçusse un si bon accueil au château, et dont l'humeur redoublait chaque fois que j'y restais à dîner, fut très-mécontent que j'eusse reçu des étrennes sans qu'on lui en eût offert. Il m'aurait fait payer ce présent, je n'en doute pas, du peu de repos dont je jouissais au logis, si, dans ce même temps, un intérêt plus vif ne fût venu l'occuper, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

MADAME LEBLANC.

Sa main à mes deux mains se livre sans combat,
Et nous pensons tout haut, et nous parlons tout bas ;
Son doux regard, plus doux qu'un rayon de la lune,
Cache son feu d'azur sous sa paupière brune.

EMILE DESCHAMPS.

L'ADAGE qu'une foule de moralistes ont rendu trivial, c'est que rien ne modifie réellement le caractère et les habitudes de l'homme. Il est vrai que les conseils les plus réitérés, nos efforts les plus suivis, ne parviennent à produire en nous que des nuances bien légères sous ces deux rap-

ports. Mais il est une puissance au-dessus de toute autre qui se joue de notre ame et la change à son gré. Ce jeune garçon si joyeux, elle le fait devenir triste et rêveur. Cet homme emporté, elle le rend patient. Ce joueur effréné, elle le porte à renoncer aux cartes. Cette puissance c'est l'amour. Mon oncle n'était ni gai, ni vif, ni joueur; mais il se fit faire deux habits neufs en huit jours, et je fus aussitôt certain qu'il était amoureux. D'ailleurs, il rentrait plus tard qu'à l'ordinaire; il ne racontait plus d'histoires à Marguerite. Il restait quelquefois deux heures de suite assis devant la cheminée sans prononcer une parole, la tête appuyée sur les pincettes, et poussant des soupirs qui auraient rallumé le feu, s'il se fût éteint. Marguerite essayait vainement tous les sujets de conversation pour tirer son maître de cet état léthargique. Elle n'y parvint qu'au bout d'une semaine, en nommant, soit par hasard, soit à dessein, une certaine madame Leblanc, qui habitait la ville depuis peu et logeait près de nous. Mon oncle cette fois leva les yeux sur sa cuisinière, et parut l'entendre. Marguerite, charmée d'avoir enfin fixé l'attention, s'étendit sur tous les charmes de cette dame, qu'elle voyait, dit-elle, tous les dimanches matin

à l'église, et qui était loin de ressembler à nos coquettes. Mon oncle ne résista pas au plaisir d'entendre louer l'objet de ses amours. Il raconta à Marguerite comment et chez qui il avait connu madame Leblanc. Sans avouer d'abord qu'il en fût épris, il s'appesantit sur les plus petits détails de ses rencontres avec elle. A dater de ce jour, les entretiens du soir n'eurent plus d'autre objet que madame Leblanc. Ils se prolongeaient quelquefois très-tard, et je dois avouer que, la tête toute pleine de mes romans, je ne les écoutais pas sans intérêt. Quoique la nature du héros me donnât une pauvre idée de l'héroïne, c'était de l'amour!

La passion de mon oncle durait depuis deux mois, lorsqu'il déclara qu'il donnerait à dîner. Une résolution aussi extraordinaire jeta Marguerite dans un embarras qui n'était pas léger. Depuis près de vingt ans qu'elle servait mon oncle, elle avait eu tout le temps de perdre ses talens en cuisine. Cependant son maître, décidé à ne pas épargner la dépense, voulait que le dîner fût exquis; et la semaine qui précéda ce jour solennel suffit à peine pour les préparatifs. Enfin, grâce à quelques emprunts dans la ville, à une commère qui vint aider, tout se trouva à

peu près remplir les désirs de l'amphitryon.

On sent bien que dans une pareille circonstance, mes peines ne furent pas épargnées. Aussi n'avais-je eu que le temps de passer mon habit, et je découpais encore les cartes qui devaient orner les flambeaux, lorsque la société entra dans le salon. Elle se composait de quatre personnes. La première, celle pour qui se donnait cette petite fête, était une femme de quarante ans, à peu près, brune, un peu trop grasse, à l'œil plus que vif, et qui devait avoir été très-jolie dans sa jeunesse. Sa compagne, qu'elle appelait ma cousine, était blonde, tirant sur le roux, grande, sèche, et du reste laide à faire peur. Un monsieur Dubois, qui paraissait une bonne bête, et qu'on nomma toute la journée le Gros-Réjoui, donnait la main à madame Leblanc. Suivait un grand dada, qui ne savait pas se tenir sur ses jambes, et qui, quoique plus haut que moi de toute la tête, avait conservé le nom de Coco, que lui donnait monsieur Dubois, son père.

Pour la première fois de ma vie, je vis mon oncle prendre un air riant. Transporté du bonheur de recevoir chez lui sa Dulcinée, il n'oubliait aucuns petits soins, aucune attention fine et délicate. Madame Leblanc abusait de l'empres-

sement de son vieux adorateur. Elle le faisait se lever, courir pour la moindre chose. Elle voulait, puis elle ne voulait plus. Mon oncle était toujours prêt au premier mot, au premier signe. On peut dire qu'il supportait fort bien la fatigue du service. Par malheur, tandis qu'il s'épuisait en efforts pour plaire à madame Leblanc, madame Leblanc fixait sur ma petite personne des yeux qui m'obligeaient souvent à baisser les miens.

J'ai toujours oublié de dire au lecteur que j'étais ce qu'on appelle un joli homme. Cet aveu m'est permis aujourd'hui que mes cheveux chatains, qui frisaient naturellement, sont devenus blancs et plats. Le Raoul de vingt ans ressemblait si peu au Raoul de soixante et huit, que je puis faire ici son portrait comme je ferais celui d'un autre homme. J'étais donc très-bien fait, quoique d'une taille peu élevée; j'avais de belles dents, des yeux bleus foncés, qu'on m'a dit souvent être fort expressifs; et mon teint, pour être peu coloré, n'en offrait pas moins cette fraîcheur de carnation qui appartient à la jeunesse.

On peut concevoir maintenant comment madame Leblanc portait ses regards sur le neveu

de préférence à l'oncle. Moi-même je l'observais à la dérobée avec un certain plaisir. Elle avait un pied charmant, et c'était le premier joli pied que je voyais. Mon attention à le regarder ne lui échappa point sans doute ; car elle prenait le plus grand soin de le laisser exposé à mes regards. Grace à cette aimable complaisance et à mille petits riens préliminaires dont les coquettes ont le secret, le temps qui précéda le dîner se passa pour moi d'une manière qui m'était aussi neuve qu'agréable.

A table, madame Leblanc me plaça près d'elle en dépit de la grimace horrible que fit mon oncle, et l'on n'avait pas mangé la soupe sans que je crusse sentir son genou extraordinairement près du mien. Dans mon ignorance, je fus assez niais pour lui dire deux fois en me reculant : — Pardon, madame, je vous gêne ; — mais j'aurais pu aller ainsi au bout du monde, je crois, qu'elle m'aurait rejoint. La pression devint enfin si forte que toute ma modestie fut obligée de céder à l'évidence. Je me hâtai pour lors de réparer ma sottise en répondant vivement à l'attaque ; et mon oncle, qui n'avait rien épargné, ayant fait apporter du vin de Champagne, dont l'effet ne tarda pas à agir sur les têtes, nous en étions

ma voisine et moi à nous prendre les mains sous la table, avant que le dessert fût servi. Tout cela m'amusait beaucoup. Il arriva deux ou trois fois que mon oncle baisait la main gauche tandis que je serrais la droite. Madame Leblanc riait, mon oncle riait, et les autres convives, à moitié gris, riaient aussi de les voir rire.

Malgré ma préoccupation, j'étais cependant frappé du ton qui régnait à cette table, tant il me semblait différent de celui du château. Je trouvais madame Leblanc très-jolie, mais je n'en remarquais pas moins que ses manières étaient communes, ses éclats de rire affectés, et qu'elle parlait très-mal sa langue. On voit que je n'étais pas amoureux. Au dessert, arriva la grosse joie, les propos devinrent si lestes que je n'en compris pas le sens alors; bien que je fisse tous mes efforts pour deviner la cause des ris immodérés qu'excitaient diverses plaisanteries de monsieur Dubois et même de mon oncle, il me semblait qu'on parlât grec. Je ne fus pas plus heureux quand monsieur Dubois entonna d'une voix éclatante et fausse une chanson grivoise, que sa femme lui avait dit être beaucoup trop gaie, mais que je trouvai fort triste. Enfin, après un air d'opéra psalmodié par Coco, madame Leblanc chanta

l'histoire de Robin Gray. Sa voix était encore fraîche et légère. Pour des oreilles qui n'avaient entendu jusqu'alors que la voix de Marguerite, elle était ravissante. Aussi me fit-elle éprouver une sensation délicieuse. Chaque note de cette romance, dont la musique et les paroles sont restées dans ma mémoire, allait jusqu'à mon âme. Je respirais à peine, dans la crainte de perdre un seul des sons doux et touchans qui, la première fois qu'on entend une jolie voix de femme, nous semblent venir du ciel. Dans mon émotion, j'oubliais totalement que nous étions plus de deux à table. Quand madame Leblanc se tut, je me trouvai si près d'elle, si près d'elle, que mon oncle me dit d'un ton foudroyant : Prenez donc garde, monsieur, vous écrasez madame.

Après le dîner, on joua aux petits jeux, quoique mon oncle eût parlé d'un boston ; mais ce jour-là le tyran de ma vie subissait le joug à son tour, ce qui, je l'avoue, me paraissait assez plaisant. Madame Leblanc arrangeait toujours les choses de façon que je l'embrassai plus de dix fois à ces petits jeux, aussi les trouvai-je charmans ; jamais je n'avais passé une journée aussi agréable.

Ce qui m'amusait autant néanmoins, ne devait guère amuser mon oncle; aussi, le monde étant parti, pensai-je que j'allais essuyer une scène terrible, et, la tête encore montée par le vin de Champagne, j'attendais l'orage de pied ferme. A ma grande surprise, mon oncle passa dans la cuisine sans me dire un mot, pour examiner avec Marguerite les restes du dîner, dont il disposa pour toute la semaine. Cette sage distribution ne nécessitait point ma présence; je pris le parti d'aller me coucher.

Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit, non qu'aucun souvenir de mes chers romans vint se mêler aux souvenirs qui m'occupaient. Les deux impressions étaient tout-à-fait distinctes. Peut-être avais-je eu plus d'amour pour Clarisse Harlowe ou telle autre héroïne, que je n'en avais pour madame Leblanc; mais, en pensant à elle, les battemens de mon cœur s'accéléraient, le feu circulait dans mes veines. J'éprouvais un désir dévorant de sentir encore sa main dans la mienne, mon pied sur le sien. Elle était présente à mes yeux comme si elle fût entrée alors dans ma chambre, elle était mon unique pensée..... en un mot elle était la première jolie femme que j'avais vue.

Deux jours après, je venais de reporter quelques livres à monsieur de Soligny, qui partait le lendemain avec sa famille pour un voyage en Suisse, quand, tout en songeant à madame Leblanc, je l'aperçus dans la rue qui s'avançait droit vers moi. J'eus le temps de réfléchir à la manière dont je me conduirais dans cette heureuse rencontre; cependant, en dépit de ma résolution d'en tirer profit, je ne fus pas plus tôt arrivé devant elle, que j'allais passer après un simple salut, si elle-même ne m'eût arrêté. Elle me dit revenir de si loin qu'elle avait à peine la force de retourner chez elle. Je ne fus pourtant pas assez sot alors pour ne point lui offrir mon bras, qui fut accepté.

Nous avions un assez long chemin à faire, ce dont j'étais bien loin de me plaindre, comme on peut imaginer. Après quelques propos insignifians, de ma part surtout, car tout hardi que je me serais cru la veille, le tête-à-tête me tuait: — A propos, dit-elle en riant, comment se porte votre oncle? — Mais je pensais, madame, répondis-je, qu'il avait le bonheur de vous voir tous les jours, et je ne l'ai pas vu, moi, depuis hier. — Il est vrai, reprit-elle, nous nous rencontrons souvent, très-souvent. Savez-vous, con-

tinua-t-elle en riant de nouveau, qu'il veut m'épouser ? Que dites-vous de cela ?

— Je dis que je serais le plus heureux des hommes ; car vous logeriez chez lui, je vivrais sous le même toit que vous, je vous verrais à toute heure. Ah ! madame, épousez-le ; je vous en supplie, épousez-le.

En disant cela je serrais de toute ma force le bras de madame Leblanc, qui serrait aussi le mien, en me jetant des regards ravissans. Ma réponse lui plaisait sous plus d'un rapport : entièrement privée de fortune, madame Leblanc, ainsi que la suite l'a prouvé, était loin de dédaigner la fortune de mon oncle. Or, comme j'en étais l'héritier naturel (chose à laquelle, il est vrai, je n'avais jamais pensé moi-même), elle était extrêmement satisfaite de me voir désirer ardemment un mariage que tout autre neveu peut-être aurait maudit. La conversation roula sur ce sujet jusqu'à sa porte, et lorsqu'elle m'eut invité à monter quelques instans chez elle, mon premier mot, en entrant dans une chambre dont l'ameublement était des plus modestes, fut le vœu de lui voir quitter cette maison promptement pour venir habiter la nôtre. Il s'ensuivit mille projets d'avenir qu'elle accueillait en sou-

Huit. Je devais lui donner le bras pour des promenades du soir, mon oncle se couchait de si bonne heure! Elle devait m'apprendre la musique, me chanter tous les jours des romances, enfin nous songions à tout, excepté à mon oncle. En attendant je m'étais assis près d'elle, et de temps à autre je couvrais ses mains de baisers, lorsque la porte s'ouvrit et que mon oncle entra.

C'est alors que j'appris tout ce que peut impunément se permettre une femme avec un vieillard bien amoureux d'elle. Sans bouger de sa place, sans me faire aucun signe de quitter la mienne, madame Leblanc se contenta de saluer l'arrivant du plus doux sourire, en lui indiquant un siége. Avec un front vraiment admirable, elle se mit à lui raconter comment elle m'avait rencontré, comment elle m'avait prié de lui donner le bras. — Je n'étais pas fâché de savoir, ajouta-t-elle, si vous lui aviez appris qu'il faut être galant avec les dames. Je suis très-contente de votre élève, quoiqu'il soit timide comme une jeune fille.

Mon oncle, en écoutant ce récit, faisait une fort triste mine, et tout ce que la dernière phrase avait de rassurant ne put lui arracher qu'un sou-

rire pénible, qu'il n'osa refuser sans doute à tant de franchise. — A merveille, à merveille, dit-il, en me lançant des regards pleins d'une fureur qu'il était obligé de concentrer. Je ne suis pas surpris, madame, que vous lui ayez fait oublier qu'il a des leçons à donner; mais maintenant, monsieur, qu'on n'a plus besoin de vos services, je pense que vous ne ferez pas attendre vos écoliers.

Je pris aussitôt mon chapeau, et, saluant d'un air respectueux, je sortis sans avoir regardé madame Leblanc, que j'étais destiné pourtant à ne plus revoir.

CHAPITRE V.

LE DÉPART.

Marche au flambeau de l'Espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma providence
Ne tend point de piège à tes pas.

LAMARTINE.

Le lendemain mon oncle ne rentra pas dîner chez lui. Je ne l'avais donc point vu de la journée, quand il me trouva le soir dans la cuisine et me donna ordre de le suivre parce qu'il avait à me parler. Son ton n'annonçait pas de colère, il était seulement grave et froid; mais un ob-

servateur plus habile que je ne l'étais alors aurait facilement reconnu le ton du parti pris. Arrivés dans sa chambre, il s'assit, en me faisant signe de m'asseoir moi-même, et commença par me dire, d'une voix assez basse, que pour différentes raisons, dont il était inutile de m'instruire, il lui devenait impossible de me garder plus long-temps chez lui. Toutefois, continua-t-il avec un accent plus ferme, je me suis occupé d'assurer votre sort à venir. Un de mes amis, qui tient à Moulins un fort bon pensionnat, se trouve avoir besoin d'un jeune homme instruit et intelligent, qui l'aide à faire les classes. Sur ma prière il consent à vous prendre; vous gagnerez trois cents francs cette année, et l'année prochaine, si vous vous êtes rendu utile, vous aurez un boni de plus par chaque élève, ce qui peut vous mettre en état de faire quelques économies. Vous êtes attendu le plus tôt possible; d'ici à Moulins vous n'avez que vingt lieues à faire; mon intention est donc que vous partiez demain à cinq heures du matin. Voici quatre louis pour faire votre route et pour vos autres besoins. Je vous engage à ménager beaucoup cette somme, la dernière que je puisse dépenser pour vous; à l'avenir vous ne devez compter

pour vivre que sur votre travail et votre bonne conduite.

Que l'on m'explique la bizarrerie du cœur humain. Il s'agissait de quitter une maison dans laquelle j'avais été abreuvé de mauvais traitemens, de me séparer d'un parent qui m'avait donné plus de coups que de morceaux de pain. J'aurais dû ne sentir que de la joie, et le sentiment que j'éprouvai alors ressemblait à de la douleur. — J'espère, mon oncle, répondis-je d'une voix émue, j'espère ne m'être point montré indigne de la bonté que vous avez eue de me recevoir chez vous? — J'en conviens, Raoul (jamais encore il ne m'avait appelé Raoul; le titre de *monsieur* avait remplacé depuis deux ans ceux de *polisson*, de *garnement*, qu'il me donnait dans mon enfance), cette séparation a lieu principalement dans votre intérêt; quelle fortune pourriez-vous jamais faire dans une petite ville comme Paray-le-Monial? Ainsi voilà qui est convenu, ajouta-t-il en se levant, vous partirez comme je vous l'ai dit, et vous devez arriver à Moulins après-demain soir; je me charge d'avertir les parens de vos écoliers de votre départ.

En prononçant ces derniers mots, mon oncle

me tendit la main. Je la pris et je la serrai dans les miennes avec une émotion qui dut lui apprendre tout ce qu'il aurait été pour moi, s'il avait voulu. Jamais on ne m'ôtera de la tête que je vis alors briller une larme dans ses yeux. Eh! pourquoi pas? cet homme était dur, avare, égoïste; mais ce n'était pas un monstre. Le cœur le plus insensible n'est pourtant pas entièrement *pétrifié*, il est encore susceptible d'attendrissement quand la circonstance est assez forte pour le toucher. Mon oncle et moi nous nous séparions, selon toute apparence, pour la vie; puisque ce moment avait la puissance de m'enlever tout souvenir de mes souffrances passées, ne pouvait-il pas inspirer à Jérôme Bérard un mouvement de tendresse pour le pauvre enfant de son frère.

Je dormis bien peu, et long-temps avant le jour j'étais sur pieds. Mes réflexions, peut-être aussi deux heures de sommeil, avaient rendu du calme à mon esprit. Je ne voyais plus mon départ comme un aussi grand malheur. Loin de là, j'aurais plutôt craint, je crois, que mon oncle ne se ravisât; après tout j'allais voir le monde, j'allais enfin agir quelquefois selon ma volonté, moi, réduit jusqu'alors au rôle d'automate. Il

n'en fallait pas plus sans doute pour me faire entrevoir, dans mon changement de situation, assez d'avantages pour m'en consoler entièrement, quoique, à vrai dire, le pensionnat de l'ami de mon oncle ne me sourît pas beaucoup.

Aussi pressé de partir qu'on l'était de me savoir parti, je fis mes préparatifs dès que le jour parut. Tout consistait à envelopper dans une serviette, un mouchoir de poche, une chemise et les habits avec lesquels j'allais donner mes leçons, attendu que, devant voyager à pied, je préférais partir en veste. Je mis avec soin dans ma poche toutes mes richesses, l'Enéide, et les quatre louis que m'avait donnés mon oncle, après quoi je descendis dans la cuisine pour y faire mon dernier déjeûner. Marguerite n'y était point encore, j'en fus très-content. Il y avait eu quelque chose de si vil dans la méchanceté de cette fille, qui me maltraitait pour flatter son maître en l'imitant, que je ne sentais point le besoin de lui dire adieu.

J'éprouvai encore un mouvement pénible en refermant derrière moi la porte de la maison de mon oncle. Quelque dureté d'ame que m'eût témoignée Jérôme Bérard, il ne m'en avait pas moins reçu sous son toît, nourri pendant douze

ans du pain de sa table. Dieu le protége! m'écriai-je de toute la sincérité de mon cœur, et je pris le chemin du logis de Catherine.

En apprenant la nouvelle du changement survenu dans mon sort, la bonne cousine se mit à pleurer. « Ce n'est pas, disait-elle, que tu fusses bien heureux chez dame Isabe, mon pauvre enfant; mais enfin il était ton oncle, un jour peut-être il aurait fini par te prendre en amitié. Si ce nouveau maître que tu vas trouver est aussi un méchant homme, comment sera-t-il avec toi, et quelles ressources auras-tu à Moulins, où tu ne connais personne? On peut tout souffrir d'un parent, mais d'un étranger, c'est bien différent. »

Les réflexions de Catherine, qui, dans le chagrin que lui causait mon départ, voyait tout en noir, faisaient sur moi beaucoup plus d'impression qu'elle ne dut le penser alors; car si je m'occupai de dissiper ses craintes et de la consoler, je n'en sentis pas moins s'augmenter la répugnance que j'éprouvais déjà à me retirer dans le pensionnat du *monsieur de Moulins*, comme l'appelait l'excellente fille. Ce qui se passait intérieurement en moi, je m'empêchai pourtant pas de lui présenter mon avenir sous le jour le plus riant; car il m'eût été trop cruel de

la laisser dans l'affliction. — Sois tranquille, sois tranquille, cousine, lui disais-je. Quelque chose me dit que je ferai fortune; et quand j'aurai un chez moi, à Moulins ou ailleurs, tu viendras me joindre, nous vivrons ensemble, oui, cousine, sois bien sûre qu'un jour nous vivrons ensemble. — En attendant tu pars, répondait-elle, et nous nous embrassions en fondant en larmes tous les deux. Je passai avec elle plus de deux heures, pendant lesquelles, grâce à cette confiance dans mon avenir que je lui montrais d'autant plus franchement que, sans savoir pourquoi, cette confiance était en moi, je parvins à la rendre, sinon contente, au moins fort calme. Je lui parlai alors de madame Leblanc, à qui, pour le dire en passant, j'avais fort peu pensé depuis la veille. Je lui racontai comment tout s'était passé entre cette dame, mon oncle et moi. Catherine levait les yeux au ciel en traitant madame Leblanc de dévote, et comme elle remerciait Dieu d'avoir protégé mon innocence, je ne pus me dissimuler un assez vif regret que le secours eût été si prompt. Enfin, après avoir promis à cette chère cousine de lui écrire souvent, après l'avoir embrassée cent fois, je me séparai du seul être dont l'intérêt allait me

suivre dans cette route épineuse qu'on appelle la vie.

Un autre ami pourtant m'attendait à la porte de ma cousine. C'était Médor, le chien de mon oncle. Ce bon animal était toléré dans la maison, parce que la nuit il faisait bon guet. Comme Marguerite le nourrissait à peine, je partageais tous les matins mon pain avec lui, ce qui l'avait attaché à moi au point qu'il me suivait habituellement quand je partais pour donner mes leçons. Il m'attendait devant la maison de chaque écolier où je n'aurais pas osé l'introduire (vu que, par suite de son penchant à se rouler dans les ruisseaux et dans les mares, Médor était souvent crotté), et il reprenait sa course avec moi, ne rentrant chez mon oncle que lorsque j'y rentrais. Comme le jour dont je parle il ne s'agissait plus de parcourir les rues de Paray-le-Monial, je vis avec peine, quand j'eus fait près d'une demi-lieue sur la grande route, que Médor, en dépit de tous mes efforts pour le renvoyer chez lui, revenait et me suivait toujours. Ne pouvant réussir à le faire retourner, je finis par le menacer de mon bâton. Alors le pauvre animal se coucha à mes pieds, me regarda avec tendresse et parut résigné à tout. Je n'y tins pas. — Viens,

lui dis-je en m'asseyant près de lui; viens, je suis un ingrat. Quel autre que toi m'a donc jamais caressé? Vais-je trouver des êtres qui m'aiment pour dédaigner celui qui me suit? Viens; nous mangions notre pain ensemble, nous le mangerons toujours, mon bon Médor. Je crois qu'il m'entendit; car il me témoigna sa reconnaissance par tous les moyens que la nature avait mis en son pouvoir. Pendant qu'il me léchait les pieds et les mains, je réfléchissais profondément. Hélas! pensais-je, ce chien est plus heureux que moi. Il peut du moins choisir son maître, tandis que, sous peine de mourir de faim, il me faut aller en trouver un, chez lequel peut-être je serai plus malheureux que je ne l'ai encore été jusqu'ici. Cet ami de mon oncle lui ressemble sans doute, il me sait pauvre, il me traitera sans égards. Il exigera d'ailleurs tout mon temps; ma journée entière va se passer dans une classe, avec des bambins. Plus de lecture, plus de déclamation; Médor à l'attache serait encore plus libre que je ne vais l'être... Eh! pourquoi me mettre à l'attache? pourquoi aller volontairement prendre ma chaîne? m'écriai-je. Mon cœur battit avec violence. J'entrevis le ciel ouvert, j'entrevis le premier bien de l'homme : la liberté. Mes idées furent

d'abord confuses sur les moyens que j'emploierais pour parvenir à vivre indépendant; mais d'abord je possédais quatre louis, et quatre louis me semblaient une fortune qui ne devait pas s'épuiser de long-temps. Ensuite je donnerais des leçons selon mon bon plaisir; n'étais-je pas plus fort sur le latin, l'histoire, la géographie, que ne l'était vraisemblablement le pédagogue de Moulins? Ne pouvais-je devenir auteur? me faire comédien? Auteur! comédien! Et la corde sensible vibrait. La crainte de la colère où serait mon oncle, en apprenant ma désobéissance, me faisait transir à la vérité; mais mon oncle, en me signifiant que je ne devais plus compter sur lui en aucune manière, me rendait nécessairement le choix des moyens de pourvoir à mon existence. Abandonné par lui, j'étais libre, entièrement libre. Je n'eus pas plus tôt acquis cette conviction; que je me levai dans une sorte de transport. Je déchirai la lettre que je devais porter à Moulins. Le vent en dispersa bientôt les morceaux. — Viens, Médor, m'écriai-je. Nous allons à Rome, à Paris, à Moscou, partout où il nous plaira d'aller. Le cœur rempli d'une joie qui tenait du délire, je me mis à marcher, mon paquet sur l'épaule, d'un pas si rapide que je

fis, je crois, six lieues dans les deux premières heures ; mais je fus bientôt obligé de ralentir le pas et de me reposer à plusieurs reprises sur la route. N'ayant jamais entrepris de plus long voyage que celui de Paray-le-Monial à Soligny, la fatigue ne tarda pas à se faire sentir, et me décida à m'arrêter dans la première auberge que je rencontrerais sur le chemin de Paris, car c'était à Paris que j'avais aussitôt résolu de me rendre. Je puis même dire qu'en nommant d'autres villes à Médor, ainsi qu'on a pu le voir plus haut, je ne faisais qu'employer une tournure plus poétique.

Je fis halte à Bourbon-Lancy, croyant avoir fait vingt-cinq lieues pour le moins, tandis que j'en avais fait à peine douze. J'entrai dans une auberge de la plus belle apparence; mais, bien décidé à ne dépenser que le moins possible, je demandai une tranche de gigot froid, qui, jointe à deux livres de pain au moins, parvint à apaiser la faim dévorante que j'éprouvais. Tout en partageant mon frugal repas avec Médor, dans la cuisine de l'auberge, je songeai à remplir deux devoirs, dont l'un me coûtait un peu, si l'autre ne m'était qu'agréable. Il s'agissait d'é-

crire au maître de pension de Moulins et au marquis de Soligny : pour remercier le premier de ses obligeantes intentions à mon égard, et l'instruire que je disposais de ma vie d'une manière qui ne me permettait pas de les accepter ; pour témoigner au second mon vif regret d'avoir quitté Paray sans avoir pu lui exprimer toute la reconnaissance que j'éprouverais jusqu'à mon dernier jour pour les bontés dont il m'avait comblé. Sans quitter la table où j'étais assis, je demandai ce qu'il fallait pour écrire, et je fis ces deux lettres. Après les avoir cachetées dans l'intention de les mettre à la poste en traversant la ville, car mon projet était de continuer ma route, je me levai ; mais je sentis que mes jambes me refusaient leur service. Il était près de huit heures ; le jour allait bientôt baisser ; ce que j'avais de mieux à faire était de demander un lit. Grâce à mon costume plus que simple, j'évitai tout naturellement la dépense d'une chambre séparée. La fille, après s'être chargée de mes lettres, me conduisit de son propre mouvement dans un vaste galetas où couchaient d'ordinaire les rouliers et autres voyageurs de cette sorte. Il s'y trouvait cinq lits outre le mien. Ces lits furent-ils occupés, ou restèrent-

ils vides cette nuit-là ? c'est ce que j'ignore, attendu qu'à peine enfoncé dans celui que j'avais choisi, je m'endormis d'un sommeil que tous les rouliers du monde n'auraient pu troubler.

CHAPITRE VI.

L'ÉNÉIDE.

Ce bien inattendu double vos jouissances ;
Vous savourez l'oubli des plus vives souffrances.
L'orage rend plus pur l'heureux jour qui le suit ;
J'ai connu ce plaisir que le malheur produit.

BERCHOUX.

Je dormis près de douze heures, ce qui ne m'était jamais arrivé de mes jours ; aussi ne me ressentais-je plus en rien de ma fatigue, lorsqu'à huit heures du matin je descendis dans la cuisine, fort pressé de déjeuner. Il me fut impossible cependant de me faire donner le pain et le

morceau de fromage que je demandais, tant le maître, la maîtresse et les filles de l'auberge se pressaient de servir des voyageurs dont la berline, attelée de chevaux de poste, venait d'entrer dans la cour. Je me résignai à prendre patience; et pour que le temps me parût moins long, je tirai l'Enéide de ma poche afin de donner le change à mon estomac en nourrissant mon esprit de beaux vers. Je lisais depuis dix minutes à peu près, quand j'entendis des cris perçans qui semblaient partir d'une fenêtre au-dessus de moi. Je posai précipitamment mon livre sur la table, et j'arrivai assez à temps dans la cour pour tirer des pattes de Médor un petit chien noir qu'il allait étrangler sans moi. La dame à qui appartenait ce petit chien, celle que je venais d'entendre crier si fort, se mit alors à m'accabler de remercîmens par sa fenêtre, au point que, sans songer à la négligence de ma toilette, je crus devoir lui reporter aussitôt l'objet de ses tendres inquiétudes. Le pauvre animal était donc dans ses bras, et elle me faisait, d'une voix très-émue, le récit du combat, qui avait été occasioné par un os de mouton, quand un vieux monsieur, chevalier de Saint-Louis, entra dans la chambre, tenant à la main

mon Enéide. — Voyez donc, voyez donc, ma sœur, dit-il, je viens de trouver ceci dans la cuisine !

— Mais c'est un Virgile magnifique ! répliqua la dame au petit chien noir, d'un air surpris.

— Un Elzevir, reprit le frère. A qui diable cela peut-il appartenir ? Il faut qu'il se trouve dans cette auberge quelque savant latiniste.

— Je vous demande pardon, monsieur, dis-je en reprenant mon volume, mais ce livre m'appartient.

— Quoi ! jeune homme, dit l'inconnu, en me considérant de la tête aux pieds, avec étonnement, mais sans impertinence, savez-vous donc assez le latin pour entendre Virgile ?

— Je l'entends, monsieur, répondis-je simplement.

— C'est vraiment extraordinaire avec..... à votre âge, dit l'inconnue se reprenant; car sa première idée sans doute avait porté sur mon costume. — Êtes-vous de cette ville, jeune homme ?

— Non, madame.

— Vous y avez sans doute des parens ?

— J'ai perdu mes parens dans ma première enfance, madame. Je n'ai plus qu'un oncle, à qui

je dois une éducation dont, grâce au ciel, j'ai profité; car je n'ai point d'autre fortune.

— Voilà qui m'intéresse extrêmement, répéta plusieurs fois la propriétaire du petit chien noir, tandis que son frère m'invitait à m'asseoir de cet air bienveillant qui gagne le cœur. Je m'assis.

Les questions alors se succédèrent avec rapidité. Je répondais à toutes avec laconisme, mais avec la plus grande franchise. Sans que je fusse entré dans aucuns détails inutiles, mes nouvelles connaissances surent bientôt que j'étais né d'une honnête famille, que je me nommais Raoul Bérard; que, pauvre, mais actif, instruit et laborieux, j'allais à Paris, dans l'espoir de devenir riche; toutes choses que je n'avais aucun désir de cacher et dont plusieurs parurent inspirer aux deux personnes qui m'écoutaient un assez vif intérêt pour moi. Lorsque je m'enhardis, par exemple, jusqu'à faire l'énumération des ressources sur lesquelles je comptais pour me tirer d'affaires, ajoutant qu'après avoir employé tous les momens de ma vie à apprendre, je comptais pouvoir bien enseigner. Le frère et la sœur se regardèrent en souriant, d'un air qui me fut tout à fait agréable.

Je trouvai le moyen de glisser que l'Elzevir me venait du marquis de Soligny, dont je rappelai en peu de mots, mais avec la plus vive reconnaissance, toutes les bontés pour moi. Au nom de Soligny, la dame au petit chien noir dit à son frère : Vous l'avez vu chez moi à Paris, le marquis; sa terre est à deux lieues de la mienne. Puis elle me fit entrer dans quelques détails sur les motifs de mes relations avec cette famille, qui achevèrent de lui faire connaître ce qu'avait été mon existence jusqu'alors.

J'étais aussi surpris que flatté de me trouver l'objet d'un intérêt qui me semblait aller en croissant. Quand j'y songe aujourd'hui, toutefois je me persuade qu'il était assez piquant pour des gens du grand monde de rencontrer, dans une auberge, un jeune homme bien élevé, instruit et résolu, courant après la fortune avec quatre louis dans sa poche; car je n'avais point caché mes richesses. J'en avais parlé surtout, dans la crainte qu'on ne s'avisât de m'offrir de l'argent, ce qui m'aurait beaucoup humilié. Mon air de candeur et d'honnêteté, suite naturelle de l'innocente vie que j'avais toujours menée; mon langage, qui devait paraître élégant, sous les habits que je portais; ce caractère que la vérité

imprimait à toutes mes paroles, même avant que j'eusse fait mention du château de Soligny; tout contribuait, il faut le croire, à tourner la curiosité que j'avais inspirée d'abord en véritable bienveillance.

Déjà deux ou trois fois j'avais voulu prendre congé sans qu'on l'eût souffert. Enfin, désirant continuer ma route, je me levais, décidé à sortir, quand je vis le frère et la sœur se parler tout bas. Cet *a parte* (dont je n'entendis que les mots : *si je n'avais pas perdu mon procès !* suivis d'un profond soupir), cet *a parte* dura deux ou trois minutes, pendant lesquelles je restais debout, assez embarrassé de ma personne et sentant le feu me monter au visage, attendu que l'idée des offres dont j'ai parlé plus haut, me revenait dans l'esprit; mais il s'agissait bien d'autre chose, comme on va voir.

Ce fut la sœur qui reprit la parole, tandis que le frère se frottait les mains d'un air satisfait, en me regardant : — Un moment, monsieur Raoul, un moment, dit-elle; puisque vous montriez à écrire aux enfans du marquis, vous avez donc une belle écriture ?

— Je pense pouvoir avouer un aussi petit mérite, madame.

— En sorte que vous pourriez remplir les fonctions de secrétaire, si l'on vous offrait une place de ce genre dans une maison qui vous convînt ?

— J'ose m'en flatter, répondis-je, me livrant tout bas à l'espoir qu'elle songeait à me recommander à quelque ami.

— Eh bien ! monsieur Raoul, je cherche moi-même un secrétaire. Si vingt-cinq louis par an, la table et le logement vous suffisent, je vous prendrai chez moi, où nous vous traiterons bien. Je reçois beaucoup de monde. Vous trouverez dans mon salon plus d'une personne en état de vous être utile, et s'il se présente une occasion de vous faire faire votre chemin, je vous aiderai de tout mon pouvoir. Vous pourrez écrire à votre oncle que vous êtes placé près de madame de Ferrières; je pense qu'il l'approuvera, il doit me connaître de nom; j'ai des terres auprès de Charolles, à deux lieues de votre ville. Voyez, ajouta-t-elle, lorsqu'après s'être tue quelques instans, elle ne reçut point de réponse.

— Je vois, madame, je vois que Dieu me protège ! m'écriai-je; lui seul a pu vous inspirer tant de bontés pour moi. Ne soyez pas surprise que la joie, la reconnaissance m'ôtent la parole.

— Ainsi vous acceptez ?

Hors d'état de m'exprimer; car dans mon abandon, trouver à la fois un asile, une fortune, des amis, c'était trop de bonheur à la fois, je ne répondis qu'en levant vers le ciel un regard rayonnant que je reportai sur elle.

— Eh bien ! tout est convenu. Vous allez vous préparer à partir. Nous ne nous sommes arrêtés ici que pour déjeûner. Nous continuerons notre route pour Paris dans une heure. Il reste encore une place dans ma voiture que je vous destine. Elle me tendit sa main; j'y imprimai mes lèvres avec un sentiment de gratitude et de respect si profond, que, sentant mes larmes couler, je me hâtai de sortir, sans pouvoir remercier le vieux monsieur, qui me criait : Je suis charmé, charmé que vous veniez avec nous.

Je n'allais donc plus arriver à Paris en vagabond, pour y vivre long-temps peut-être sans argent, sans état, sans appui. J'y entrerais dans une bonne voiture, sous la protection de gens riches et considérés. J'allais habiter une belle, une grande maison où tout me promettait que je serais bien traité. Mon heureuse aventure, par moment, me semblait un rêve, ou, quand je m'assurais que je ne dormais pas, j'avais la

plus grande peine à contenir les élans de ma joie. Enfin, je revins pourtant assez à moi-même pour songer qu'il fallait me vêtir convenablement et qu'il ne s'agissait plus de voyager en veste. Mais une heure sans doute s'était passée avant que je fusse en état de faire cette sage réflexion, puisque je venais à peine de passer mon habit noir quand un domestique vint m'avertir que madame m'attendait dans la voiture.

Je l'y trouvai en effet ainsi que son frère et une femme de chambre. J'allais monter moi-même.....; à la vue de Médor, qui jappait autour de moi, je restai immobile, un pied sur le marche-pied. Que faire? Puis-je espérer qu'on le laisse venir avec moi? La grosseur et, s'il faut l'avouer, la saleté du pauvre chien ne rendait pas la chose proposable. L'abandonner, savoir qu'il va mourir de faim à Bourbon-Lancy! Je gardais la même position; une jambe en l'air, l'autre sur le pavé, et peut-être serais-je encore dans cette attitude, si monsieur de Sénac (c'était le nom du frère de madame de Ferrières), ne m'eût tiré par le bras en disant: Qu'est-ce donc? Pourquoi ne montez-vous pas?

— C'est....., c'est mon chien.

— Il est impossible qu'il vienne, dit madame

de Ferrières, il est trop sale et trop méchant.

Tu l'as vu, Médor, ton arrêt à peine prononcé mes deux pieds étaient à terre.

— Sans doute, dit monsieur de Sénac, il ne peut monter dans la voiture; mais il la suivra bien.

— Eh! qu'en faire à Paris? dit ma bienfaitrice avec un peu d'humeur.

— Il est habitué, répondis-je en tremblant, à rester dans la cour. D'ailleurs il a tout quitté pour me suivre, et si je le laisse.....

— Le jeune homme a raison, il a raison, interrompit l'avocat de Médor, point d'ingratitude; on abandonne aujourd'hui son chien, on abandonnera demain un ami.

— Qu'il suive donc, dit madame de Ferrières, montez, monsieur Bérard, et partons.

Je m'élançai dans la voiture, et tout en remerciant madame de Ferrières de sa bonté : il est bien juste, madame, que j'aime Médor, dis-je, sans lui je ne serais pas là.

— C'est la vérité, répondit-elle; la plupart des événemens de ce monde tiennent souvent à bien peu de choses.

Cette moralité, toute rebattue qu'elle était, fit pousser un soupir douloureux à monsieur de

Sénac : — Si je n'avais pas eu, dit-il, ce gros rhume, que vous savez, ma sœur, et qui m'a retenu chez moi à la veille d'être jugé, il est très-probable que je n'aurais pas perdu mon procès.

Il me parut prouvé que cet excellent homme avait comme une idée fixe portant sur la perte d'un procès; mais, ainsi qu'on peut bien l'imaginer, je m'abstins de toutes questions.

Le mouvement de la voiture, auquel j'étais loin d'être habitué, puisque je venais de passer par une portière pour la première fois de mes jours, m'étourdit d'abord au point que je n'entendais pas un mot de la conversation. A la vérité il n'était point dans ma nature de placer mon mot à tout propos; mais j'aurais préféré, je l'avoue, quand madame de Ferrières ou son frère m'adressaient la parole, ne pas les obliger à répéter leur phrase en criant, comme s'ils eussent parlé à un sourd. Je reconnus là, dès le premier jour, toute la bonté d'ame de ma bienfaitrice. Chaque fois que la chose arrivait, elle riait, mais d'un air si peu moqueur, si peu propre à blesser mon petit amour-propre, que je me mettais à rire avec elle. Cet inconvénient de ma position néanmoins ne fut que passager. Comme à l'âge que j'avais on s'accoutume promptement à tout,

nous n'avions pas fait quatre lieues que je trouvais charmant de courir en poste sur une grande route, et que j'entendais à merveille ce que disaient mes compagnons de voyage.

Après s'être entretenus de différentes personnes dont les noms m'étaient entièrement inconnus, ainsi qu'on doit bien le penser, ils se mirent à parler du Théâtre Français. Dieu sait si je fus content d'être guéri de ma surdité. J'entendis parler de Le Kain, de Brizard, de mademoiselle Clairon, tous gens que je ne savais pas être ou morts, ou retirés, tous gens que je connaissais, que j'aimais, que je brûlais de voir! Aussi j'écoutais jusqu'à en perdre la respiration, quand, citant un vers d'Iphigénie, monsieur de Sénac s'écria :

Eh! que ma fait à moi cette Troie où je vole?

— Où je cours, dis-je à demi-voix.

— Il a raison, il a raison, mon frère, dit en riant madame de Ferrières, vous avez estropié le vers. Et savez-vous toute la tirade, monsieur Raoul?

— Pourquoi, sourd aux avis d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu, etc., etc., etc.

Je poursuivis ainsi jusqu'au bout; car j'étais

parti comme une machine dont on aurait tourné la manivelle.

— Quelle mémoire! quelle mémoire! s'écriait monsieur de Sénac.

— Il est vraiment unique! reprit madame de Ferrières. A Paray-le-Monial avoir appris des vers de Racine!

— J'étais si heureux de les lire, répondis-je, qu'il n'est pas surprenant que je sois parvenu à les savoir tous par cœur. J'ai déclamé bien souvent de suite Andromaque, Britannicus, ou telle autre tragédie.

— Tout seul?

— Tout seul, madame.

— Vous êtes un bien drôle d'enfant, Raoul, dit-elle en me donnant un petit coup sur la main.

J'eus lieu de remarquer dans cette occasion, comme depuis dans beaucoup d'autres, que les choses futiles et de pur agrément vous servent mieux pour réussir auprès des gens du monde qu'un savoir réel, dont, à vrai dire, ils ne peuvent tirer aucun amusement. Quand madame de Ferrières sut qu'elle pouvait me parler d'autre chose que de latin et de grammaire, sa bonté pour moi prit un caractère plus amical, et je dus

aux romans et aux pièces de théâtre de monsieur de Soligny l'avantage de me voir traité aussitôt comme un homme avec qui l'on peut causer.

Mes succès littéraires, toutefois, ne m'empêchèrent point de regarder de temps à autre par la portière, afin de m'assurer que le pauvre Médor suivait toujours. Quand je le voyais tout haletant, galoper derrière nous, je l'appelais doucement, je le caressais du geste et de la voix, pour ranimer ses forces; mais j'aurais donné tout au monde pour que la voiture s'arrêtât, ne fût-ce que deux heures. — Pas plus tard qu'hier, pensai-je, un peu honteux de moi-même, je ne parlais que d'indépendance, et je viens de sacrifier jusqu'à la liberté de faire reposer mon chien!

CHAPITRE VII.

LES AVIS.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule, et serait peu permise ;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.

MOLIÈRE.

Ce fut précisément à Moulins que nous fîmes halte pour dîner. On juge bien que le nom de cette ville me fit quelque impression. C'était donc là que m'attendait monsieur Delorme (l'ami de mon oncle), si toutefois ma lettre ne lui était pas encore parvenue. C'était là que, sans mon

heureuse résolution, je serais arrivé, peut-être à la même heure, bien triste, bien fatigué, pour végéter toute ma vie dans une des maisons que j'apercevais. Ces idées et mille autres occupaient mon esprit, tandis qu'assis bien à mon aise sur le devant d'une magnifique berline, je traversais la ville avec le dédain de tout homme destiné à habiter la capitale. Je prenais grand soin néanmoins de cacher ce qui se passait en moi; car dans le récit succinct que j'avais fait de ma vie à mes compagnons de voyage, je n'avais rien dit ni de la manière dont m'avait toujours traité mon oncle, ni de ses projets sur moi, quand nous nous étions séparés. Je ne m'en faisais aucun scrupule, la réserve étant bien permise, si le mensonge ne l'est pas.

Je fus curieux de savoir pourtant à quel sort j'avais échappé. Je descendis dans la cuisine pendant que l'on préparait notre dîner, et tout en m'occupant de régaler Médor, à mes frais, du meilleur repas qu'il eût fait de sa vie, je questionnai l'aubergiste sur le nouvel établissement de monsieur Delorme. J'appris que ce nouvel établissement existait déjà depuis deux ans; que monsieur Delorme n'avait encore que six écoliers, mais qu'il attendait un jeune homme très-

habile, qui devait attirer la foule à sa pension. Six écoliers! me dis-je tout bas, quel bonheur! Mon oncle me destinait à mourir de faim. Et plus joyeux que je n'avais encore été, je crois, je remontai bien vite manger l'excellent dîner qu'on servait à madame de Ferrières.

Notre voyage dura quatre jours, attendu que, madame de Ferrières étant d'une faible santé, nous ne faisions que vingt lieues par journée. J'eus tout le temps, pendant la route, d'observer attentivement le caractère des deux personnes qu'il m'était si important de connaître. Monsieur de Sénac se conduisait en tout comme le meilleur des hommes. Plein de soin pour sa sœur, qu'il paraissait aimer tendrement, il lui donnait toujours raison, et semblait agir avec elle comme avec un enfant gâté. Si je le vis quelquefois se montrer d'un avis contraire, ce fut toujours pour protéger soit un domestique, soit la femme de chambre contre une de ces vivacités dont madame de Ferrières n'était pas exempte. Un pauvre ne s'approchait pas de la voiture sans que monsieur de Sénac tirât quelques sous de sa poche pour les lui donner, n'oubliant jamais de dire en soupirant : *Si je n'avais pas perdu mon procès!* mots qui m'avaient paru plaisans

d'abord, vu qu'il les répétait sans cesse, mais qui finirent par me toucher dans plus d'une occasion.

Quant à madame de Ferrières, celle à qui j'allais donner mon temps et mon travail en échange des aisances de la vie, je puis dire que le sort m'avait traité favorablement en me plaçant sous sa dépendance. Veuve d'un fermier général qui lui avait laissé en mourant quarante mille livres de rente, elle n'avait que les défauts qui naissent de l'habitude d'une grande fortune. Depuis son mariage, c'est-à-dire depuis trente-quatre ans (elle s'était mariée à seize), madame de Ferrières se trouvait l'objet de l'adulation des gens qui l'entouraient. Flattée dans sa jeunesse comme riche et jolie femme, elle l'était encore quoiqu'elle approchât de la cinquantaine, par la raison qu'elle tenait une des meilleures maisons de Paris, et que les flatteurs arrivent toujours avec les bons cuisiniers. Il faudrait être doué d'une force de caractère qui, je l'avoue, manquait totalement à ma bienfaitrice, pour ne pas contracter quelques défauts à ce bruit si flatteur de la louange et de l'approbation continuelle. Madame de Ferrières était donc un peu impatiente, un peu tyrannique dans sa volonté, prompte à

s'engouer des hommes et des choses, et s'ennuyait assez vite de ce qui l'avait le plus amusée d'abord. Cette mauvaise part faite, son cœur était excellent. Jamais un malheureux ne s'adressait à elle en vain. Sans avoir elle-même aucune fierté, elle la concevait dans les êtres privés de fortune, et jamais elle ne la blessait : mérite rare chez la plupart des riches, dont trop souvent l'impertinence vous fait payer cher ce qu'ils donnent, ne fût-ce même qu'un assez mauvais dîner. La délicatesse de madame de Ferrières allait si loin, sous ces rapports, que l'on aurait pu distinguer les personnes qu'elle obligeait (et ces personnes étaient nombreuses), au surcroît d'égards qu'elle leur témoignait. En définitive, j'ai bien peu rencontré de femmes meilleures que cette femme-là, et j'en ai connu beaucoup qui ne la valaient pas.

Dès que la berline fut entrée dans la cour d'un des plus beaux hôtels de la rue Richelieu, une douzaine de domestiques des deux sexes s'empressèrent d'accourir pour féliciter leur maîtresse sur son retour, et pour décharger sa voiture. Ils ne tardèrent pas à se ranger tous avec respect, afin de faire place à un homme de fort belle tournure, qui, sautant quatre à quatre les

marches du grand escalier, arriva à temps pour aider madame de Ferrières à descendre : Eh! comment vous trouvez-vous de la route? N'avez-vous éprouvé aucun accident? Avez-vous reçu ma dernière lettre? Toutes questions auxquelles madame de Ferrières répondait par d'autres, ainsi que font des gens charmés de se retrouver ensemble, dans le premier moment de leur joie.— Et monsieur de Sénac est bien, tout-à-fait bien? dit le monsieur inconnu en se retournant un peu, car il donnait alors le bras à la maîtresse de la maison pour l'aider à monter. Il ne put faire ce mouvement sans m'apercevoir. Je montais précisément derrière lui; sa figure peignit la surprise. — Qui est ce jeune homme? dit-il à l'oreille de madame de Ferrières, pas assez bas pourtant pour que je n'entendisse point. Nous arrivions en ce moment sur le palier. Madame de Ferrières se tourna vers moi : — Un jeune homme que vous serez charmé de connaître, mon cher Dumesnil, répondit-elle; plein de talent, de connaissances, qui va loger dans ma maison et qui nous sera fort utile, ajouta-t-elle d'une voix plus basse; puis, comme elle entrait dans l'antichambre : c'est un bourguignon, reprit-elle, une connaissance du marquis de Soli-

gny. Je vous conterai tout cela, je vous conterai tout cela. Je ne sais pas bien au juste quel effet fit cette réponse sur celui auquel elle s'adressait; car s'il répéta deux fois: à merveille, à merveille, d'un air de complaisance, le regard qu'il jeta sur moi, en prononçant ces mots, annonçait peu de satisfaction.

Monsieur de Sénac s'étant retiré aussitôt dans son appartement, madame de Ferrières donna l'ordre qu'on me conduisît dans celui qu'elle me destinait. C'était une chambre assez grande et très-bien meublée, précédée d'un fort joli cabinet. La vue de ce logement, si agréable aux yeux d'un pauvre garçon qui n'avait jamais habité qu'un grenier, parvint à me distraire. Pour expliquer ceci, il faut dire que ce monsieur Dumesnil, je ne sais pourquoi, m'avait extrêmement déplu. Sa figure était belle, son air distingué; madame de Ferrières le traitait comme son ami intime, et, après tout, je n'avais aucun sujet de le mal juger; il n'en est pas moins vrai que je venais d'éprouver une impression pénible en le trouvant établi dans la maison. — Suis-je fou, me disais-je, tout en admirant l'un après l'autre les meubles élégans et commodes dont j'allais désormais faire usage; suis-je fou d'aller me créer

des motifs de chagrins quand j'ai tant de sujets d'être joyeux. Que m'a fait ce monsieur Dumesnil, qui peut-être est un excellent homme? et ce premier mouvement d'antipathie fut étouffé jusqu'à l'heure où je revis celui qui l'avait fait naître.

A dîner, nous n'étions à table que madame de Ferrières, son frère, monsieur Dumesnil et moi. Quoique ce dernier me traitât avec politesse, et qu'il me fît même quelques questions sur les moyens que j'avais eus de faire de bonnes études dans une aussi petite ville que Paray-le-Monial, le sentiment de déplaisance que j'éprouvais pour lui s'accrut loin de diminuer. J'étais trop novice, il est vrai, pour reconnaître dès ce premier jour l'adresse, l'habileté vraiment remarquables avec lesquelles il flattait les goûts et les opinions de celle dont la maison était devenue la sienne. Si je le vis prêter l'attention la plus aimable au moindre mot de madame de Ferrières, s'il se mit à rire aux éclats, et pendant un temps infini, du récit qu'elle fit de quelques aventures de sa route qui n'avaient rien de fort piquant, je trouvais cela tout naturel dans la joie qu'il avait de la revoir, après deux mois d'absence; mais ce qui me frappa, ce fut la manière leste

et sans façon avec laquelle il traitait monsieur de Sénac. Quand celui-ci parlait, à peine monsieur Dumesnil daignait-il l'écouter; monsieur Dumesnil se laissait servir le premier, quoiqu'il eût au plus quarante ans, et que monsieur de Sénac en eût au moins soixante; monsieur Dumesnil enfin avait l'air d'être plus établi dans la maison que l'excellent homme à qui je devais tant. On conviendra qu'il n'en fallait pas davantage pour que monsieur Dumesnil me déplût. Comme il ne se passa rien à souper qui fût propre à détruire cette première impression, j'allai me coucher, bien convaincu que je n'aimerais jamais l'ami de madame de Ferrières. On verra si je m'abusais.

Le lendemain matin, je venais de me lever, et, dans l'intention d'aller rendre mes devoirs à monsieur de Sénac, je m'habillais pour passer chez lui, lorsque lui-même entra dans ma chambre.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, que je suis malheureux de ne m'être pas plus pressé! j'allais chez vous; j'allais vous témoigner toute ma reconnaissance, prendre vos ordres et solliciter vos conseils, dont j'ai si grand besoin pour mériter vos bontés.

— Je vous les apporte, mon enfant, je vous les apporte, répondit-il avec son sourire habituel, où se peignait tant de bienveillance. Non point mes ordres, mais des conseils qui ne vous seront peut-être pas inutiles. Vous m'avez plu dès le premier abord, mon cher Raoul, je désire votre bonheur; c'est pourquoi je vais vous parler comme je parlerais à mon fils. Vous entrez dans le monde bien jeune, mon cher enfant, poursuivit-il quand nous fûmes assis. Quoique je vous connaisse depuis fort peu de temps, j'ai déjà remarqué en plusieurs occasions que vous possédez une franchise que j'estime beaucoup en vous, mais dont l'excès peut vous nuire dans cette maison, plus peut-être que partout ailleurs. La société de ma sœur se compose de grands personnages et de gens de lettres, toutes personnes qui ont la plus haute opinion de leur mérite. Ayez soin de vivre avec eux dans une réserve continuelle; ne heurtez aucunes prétentions, ne blessez aucun amour-propre. Ma sœur est la meilleure des femmes; mais elle n'a pas assez de fermeté dans le caractère pour qu'il ne soit pas possible à qui le voudra bien de vous nuire dans son esprit. Mettez donc le plus grand soin à ne point vous faire d'ennemis. Par-

lez peu, ne brillez jamais, et n'énoncez votre jugement qu'autant qu'il sera favorable à ceux qui s'en trouveront l'objet.

— Ah ! monsieur, répondis-je, vous venez de parler de gens de lettres, me croyez-vous assez hardi pour oser élever la voix au milieu des grands hommes que je vais voir ?

Monsieur de Sénac sourit. — On s'accoutume à tout, dit-il ; peut-être en voyant de près la plupart de ces messieurs croirez-vous pouvoir discuter avec eux.

— Jamais, jamais !

— A la bonne heure, reprit-il ; n'oubliez pourtant pas ce que je viens de vous dire, et passons à une autre chose fort importante. Ma sœur a le cœur excellent ; vous n'en pourriez pas juger par vous-même que je vous en donnerais la preuve en vous disant que je dois tout à son amitié. Depuis douze ans, mon cher ami, un jugement, qu'on peut appeler inique, m'a enlevé toute ma fortune, m'a réduit au revenu le plus modique ; car, par suite d'une blessure, j'ai quitté le service fort jeune. Eh bien ! depuis douze ans, la maison de ma sœur est devenue la mienne ; et j'y suis traité mieux qu'avant mes malheurs. Ma fille, ma chère Camille, est élevée dans une des

meilleures pensions de Paris, aux frais de ma sœur. Je ne crains pas de vous confier tout cela, parce que je veux que vous sachiez que ma sœur est bonne. Ah! oui, elle est bonne! ajouta-t-il en essuyant une larme qui venait de mouiller sa paupière. Mais, reprit-il, chacun de nous a ses petits faibles. Elle ne se contente pas d'aimer les lettres; sans y être appelée, je le crains, elle les cultive. L'habitude de voir des auteurs l'a rendue auteur elle-même; elle a fait deux romans, heureusement fort courts, et qu'elle ne compte faire imprimer qu'à vingt exemplaires pour les donner à des amis; mais comme elle vous les fera mettre au net, et qu'il peut arriver qu'elle vous demande votre avis, gardez-vous bien de critiquer le plus petit mot, si ce n'est sous le rapport grammatical; vous vous perdriez auprès d'elle sans lui rendre service.

— Ne m'accusera-t-elle pas de manquer de franchise envers celle à qui je dois tant?

— Non, non. Je sais par expérience que, sur cet article, elle n'entend pas raison. Approuvez, approuvez toujours. Faites-en de même avec tous les auteurs qui lisent ici leur prose ou leurs vers.

— J'entendrai donc des lectures? demandai-je d'un air de satisfaction.

Je vous en réponds, dit monsieur de Sénac. Une fois par semaine, ma sœur réunit dans son salon des personnes de la cour et des gens de lettres. Les pièces de théâtre, les poëmes ou les petits vers ne nous manquent pas. — C'est ainsi que Molière lisait *Tartuffe* chez Ninon, en présence du grand Condé, m'écriai-je.

— Ne comptez pas sur des *Tartuffes*, répondit tranquillement monsieur de Sénac. Mais n'importe : écoutez tout, louez tout, tâchez de ne pas dormir comme j'ai le malheur de le faire souvent, car ma sœur et ses amis sont très-susceptibles à cet égard.

Monsieur de Sénac garda le silence pendant quelques minutes, toussa deux ou trois fois, et s'agita sur son fauteuil comme un homme arrivé au point le plus difficile de sa tâche.

— Il me reste, dit-il enfin, en baissant beaucoup sa voix, il me reste à vous donner un dernier avis, le plus important de tous. Monsieur Dumesnil, que vous avez vu hier, loge avec nous depuis long-temps. C'est l'intime ami de ma sœur, et il a un si grand pouvoir sur son esprit que, si vous voulez vous maintenir près d'elle, la première condition est de vous faire aimer de lui.

— M'en faire aimer, répondis-je, cela me sera d'autant plus difficile, monsieur, que, sans que je puisse dire pourquoi, il m'inspire de l'éloignement.

— Il faut le vaincre, cet éloignement, Raoul; monsieur Dumesnil peut vous être fort utile. Mais de même, si telle était sa volonté, monsieur Dumesnil peut vous faire sortir de cette maison, car je crois qu'il pourrait m'en faire sortir moi-même.

— Vous, monsieur, vous! m'écriai-je d'un air indigné.

— Je pense, il est vrai, répondit monsieur de Sénac, qu'il aurait quelque peine avant d'y réussir. Cependant son empire est si bien établi..... Au reste, je ne fais ici qu'une supposition, pour mieux vous prémunir contre le danger de lui déplaire; car je n'ai à me plaindre en rien de sa conduite avec moi. Ce n'est pas précisément un méchant homme, je ne l'ai jamais vu nuire qu'à ceux qui l'attaquent ou qui le gênent.....

— C'est bien assez, interrompis-je.

— Et puis il est toujours si occupé, si occupé de mille choses!

— Quel est donc son état? monsieur.

— Ah! son état est celui des gens qui n'en

ont pas. Il est faiseur de projets. Il ne manque pas d'esprit et il sait un peu de tout. Tantôt il passe sa vie à écrire des mémoires, qu'il adresse aux ministres pour que l'on forme de nouveaux établissemens ou que l'on réforme ceux qui existent. Tantôt, comme il s'est occupé de sciences, il invente des machines, il construit des appareils économiques. Economiques! je ne sais pas s'ils pourraient le devenir; ce que je sais bien c'est que tous les essais de monsieur Dumesnil ont déjà coûté à ma sœur soixante ou quatre-vingt mille francs.

— Mais il en retire quelque profit, sans doute?

— Aucun. Rien n'a réussi encore de toutes ses inventions. Il y a deux ans, par exemple, il avait imaginé un procédé d'après lequel on pourrait se soutenir sur l'eau sans savoir nager. On en a fait l'essai près du Pont-Royal. Au bout d'une seconde, le pauvre homme qu'on avait affublé de l'appareil allait au fond si les bateliers n'avaient pas couru à son secours. L'année dernière, ma sœur a fait mettre le feu à une petite grange qu'elle avait dans la plaine, pour juger en grand de l'effet d'une nouvelle pompe à incendie. La grange a brûlé tout entière.

— Mieux vaudrait n'avoir point d'idées que d'en avoir d'aussi coûteuses, dis-je en riant.

— Ne riez point, ne riez point, mon enfant, la moindre plaisanterie sur ce chapitre, si vous vous la permettiez devant ma sœur ou devant lui, pourrait vous perdre.

— Soyez bien tranquille, monsieur, je ne négligerai aucun des conseils que je dois à votre bonté. Comme d'ailleurs j'aurai peu de rapports avec monsieur Dumesnil.....

— Vous vous trompez, mon cher ami, l'intention de ma sœur en vous prenant chez elle est de vous occuper surtout à copier les écrits...

— Les écrits de monsieur Dumesnil! m'écriai-je, je vais donc être à son service!

— Non. Mais vous devez de la complaisance à ma sœur, reprit-il doucement. Vous ne pouvez vous dissimuler, mon cher Raoul, que votre position n'est pas indépendante?

— Je le sais, monsieur; vous conviendrez pourtant que cette dépendance peut peser plus ou moins. Ah! s'il s'agissait de recevoir vos ordres!.... Je prononçai ces mots d'un ton si vrai et si attendri, que monsieur de Sénac en parut touché. Il me tendit la main : — Si je n'avais pas perdu mon procès, Raoul.....

Mais, continua-t-il, je suis malheureusement hors d'état de vous être utile autrement que par mes conseils. Je vous engage à les suivre, mon jeune ami, poursuivit-il en se levant; avant peu, je l'espère, nous trouverons occasion de vous placer plus avantageusement; en attendant, songez que le hasard vous a offert un asile honorable, et dans l'abandon qui vous menaçait, cet asile n'est point à dédaigner.

— Aussi ferais-je tout pour le conserver, monsieur. Je suis bien jeune encore, vous l'avez dit vous-même. Je cède malgré moi à tous mes premiers mouvemens. J'apprendrai à me modérer, soyez-en sûr. Il faut dire aussi, monsieur, que vous ne m'aviez pas défendu la franchise avec vous.

— Non, non, bien au contraire, répondit-il en riant; mais avec tout autre ici de la prudence, entendez-vous, mon enfant, beaucoup de prudence. Puis il mit un doigt sur ses lèvres et sortit.

CHAPITRE VIII.

LE MONDE.

A qui des deux en effet m'adresser ?
Est-ce au flatteur qui me loue et m'encense ?
Est-ce à l'ami qui me fait ce qu'il pense ?

J.-B. ROUSSEAU.

DÉCIDÉ à me conformer, autant qu'il me serait possible, à tous les avis de monsieur de Sénac, je n'évitai point les occasions de me montrer poli et attentif pour monsieur Dumesnil; toutefois je n'eus point le courage de les rechercher; en sorte que nos rapports se réduisaient à ceux de gens qui mangent tous les jours à la même table,

sans avoir la moindre envie d'en venir entre eux à l'intimité. Du côté de madame de Ferrières j'étais plus avancé. Après m'avoir fait écrire à tous ses amis pour les avertir de son retour, trouvant mon écriture fort belle, elle s'était empressée de remettre entre mes mains le manuscrit d'un de ses romans, en me chargeant de le copier. Elle me confia de même le soin de corriger les fautes de grammaire et d'orthographe qui lui étaient peut-être échappées. Mais, dans la crainte que je ne pusse déchiffrer ce qu'elle appelait son griffonnage, il fut convenu qu'elle m'en ferait une première lecture. Je me rendis donc dans son cabinet, et dès cette séance j'entendis plus de la moitié de l'ouvrage, sur lequel elle m'engagea à lui dire franchement mon avis. L'esprit plein de tous les romans des maîtres, je trouvai, je l'avoue, celui de madame de Ferrières détestable. Les situations, les caractères étaient si justement copiés de tout ce que je connaissais, que j'étais surpris de les retrouver là, sans retrouver aussi mon intérêt pour eux. Le style, extrêmement défectueux sous le rapport grammatical (ce qui eût été la moindre chose, puisque j'allais y remédier de grand cœur), le style était plat, et cependant la conversation de ma-

dame de Ferrières, sans être brillante, avait cet agrément que donne l'acquis du grand monde et la fréquentation des gens d'esprit. Du reste point de naturel, point d'invention, point de vérité; enfin c'était de l'encre sur du papier, voilà tout.

J'écoutais; me répétant tout bas : Monsieur de Sénac! Songe à monsieur de Sénac. Ce souvenir me donna la force, non-seulement de ne point reconnaître tout haut les choses ou les gens que je voyais passer, si gâtés! si dénaturés! mais quand par hasard il sortait de ce néant un mot un peu spirituel, je disais : *Joli*, *fort joli*. Je crois même qu'une fois j'employai le mot : *charmant*. Ainsi j'étais déjà flatteur, j'étais déjà perfide, et je ne vivais dans un salon que depuis huit jours! Mais aussi que faire? me disais-je, lorsque, remonté dans ma chambre, je pus réfléchir sur ma conduite, dont j'éprouvais un peu de honte. Dire la vérité au risque de me perdre? Il ne s'agissait pas ici de critiquer quelques parties, il fallait lui conseiller de jeter son ouvrage au feu. Ma foi! c'était trop fort. D'ailleurs je ne me suis pas épuisé en éloges, il s'en faut bien; et puis elle ne compte imprimer que pour ses amis; mon défaut de franchise est sans

conséquence, il ne l'expose pas à la raillerie publique. C'est ainsi que je raisonnais pour faire taire ma conscience, car à vingt ans la conscience parle encore bien haut, et la mienne me criait alors : Tu es un ingrat !

Au risque de décréditer les principes d'une morale austère, j'avouerai toutefois que dans cette circonstance je me trouvai fort bien de les avoir mis en oubli. Dès le même jour, à table, madame de Ferrières parla de ses ouvrages, de manière à me prouver qu'en dépit d'une fausse modestie, elle ne doutait point de leur mérite. Une chose qui me persuade qu'ils ne sont point trop mal, dit-elle en répondant à monsieur Dumesnil, dont les éloges exagérés me pétrifiaient de surprise, c'est que j'en ai lu une partie ce matin à l'être le plus naïf que je connaisse, et qu'il m'a paru content. Ces mots, le sourire satisfait et affectueux qu'elle m'adressa en les prononçant, me firent, il est bien vrai, rougir jusqu'au blanc des yeux; mais comme à partir de ce moment elle redoubla de bonté pour moi, il me fallut bien reconnaître que ma retenue ou ma dissimulation, si l'on veut, m'avait beaucoup mieux servi près d'elle, que n'aurait pu le faire ma franchise.

Le bonheur voulait que monsieur Dumesnil s'occupât alors d'un travail scientifique pour lequel mes services lui étaient absolument inutiles. J'étais donc maître de tout mon temps, à l'exception de quelques heures que je passais le matin à mettre au net le roman de madame de Ferrières, dont je corrigeais les fautes de grammaire et d'orthographe avec un soin pour ainsi dire expiatoire : je ne crois point avoir laissé un point où il fallait une virgule, voulant que, sous ce rapport au moins, la critique n'eût point à mordre. Ce devoir rempli, j'employais le reste du jour à parcourir la ville. Paris m'offrait à chaque pas des objets d'étonnement et d'admiration. La curiosité, je crois, me donnait des forces, car en moins de trois semaines, non-seulement je connaissais toutes les rues, les cafés, les promenades, mais j'avais visité les établissemens de tous genres. Je n'épargnais pas mes jambes ; j'allais sans reprendre haleine des Gobelins aux Invalides, lieux où, par parenthèse, beaucoup de Parisiens n'ont jamais été ; d'une brasserie du faubourg Saint-Antoine à Bicêtre ; peu m'importait la fatigue, pourvu que je visse tout ; en un mot je faisais mon métier de badaud provincial en conscience. Le soir, tout harassé que j'étais,

je prenais note des différentes connaissances que j'avais acquises dans ma journée, et par occasion je contractai l'habitude d'écrire un *memorandum* quotidien, où je retrouve aujourd'hui l'histoire de ma vie entière.

Une des choses que je fis avec le plus d'empressement, on peut bien le croire, fut d'aller au spectacle. La première fois que je me donnai cette jouissance, j'arrivai devant les portes de la Comédie Française une bonne heure au moins avant qu'on ouvrît les bureaux. Enfin j'entrai, placé au milieu du parterre, je fixai mes yeux sur la toile avec une constance si opiniâtre, que je ne vis point la salle ce premier jour, et quand cette toile se leva, je me joignis aux gens qui criaient silence, d'un ton qui trahissait tellement mon émotion, que je fis rire tous mes voisins. On donnait *le Cid;* j'aurais pu souffler la pièce, mais le prestige du théâtre, le charme d'une déclamation à laquelle la mienne ne ressemblait guère, il faut en convenir, agirent au point que j'oubliai tout; je crus voir réellement Chimène, Rodrigue. Chacun des mots qu'ils prononçaient était pour moi comme inattendu. Chacun de ces vers, que je savais par cœur, me faisait éprouver tour-à-tour l'effroi, l'attendrisse-

ment, l'espoir, la douleur, autant qu'aurait pu le faire l'expression subite et nouvelle des sentimens du personnage. C'était l'art qui remuait ainsi mon cœur en dépit de ma mémoire : c'était l'art le plus puissant à nous émouvoir, tant il réunit de moyens d'agir sur l'ame, et ceux qui plus tard ont vu jouer Talma ne démentiront pas cette assertion. Pour moi, beaucoup moins difficile à cette époque que je ne le suis devenu depuis, le talent de Larive était suffisant pour me causer une sorte d'ivresse. Je poussais des gémissemens involontaires, je pleurais, je sautais sur ma banquette, enfin je devais avoir l'air d'un frénétique; mais peu m'importait, je n'en sortis pas moins après avoir bien ri à la petite pièce, transporté du plaisir que je venais de goûter, et me promettant bien de le renouveler aussi souvent que me le permettrait ma bourse.

L'état de cette bourse n'était pas brillant, attendu que je venais de donner trois louis au tailleur de monsieur Sénac, à compte sur le mémoire de mes habits. Madame de Ferrières, il est vrai, m'avait bien parlé de six cents livres d'appointemens; mais il se pouvait qu'elle ne songeât point à cette vétille avant quelques mois.

D'ici là, comme je serais plutôt mort que de prononcer un mot à ce sujet, mon avoir se réduisait à deux écus de six francs, qui devaient faire face à toutes mes dépenses personnelles. Un autre que moi se serait peut-être tourmenté de la modicité de ses ressources financières; mais tout est habitude dans ce monde, et, comme j'avais vécu ici-bas vingt ans sans avoir de l'argent dans ma poche, je ne sentais pas vivement cette privation. Après tout, j'étais maintenant bien vêtu, bien logé, bien nourri; à quoi bon m'inquiéter d'autre chose?

Je ne fus pourtant point fâché lorsque, dans la semaine qui suivit celle de mon arrivée chez madame de Ferrières, l'intendant me dit qu'il avait ordre de me remettre cent francs, et qu'il m'en compterait autant tous les deux mois. Cent francs, à cette époque, valaient plus du double de ce qu'ils valent aujourd'hui, et je me trouvai en fonds pour long-temps.

Il ne faut que songer à la triste existence que j'avais supportée chez mon oncle, pour juger du contentement d'esprit inexprimable dans lequel s'écoulèrent les premiers temps de mon séjour chez madame de Ferrières. On aurait couru l'univers sans rencontrer un homme

aussi heureux que je le fus à cette époque. Les bontés de ma bienfaitrice, celles de monsieur de Sénac, me rendaient plus douce que pénible l'espèce de dépendance dans laquelle me plaçait ma situation. Quant à l'effet que pouvait produire sur d'autres l'humble titre de secrétaire, il me blessait d'autant moins que je n'eus pas lieu de le reconnaître. Curieux et silencieux de ma nature, je restais dans un coin du salon, observant tout, ainsi que j'avais fait chez monsieur de Soligny. Cette nombreuse et brillante société me semblait être là pour mon plaisir; je la considérais tout à mon aise, comme si j'avais pris place au parterre d'un théâtre. Le rôle de spectateur a, parmi tant d'autres avantages, celui de ne pouvoir nous compromettre en rien. A la première soirée littéraire, par exemple, je crus jouer de malheur; car j'entendis lire plus de mauvais vers dans l'espace de deux heures et demie, que je n'en avais certainement lu dans ma vie entière. Grace à mon éloignement du cercle, je me vis dispensé de faire chorus avec tant de gens qui criaient : beau! sublime! à des choses que je trouvais pitoyables. Surpris au dernier point d'un enthousiasme aussi peu motivé, je pus faire mes réflexions à part moi, et je n'eus

d'autre peine que celle de retenir un éclat de rire, lorsque monsieur de Sénac s'avisa de me regarder en riant lui-même.

Outre ses soirées, madame de Ferrières donnait deux fois par semaine un dîner de quinze ou vingt personnes, et lorsqu'elle ne soupait point en ville, elle avait du monde à souper. J'eus donc occasion de connaître, ne fût-ce que de figure, une foule de gens, d'esprit, de fortune et d'états divers, mais qui tous avaient le ton du grand monde dans lequel ils passaient leur vie. Séduit comme je l'avais été chez les Soligny par le charme des bonnes manières, ce m'était une grande jouissance de les retrouver là journellement. Il ne m'était pas moins agréable d'être souvent placé à table près de femmes aimables et jolies, qui causaient avec moi du même air que si j'eusse été marquis ou colonel; car, à Paris (et seulement à Paris, pour le dire en passant), la plus parfaite égalité s'établit entre gens qui dînent ensemble. Il m'arrivait bien quelquefois, dans mes rêveries, de me retracer telle ou telle charmante figure que j'avais vue me sourire, de me rappeler le mot obligeant qu'une jolie bouche m'avait adressé; rien dans ces souvenirs néanmoins n'était assez profond pour

troubler ma paix. Aux manières près, c'était toujours pour moi madame Leblanc. Une nouvelle beauté paraissait-elle, j'oubliais aussitôt celle de la veille. Je pensais aux femmes, souvent, presque toujours; mais ce qui me sauvait, c'est que je ne pensais pas long-temps à la même.

CHAPITRE IX.

CAMILLE.

O Vierge ! à mon enfance un Dieu t'a révélée,
Belle et pure ; et rêvant mon sort mystérieux,
Comme une blanche étoile aux nuages mêlée,
Dès mes plus jeunes ans je te vis dans les cieux !

VICTOR HUGO.

J'HABITAIS depuis près de deux mois la maison de madame de Ferrières. Un samedi, le 3 novembre 1781 (car je n'aurais pas écrit cette date, qu'elle serait restée dans ma mémoire); un samedi donc, il devait y avoir grand monde à dîner. Après avoir achevé ma toilette, que je

soignais beaucoup depuis quelque temps, je venais de descendre au salon, où la plupart des convives étaient déjà rassemblés. Cherchant à rencontrer des figures de connaissance ou d'autres, ce qui m'était assez égal, je portais mes yeux de tous les côtés, quand j'aperçus, assise près de la maîtresse de la maison, une jeune personne, que je voyais pour la première fois. Une robe blanche, dont la simplicité faisait contraste avec les brillantes parures des autres femmes; ses cheveux noirs, bouclés et sans poudre, chose fort extraordinaire à une époque où tout le monde se poudrait, l'auraient fait remarquer, si les plus beaux yeux du monde, un teint pâle et blanc comme le lis, une taille dont l'élégance ne peut se peindre, n'avaient pas suffi pour attirer les regards. Il y avait quelque chose de si suave, de si peu terrestre, pour ainsi dire, dans toute la personne de cette jeune femme, ou de cette jeune fille, car elle ne paraissait pas avoir dix-sept ans, que sa vue ranima en moi ces émotions vives et passionnées dont j'avais souvent éprouvé le charme pour des êtres imaginaires. Comme si j'eusse craint de dissiper la douce vision, je n'osais respirer qu'à peine, et je restais immobile, attachant

mes regards ravis sur cette angélique créature.

— Qui est-ce? demanda un de mes voisins.

— La nièce de madame de Ferrières, répondit un habitué de la maison. Elle sort aujourd'hui du couvent, elle va loger ici.

— Ce sera un grand parti, reprit le premier; sa tante n'a pas d'autres héritiers.

Il me faudrait écrire vingt pages, pour rendre compte des sensations que me firent éprouver ces vingt mots. Toutefois, j'en ferai grace au lecteur intelligent: on sent bien que tout venait d'être dit. Elle allait loger dans la maison! mais c'était un grand parti! et c'était la nièce de madame de Ferrières! la fille de monsieur de Sénac!

Tout ce qui me resta de mes premières impressions fut un sentiment de regret, de regret très-vif, que cette charmante personne appartînt à la famille. Je détournai mes regards, et, comme un sot qui boude, je les fixai sur la figure enluminée d'une vieille marquise, couverte de rouge et de blanc, jusqu'au moment où mademoiselle de Sénac passa devant nous pour aller se mettre à table. Elle nous salua d'un air un peu embarrassé, mais avec un sourire si doux, si naïf, que l'expression en était enchanteresse. — Suis-je fou? me dis-je alors, de voir avec cha-

grin une jeune et jolie femme dans la maison? elle est peut-être bonne? elle est peut-être aimable? et quand elle ne serait que belle comme un ange, n'est-ce pas quelque chose que de pouvoir la regarder tous les jours? Dieu l'a mise sur la terre pour le bonheur des yeux. Ce bonheur est permis à Raoul Bérard tout comme à un autre. Je puis dire que je profitai largement du privilége; car, tant que dura le dîner, je ne perdis pas un seul de ses mouvemens. . . . .

Ce soir-là, je ne songeai pas à quitter le salon, dès qu'on eut arrangé les parties, ainsi que je le faisais presque toujours, soit pour aller au spectacle, soit pour aller courir la ville. Je préférai causer avec un vieux président, qui m'avait pris en gré, et dont je ne suivis pas alors la conversation fort attentivement, distrait comme je l'étais par une douce voix que j'entendais de temps en temps adresser quelques mots à madame de Ferrières, qui faisait un reversi près de moi. Je ne pus m'empêcher de tourner plus d'une fois la tête; — Suivez mon raisonnement, je vous prie, disait alors le président. — Je ne perds rien, monsieur, répondais-je avec audace. Au fond, je ne mentais pas; je voyais à merveille que mademoiselle de Sénac avait sommeil

et s'ennuyait prodigieusement; aussi, vers les dix heures, son père l'emmena-t-il sans bruit.

— Je viens de conduire Camille à sa chambre, me dit-il, lorsqu'il rentra dans le salon. La chère enfant n'a pas l'habitude de se coucher aussi tard, tout ce monde l'étourdissait un peu d'ailleurs.

— Mademoiselle votre fille est bien belle, répondis-je aussitôt avec toute la franchise que me permettait l'innocence de ma pensée.

— Pas mal, pas mal, reprit monsieur de Sémac en se frottant les mains. Mais elle est surtout bonne personne, et n'a point de prétentions. Sa sœur l'ayant alors appelé, je ne tardai pas à m'ennuyer moi-même dans ce cercle, et je me retirai bientôt.

Il faut croire que l'état de notre ame, en toutes circonstances comme en toutes choses, dépend entièrement du tour que prend notre imagination. Je venais de voir sourire, d'entendre parler la première femme dont la vue seule avait suffi pour me reporter à des temps de rêveries, d'amour et de transports. Ses traits n'étaient pas de ceux qu'on oublie : ce front candide, ces beaux cheveux noirs, ces yeux si doux, cette taille ravissante, je me les retraçais à vo-

lonté, comme on pourrait toujours, je suppose, se retracer la vision d'un ange. Elle était là; le même toit nous couvrait, et je n'éprouvais pas d'agitation; car il se mêlait à son souvenir une foule de sentimens, tous si purs, tous si pleins de respect et de véritable tendresse pour elle, pour sa famille chérie, qu'il en résultait un effet plus doux que passionné! Moi, qui n'avais pas fermé l'œil de la nuit qui suivit ma rencontre avec madame Leblanc, je dormis; oui, je dormis d'un sommeil paisible, et je venais de voir Camille!

Je passai la matinée du lendemain à pâlir sur le roman de madame de Ferrières. Cette occupation ne m'empêcha pas de songer mille fois peut-être que l'on se mettrait à table à trois heures. Je descendis un des premiers au salon, où madame de Ferrières ne tarda pas à entrer, suivie de sa nièce et d'un ami de monsieur Dumesnil, qui devait dîner avec nous. — Camille, dit-elle en m'apercevant, voici notre jeune ami, monsieur Raoul Bérard, que je vous présente.

— Mon père m'a déjà parlé de monsieur comme d'une personne qu'il aime beaucoup, répondit mademoiselle de Sénac du ton le plus gracieux. J'aurais voulu me prosterner; si je ne

le fis pas précisément, au moins m'inclinai-je jusqu'à terre, sans trouver à la vérité un seul mot à dire, tant cette présentation si flatteuse, si inattendue, m'avait frappé de vertiges. Heureusement l'arrivée de monsieur de Sénac, de monsieur Dumesnil, me donnèrent le temps de me remettre et de renfermer l'orgueilleuse joie que m'inspiraient l'accueil et le sourire dont je venais d'être l'objet. Traité dans les premières années de ma vie avec une si grande dureté, j'étais, à l'époque dont je parle, plus sensible que personne à la moindre bienveillance qu'on me témoignait. Si tel mot de madame de Ferrières ou de son frère me touchait alors à un point que je ne saurais exprimer, qu'on juge de ce que m'avaient fait éprouver l'accent, l'air aimable, de la plus charmante créature qu'on puisse voir. A en juger par ce qui se passait en moi, mon front devait être radieux, lorsque je pris ma place à table; et, comme pour faire contraste avec ce moment triomphal de ma vie, le souvenir de Paray-le-Monial étant venu me frapper tout à coup, on peut penser si je fis tout bas en songeant à mon oncle et à Marguerite. . . . . .

Comme nous étions en très-petit comité, madame de Ferrières fit beaucoup de questions à

sa nièce sur la manière dont elle avait employé son temps au couvent. Aux réponses pleines de modestie et de véracité qu'amenait cet interrogatoire, je vis bientôt qu'en dépit de la liste effrayante des maîtres qui lui avaient été donnés, mademoiselle de Sénac s'était contentée d'apprendre la danse et la musique.

— Comment, comment, Camille? dit madame de Ferrières; et le latin, que je vous avais tant recommandé? Le mot de latin amena une petite grimace si jolie, que madame de Ferrières elle-même ne put s'empêcher de sourire; mais, reprenant bientôt son sérieux, elle entama tout un discours sur le malheur des femmes, dont l'infériorité tenait uniquement à leur éducation, si incomplète, si misérable, comparée à celle que recevaient les hommes. Grace à ce beau système, dit-elle enfin avec humeur, car elle en prenait toujours dès qu'elle traitait ce sujet, ce que j'avais déjà observé plus d'une fois, grace à ce beau système, les hommes continueront à faire tout ici-bas, et les femmes jamais rien.

— Il est certain, dit monsieur Dumesnil avec un phlegme admirable, qu'on pourrait citer plusieurs femmes dont le nom se serait placé à côté des plus grands noms, si le bonheur avait voulu

qu'elles eussent pu profiter de l'éducation que nous recevons dans les colléges.

— Tous les hommes en conviennent eux-mêmes, reprit madame de Ferrières; mais comment voulez-vous lutter contre eux, poursuivit-elle en s'adressant à sa nièce avec sa vivacité habituelle, comment voulez-vous lutter contre eux, si vous ne savez que danser et jouer du clavecin?

— Mais aussi qu'a-t-elle besoin de lutter contre eux, ma sœur, je vous prie? dit tranquillement monsieur de Sénac.

— Puis-je voir un père désirer que sa fille soit une sotte? s'écria madame de Ferrières en joignant les mains, et tout à fait en colère.

Monsieur de Sénac sourit. — Au reste, chère sœur, vous savez que je vous ai laissée diriger entièrement l'éducation de Camille.

— Eh bien! je veux qu'elle sache le latin; je veux qu'elle sache un peu de mathématiques.

— Entendez-vous, Camille? reprit monsieur de Sénac; tâchez, ma chère enfant, d'apprendre le plus que vous pourrez de tout cela.

— J'y ferai mes efforts, dit la douce personne. Madame de Ferrières lui tendit la main, la tendit à monsieur de Sénac, et la bonne intelligence fut rétablie.

Je n'ai point de termes pour exprimer combien durant cette discussion, que j'ai fort abrégée, celle qui l'avait fait naître me parut ravissante de grace et de naturel. Il faut dire aussi que ce naturel allait au point que jamais aucune femme, près d'elle, ne m'a paru totalement exempte d'affectation. Je me serais désespéré qu'on voulût en faire une savante, si je ne m'étais pas flatté que madame de Ferrières changerait d'avis sur ce sujet, comme je l'en voyais changer tous les jours sur beaucoup d'autres. — J'espère bien, me disais-je, lorsque, rentré dans le salon, je la vis s'amuser et de la volière, et d'un bilboquet qui se trouvait sur la cheminée, comme aurait pu le faire un enfant, j'espère bien qu'elle ne saura jamais le latin et les mathématiques.

Pendant plus d'une semaine, en effet, il ne fut plus question de tout cela. Madame de Ferrières se contenta de mener sa nièce au bal, au spectacle, ou de la conduire avec elle en visite. Quand on allait au spectacle, j'avais soin de courir me placer au parterre du théâtre que je savais avoir été choisi par monsieur Dumesnil, car c'était toujours le goût de ce dernier que madame de Ferrières consultait, pour savoir bien précisément ce qu'elle désirait elle-même. Je

jouissais du bonheur de voir les plus vives émotions se peindre sur cette figure ravissante qui attirait tous les regards. J'aimais ce mouvement d'admiration, ce concert de louanges qui s'élevaient autour de moi, dès qu'elle entrait dans la loge. Moi seul, je me taisais! moi seul, je ne disais pas qu'elle était belle! j'avais pourtant osé le dire à son père lui-même, le premier jour que je l'avais vue. Hélas! ce jour était déjà bien loin. Chaque heure, chaque minute, que je passais près d'elle me faisait faire un chemin effrayant. Une semaine ne s'était pas écoulée que mes plaisirs et mes occupations habituels avaient perdu toute espèce de charme pour moi. Les facultés de mon esprit se concentraient nuit et jour sur une seule pensée. Le temps ne comptait plus dans mon existence, quand il se passait hors du salon de madame de Ferrières. Là seulement, je vivais; j'attendais avec impatience que mademoiselle de Sénac m'adressât un mot, ce qui arrivait assez souvent, trop souvent pour la paix de mon ame! L'effort que je me faisais sans doute pour lui répondre, comme j'aurais répondu à son père ou à sa tante, me rendait le plus sot des hommes. Une fois, par exemple, je ne pus jamais trouver moyen de lui dire quel empereur

romain avait succédé à Tibère. Moi, l'élève de Jérôme Bérard! moi, qui dispensais madame de Ferrières ou monsieur Dumesnil d'aller consulter l'*Art de vérifier les dates*, quand il s'élevait entre eux une question historique! J'aurais bien dû reconnaître mon mal; j'aurais bien dû me dire: me voilà tel que l'amour m'a fait. Mais, non; je ne croyais pas avoir d'amour, et cela uniquement parce que je ne le voulais point. Je marchais dans la route qui me conduisait droit au précipice avec une assurance sans pareille. Je dormais sur l'abîme, et je dormais d'un sommeil délicieux, lorsque j'écrivis à Catherine, ainsi que je le faisais régulièrement toutes les semaines. Ayant voulu relire ma lettre, chose qui m'arrivait rarement pour celles que j'adressais à cette bonne cousine, je fus surpris de voir que j'avais rempli quatre pages. Une sorte d'effroi se joignit à mon étonnement, quand je reconnus que je n'avais parlé à Catherine d'aucune autre personne que de mademoiselle de Sénac. En écrivant ce nom, qui se trouvait à chaque ligne, mon cœur s'était ouvert à mon insu; car j'avais employé les expressions les plus tendres, les plus passionnées! Je posai la lettre, et je tombai dans une profonde rêverie. Non-seulement je me re-

traçai tout ce qui s'était passé en moi, durant les huit jours qui venaient de s'écouler, mais je me plaçai dans l'avenir, dans un avenir prochain peut-être : je me supposai assistant au mariage de la fille de monsieur de Sénac ! Un cri douloureux m'échappa ; ma tête, serrée dans mes deux mains, tomba sur la table. Mon Dieu ! mon Dieu ! dis-je en frissonnant ; je suis amoureux comme un fou !

CHAPITRE X.

LE COMBAT.

Projet flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, sermens d'être fidèle,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour.

VOLTAIRE.

Je restai trois heures au moins dans ma chambre, réfléchissant sur moi-même. Heureusement j'étais fier, très-fier. Je ne sais où j'avais pu prendre ce défaut qui, dans la circonstance présente, il est vrai, devenait une qualité. La certitude d'essuyer les dédains et d'exciter le mé-

pris de cette riche famille, si mon secret était connu, fut la première idée qui me frappa. Comme j'aurais supporté toutes les tortures plutôt que l'humiliation, je remerciai le ciel avec transport que rien ne m'eût encore trahi. Quelquefois je me flattais que le mal n'était pas aussi grand que je pouvais le croire. — Une foule de souvenirs romanesques me seront revenus en tête, me disais-je. Combien de fois n'ai-je pas vu dans mes livres un jeune homme pauvre, logé dans la même maison qu'une riche héritière, devenir tout-à-coup amoureux d'elle. Cette situation est rebattue. Je m'y serai placé moi-même, et peut-être tout gît dans mon imagination? Je riais alors de ma facilité à me croire un héros de roman; mais je riais du bout des lèvres. — Non, non, reprenais-je bientôt; prudence est mère de sûreté, comme disait Catherine, et tout en parlant ainsi, je prenais la maudite lettre et je la déchirais. — Il ne faut pas s'exposer plus long-temps au feu. Elle est riche, je suis pauvre. Le mur de fer est là. Je ne la regarderai plus, je ne lui parlerai plus, j'éviterai autant qu'il me sera possible toutes les occasions d'être avec elle. L'orgueil, la probité, tout viendra à mon secours, et je ne débuterai pas dans

le monde par une bassesse! et je ne me conduirai pas dans la maison de mes bienfaiteurs comme un misérable! Je commençai si bien à mettre cette résolution en pratique, qu'on fut obligé, à l'heure du dîner, de me faire avertir que tout le monde était à table.

Je ne crois pas qu'il soit en mon pouvoir de donner une idée de l'embarras et de la gêne que j'éprouvai, dès que je fus assis à cette place, où la veille encore je brûlais du désir de m'asseoir. Pour comble de malheur il n'y avait personne à dîner, ce qui rendait ma position véritablement pénible; car il faudrait me mêler à la conversation, si l'on m'adressait la parole, outre que je me trouvais assis précisément en face de celle que je ne voulais plus voir. La contrainte que j'éprouvais me donnant, selon toute apparence, un air étrange :

— Êtes-vous malade, Raoul? me dit madame de Ferrières, au bout de quelques minutes.

— Je me sens un peu d'embarras dans la tête, madame, répondis-je d'une voix que je m'efforçai d'affermir.

— Je suis certain que vous travaillez trop. Ma femme de chambre m'a dit que vous aviez

déjà lu presque tous les livres de ma bibliothèque.

Il est vrai qu'avant le trois novembre j'étais venu très-souvent chercher des livres; mais depuis je n'avais pas tourné une page.

— Sans doute il est bon de s'instruire, continua madame de Ferrières, cependant vous êtes d'âge à vous amuser un peu et je veux que vous preniez quelques plaisirs, autrement vous tomberez malade.

Dès les premiers mots de ces observations dictées par une bonté si attentive, les regards de mademoiselle de Sénac avaient suivi ceux de sa tante et restaient attachés sur moi. Comment éviter ces grands yeux noirs, surtout quand ils m'exprimaient une sorte d'intérêt? On conviendra qu'il me fallut un courage plus qu'humain pour détourner ma vue comme je le fis aussitôt, et pour ne regarder que madame de Ferrières, en la remerciant de son obligeante inquiétude.

Grace au succès de ce premier effort, je crus pouvoir compter sur moi pour l'avenir. Tout me parut aisé désormais, et déjà beaucoup moins troublé j'étais parvenu à suivre la conversation, lorsque j'entendis parler d'un maître de mathématiques qui était venu le matin même donner

la première leçon à mademoiselle de Sénac. — Quant au maître de latin, dit madame de Ferrières, je ne me suis pas occupée d'en chercher un ; j'ai compté sur votre complaisance, monsieur Bérard. Si trois fois par semaine vous voulez venir une heure dans mon cabinet pour montrer à cette petite, ce que je regrette bien de ne pas avoir appris à son âge, vous me dispenserez de m'adresser à un étranger, moins habile que vous, j'en suis bien sûre. Je serai charmée d'assister aux leçons. Cela m'amusera beaucoup, mais beaucoup, ajouta-t-elle en se frottant les mains d'un air ravi.

Si madame de Ferrières m'eût dit qu'elle allait me jeter dans une fournaise, le frisson qui me parcourut tout le corps n'aurait pas été plus violent. L'annonce d'un projet si étrange, pour peu que l'on réfléchisse à l'âge du maître et à celui de l'écolière, me saisit à la fois d'une telle surprise et d'un tel effroi, que je restai immobile, hors d'état de répondre un mot. Heureusement, tout à la joie de se donner une distraction nouvelle, madame de Ferrières suivait son idée avec une vivacité qui ne lui permettait pas d'observer ma contenance. Bien assurée de mon consentement, comme elle devait l'être, elle

écoutait monsieur Dumesnil, qui lui conseillait de profiter de l'occasion pour apprendre le latin elle-même. — Ah! dit-elle en riant d'abord, je n'ai pas seize ans et demi, moi! — Raison de plus pour que vous vous livriez à cette étude avec fruit. On réussit toujours dans ce qu'on entreprend de plein gré, on y travaille avec plus de conscience. Sans avoir, moi-même, seize ans, ne m'avez-vous pas vu l'année dernière apprendre l'anglais? je n'y ai pas mis de fausse honte, et je sais aujourd'hui cette langue passablement.

— Il est certain que si vous me répondiez tous quatre de garder le secret?... dit-elle en souriant, sans pouvoir cacher le désir extrême qu'elle avait d'être aussi mon écolière. — Je puis vous affirmer, madame, m'écriai-je, que vous entendrez Horace avant que l'on sache par moi que vous apprenez sa langue.

Monsieur de Sénac, qui n'avait point ouvert la bouche pendant cet entretien, me regarda d'un air surpris; mais peu m'importait ce qu'il pouvait penser alors : j'allais au plus pressé. Tout ce qui m'arrachait au tête-à-tête dont j'aurais été menacé souvent peut-être, si madame de Ferrières n'eût fait qu'assister à mes leçons, me paraissait trop favorable pour ne point me plaire.

après tout je ne voyais rien de funeste à ce que madame de Ferrières sût le latin, et l'autre danger était terrible.

Il fut bientôt convenu que nous commencerions dès le lendemain. Madame de Ferrières, joyeuse comme un enfant gâté à qui l'on vient de promettre un nouveau joujou, ne pouvait parler d'autre chose quand on fut rentré dans le salon. Monsieur Dumesnil devait aller chez un ministre; il ne tarda pas à nous quitter. Moi-même, m'étant bien promis de passer à l'avenir toutes mes soirées dehors, je venais d'annoncer le projet d'aller à la Comédie Française, dans l'espoir, avais-je dit, de dissiper mon mal de tête. j'allais sortir, content de moi, je puis le dire; car je n'avais pas regardé à quelle place du salon *elle* était assise. Madame de Ferrières m'arrêta pour me faire lui dicter la liste des livres qu'il nous fallait le lendemain, et qu'elle voulait envoyer chercher tout de suite chez son libraire. Tandis qu'elle écrivait, mademoiselle de Sénac s'approcha tout doucement de moi, et, se penchant sur la cheminée, elle me dit à l'oreille : — Vos leçons seront courtes, n'est-ce pas? Tâchez que cela ne m'ennuie pas trop, je vous en prie. Quand on pense qu'afin de n'être pas entendue,

elle avait placé sa tête, sa charmante tête, tout contre la mienne! que sa bouche touchait presque ma joue! que je sentais son souffle dans mes cheveux! on conviendra qu'il y avait de quoi devenir fou. Je ne sais ce que je lui répondis. Je ne sais quel dictionnaire j'indiquai à sa tante; je sais seulement que trois minutes après j'étais dans la rue, courant, sans chapeau, sous une pluie battante. Quel début pour un homme qui veut recouvrer sa raison!

Plus cette chute était rude toutefois, plus elle me devint favorable; il en fut de moi comme de ce héros mythologique qui se relevait plus vigoureux chaque fois qu'abattu sous le bras d'Hercule il venait de toucher la terre. Grace aux réflexions de la nuit, grace à cette volonté ferme que je devais peut-être autant à l'orgueil qu'à la probité, je donnai le lendemain ma première leçon avec un sang-froid irréprochable. A partir de ce jour, soit que pendant près de six semaines il ne se présentât plus d'occasions trop dangereuses, soit que ma tension d'esprit continuelle pour les éviter m'absorbât entièrement, je vis si peu clair au fond de mon cœur, que je crus avoir vaincu l'ennemi. Il est bien certain que la voix de mademoiselle de Sénac ne me

faisait plus autant d'impression, que je ne tressaillais plus quand elle m'adressait la parole de ce ton familier qu'amenait l'habitude de nous voir tous les jours. Etait-ce un effet du temps, ce grand *amortisseur* d'émotions? Etais-je réellement moins amoureux? Je l'ignorais; mais je faisais beaucoup moins d'efforts pour tenir la conduite glaciale que je m'étais imposée. La chose est d'autant plus surprenante qu'en sens contraire de ma froideur, mademoiselle de Sénac se montrait de plus en plus aimable pour moi. Loin de paraître s'ennuyer de la leçon de latin, qui certes n'avait rien d'amusant, elle la prolongeait quelquefois au-delà de l'heure convenue. A table, lorsque nous étions entre nous, il était rare qu'elle ne m'adressât pas la parole, s'amusant de temps à autre à me faire la guerre sur ma taciturnité. Quand il y avait du monde à dîner c'était toujours à moi qu'elle faisait part de ses observations sur les convives, par quelques petits signes d'intelligence qui échappaient à tous autres yeux que les miens. Ces relations familières de confiance et d'amitié s'étaient établies entre nous peu à peu, et je soupçonne qu'elles contribuaient prodigieusement à me rendre aussi calme que je l'étais ou que je croyais l'être.

TAYLOR INST. OXFORD

Mes rapports avec les autres habitans de la maison n'avaient rien que d'agréable. Le bon monsieur de Sénac me traitait comme un être reconnaissant et dévoué pour lequel on n'a point de secret. C'était toujours à moi qu'il venait conter mille petits détails d'intérieur dont s'occupe un vieux homme oisif, et sur lesquels il me recommandait de garder le silence le plus profond. Madame de Ferrières, ravie d'être parvenue, grace à moi, à la jouissance de faire des thèmes et des versions, m'avait pris en véritable engouement. Quant á monsieur Dumesnil, un plan trop vaste lui roulait dans la tête pour qu'il s'occupât de nous. Il faut excepter toutefois madame de Ferrières, sans laquelle il ne pouvait exécuter ses projets, que je ferai connaître ici, quoique je n'en aie été instruit que beaucoup plus tard.

L'intention de monsieur Dumesnil était de faire sa fortune en établissant en France une manufacture de faïence qui pût rivaliser avec les manufactures anglaises. On lui avait dit depuis peu que la terre convenable à ce genre d'industrie se trouvait dans la propriété que madame de Ferrières possédait en Bourgogne. Il allait y faire un voyage pour s'en assurer. Cette mine d'Eldorado une fois trouvée, il ne s'agissait pas

de moins que de faire quitter Paris à madame de Ferrières, et de nous emmener tous aux Rochers (c'était le nom de la terre dont il s'agit), pour y vivre près du grand manufacturier, auquel, bien entendu, il fallait fournir d'abord des fonds très-considérables. Monsieur Dumesnil allait donc partir dans huit jours. Je ne sais s'il avait déjà confié son plan à madame de Ferrières, du moins monsieur de Sénac n'en avait-il pas le moindre soupçon, puisque je ne le vis point accourir dans ma chambre, en s'écriant, ainsi qu'il le faisait pour bien moindre chose : Devinez, devinez ce qui se passe?

CHAPITRE XI.

L'ÉNÉIDE.

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux ames ne forment plus
Qu'une ame, et je soupire encore!

LAMARTINE.

Un après-dîné, j'étais resté dans le salon un peu plus que de coutume, retenu par madame de Ferrières, qui me demandait quelques explications sur notre lecture de la veille. Il s'agissait d'une expression latine qu'elle n'avait pas comprise. Sur ma réponse que l'expression était fort élégante, et que Virgile l'employait fré-

quemment, monsieur de Sénac, à propos de Virgile, dit en riant que cela le faisait songer à notre rencontre de Bourbon-Lancy. Ce peu de mots parut exciter la curiosité de mademoiselle de Sénac, et, sur sa question, sa tante raconta la scène de l'auberge dans le plus grand détail. Sans l'Énéide, dit en finissant madame de Ferrières, je serais bien curieuse de savoir où serait maintenant ce cher Raoul.

— Il est certain, du moins, répondit monsieur de Sénac, qu'il ne serait pas ici.

Mademoiselle de Sénac avait tout écouté avec une attention, un intérêt, qui ne m'avaient que trop touché. Elle se tourna vers moi. Je n'essaierai point de peindre l'expression qu'avait alors sa ravissante figure. — Je voudrais bien voir ce livre-là, me dit-elle d'un air sérieux, attendri, enfin d'un air que je ne lui avais jamais vu prendre.

— Je l'apporterai demain, répondis-je en feignant aussitôt de chercher mon chapeau pour fuir ces grands yeux noirs, qui ne m'avaient jamais paru si beaux, qui ne s'étaient jamais attachés sur moi si long-temps et d'une telle manière.

— Et l'Énéide? me dit-elle le lendemain, dès que j'entrai pour donner ma leçon.

Je tirai le volume de ma poche; car, après quelque hésitation, j'avais pensé qu'il était plus simple de l'avoir sur moi, dans le cas où elle y penserait encore.

— C'est vraiment un beau livre, dit madame de Ferrières, qui s'en empara la première, et se mit à le feuilleter; vous nous le prêterez, Raoul, quand nous serons assez savantes pour le lire.

Dans ce moment, on vint annoncer à madame de Ferrières que son notaire venait d'arriver. — Quel ennui! s'écria-t-elle; pourquoi vient-il à cette heure-ci? Mais, je ne dis qu'un mot, ne commencez pas sans moi.

Elle sortit. Plusieurs fois déjà il lui était arrivé de nous laisser seuls quelques minutes, et c'était surtout dans ces occasions que je veillais avec le plus de soin sur moi-même. Mon air, mes discours, devenaient toujours plus graves dans ces courts tête-à-tête, qu'ils ne l'étaient en présence d'un tiers. Ce jour-là surtout, je ne sais quoi m'avertissait que j'avais besoin de m'observer davantage, s'il était possible. Prenant une plume, je me mis tranquillement, du moins en apparence, à écrire une nouvelle version pour le travail du lendemain.

— Dites-moi, je vous prie, quel est le sujet de

l'ouvrage, monsieur Raoul? me demanda mademoiselle de Sénac, qui venait de tourner l'une après l'autre toutes les feuilles de mon Elzévir, tandis que je lui faisais si sotte compagnie.

Saisissant l'occasion qu'elle m'offrait d'entamer une conversation sans conséquence, et qui pouvait me conduire jusqu'au retour de sa tante, je lui fis l'analyse de l'Énéide; mais, j'eus beau la semer de quelques détails, j'avais fini, et madame de Ferrières ne revenait pas.

— Quel vilain homme que ce prince latin! dit mademoiselle de Sénac. Comment a-t-il pu partir? comment a-t-il pu quitter cette pauvre Didon?

— Le devoir.

— Le premier devoir est d'avoir pitié de ceux qui nous aiment. Je suis sûre que vous le pensez vous-même; vous, monsieur Raoul, qui êtes pourtant si froid, si raisonnable!

— Si froid! si raisonnable! dis-je en souriant; car c'était bien le moins que je pusse sourire aux douces plaisanteries de l'aimable créature.

— Ah! ne riez pas, reprit-elle; je vous réponds que souvent vous me faites peur.

— Peur!

— Sans doute, je vous observe, moi, si vous

observez les autres, quand je vous vois à table avec votre air grave, n'ouvrant pas la bouche, occupé seulement de nous juger tous, avec sévérité peut-être.

— Quelle idée! et quel droit aurais-je, mon Dieu! pour être sévère?

— Je ne sais; mais je suis vos yeux. Je vois avec quel air de dédain vous les portez quelquefois sur certaines personnes; souvent sur monsieur Dumesnil, par exemple. Ah! ne me regardez jamais ainsi, vous me feriez bien de la peine. . . . . .

— Vous! croyez-vous possible qu'on vous regarde autrement qu'avec admiration?

— Propos de salon, reprit-elle en secouant la tête d'un air incrédule. Ne m'admirez pas, ne m'admirez pas; mais aimez-moi un peu, monsieur Raoul; car j'ai vraiment beaucoup d'amitié pour vous. Je m'y suis sentie portée tout d'abord; au point que si j'ai quelque pensée secrète, c'est à vous qu'il me plaît de la confier. Cela tient peut-être à ce que vous êtes le plus jeune ici, et que nous nous entendons mieux.

En prononçant ces derniers mots, la douce familiarité de son sourire, la naïve tendresse du regard qu'elle attacha sur moi, cette figure ra-

vissante enfin, dont je n'avais plus le courage de détourner les yeux, tout me fit perdre la tête. J'allais lui promettre, non de l'*aimer un peu*, mais de l'adorer, de l'idolâtrer, jusqu'à mon dernier soupir!... Madame de Ferrières rentra. Ma raison revint avec elle; je frémis du danger que je venais de courir. Ne pouvant oublier les mots enivrans que j'avais entendus, et qu'un malin génie répétait sans cesse, je m'efforçais du moins de penser que ces mots étaient insignifians, que mademoiselle de Sénac, dans l'innocence de son ame, n'y avait attaché qu'un sens purement amical. Je sentais trop que l'idée, la ravissante idée d'être aimé, me perdrait sans retour. Combien, depuis ce jour, cependant mon rôle d'indifférent me devint-il plus pénible à jouer! Mais pourquoi, tout en continuant de cacher mon secret, cessai-je d'éviter les regards de celle qui semblait chercher mes regards? et pourquoi, quand je me parlai d'elle désormais, l'appelai-je *Camille*, moi qui n'avais jamais pensé jusqu'ici qu'à mademoiselle de Sénac? Je livre ces questions à ceux de mes lecteurs qui sont amoureux, ou qui l'ont été.

L'absence de monsieur Dumesnil, qui dura six semaines, me plaça plus avant que jamais

dans les bonnes graces et dans la confiance de madame de Ferrières. Elle s'en remit sur moi du soin de revoir les comptes de son intendant, ce qui l'avait toujours prodigieusement ennuyée. Il résulta de là que non-seulement je pris une connaissance entière de l'état de sa fortune, à laquelle je remarquai avec chagrin qu'elle avait déjà fait plusieurs brèches, mais que j'eus lieu de lui donner différens conseils concernant l'intérieur de sa maison, qui lui furent très-profitables. Quoique ces détails, auxquels j'avais toujours été étranger, fussent bien loin d'être amusans pour un homme de mon âge, je me fis un cas de conscience de devenir utile à ma bienfaitrice en me mettant au courant de tout ce qui pouvait toucher ses intérêts. Avec l'aide de monsieur de Sénac et ma bonne volonté, que l'ennui ne pouvait vaincre, je parvins à rendre quelques services réels à celle dont je me trouvais heureux de payer ainsi les bontés. Ces bontés allaient au point de prendre à mes yeux un caractère maternel. Un jour entre autres, j'avais écrit toute la nuit et couru toute la matinée pour arranger une affaire qui, sans moi, je puis le dire, allait élever un procès. Madame de Fer-

rières ne pouvait le gagner, et peut-être lui aurait-il coûté plus de dix mille francs. J'apportai à table, comme on avait presque dîné, la signature qui la délivrait de toute crainte; mais j'étais pâle de fatigue, et véritablement harassé. Grace au ciel, lui dis-je, voilà le papier que nous avons fait signer au fripon; on ne plaidera pas. — Mon frère, dit-elle à monsieur de Sénac, qui se frottait les mains, ainsi qu'il faisait toutes les fois que j'obtenais un succès, mon frère, j'ai quelquefois regretté de n'avoir pas eu d'enfant; mais je crois que j'ai un fils. Mon émotion à ces mots fut si vive que, tout en imprimant mes lèvres sur la main qu'elle me tendait, j'y laissai tomber une larme. Je regardai Camille. Je ne sais ce qui se passait en moi; mais il ne devait pas y avoir d'amour dans ce regard. Ah! comme je les ai aimés tous trois!

Je voudrais n'avoir à parler que de ces six semaines de bonheur, pendant lesquelles le présent était si doux, qu'il ne m'arriva pas une seule fois, je crois, de songer à l'avenir. S'inquiète-t-on à vingt ans du lendemain d'un jour fortuné? et pourtant ce lendemain arrive, chargé souvent de douleurs, d'autant plus cruelles, qu'elles nous ont saisi au sein de la félicité.

Monsieur Dumesnil revint. Dès les premiers jours de son retour, il me fut aisé de m'apercevoir qu'il était fort contrarié de me retrouver investi de toute la confiance de madame de Ferrières. Le dépit qu'il ne pouvait cacher, lorsqu'elle lui parla du zèle et de l'intelligence que je mettais à soigner ses intérêts, ses manières avec moi qui, de froides et polies qu'elles avaient été jusqu'alors, devinrent tout à coup presque impertinentes; tout me fit voir clairement que le nouveau rôle que me faisait jouer chez elle madame de Ferrières lui déplaisait souverainement; qu'il ne pouvait souffrir qu'un tiers pût intervenir entre l'intendant qu'il avait placé dans la maison, qui lui était tout dévoué, et celle dont il voulait pouvoir diriger à son gré la façon de vivre, et surtout la fortune.— Qu'à cela ne tienne, me dis-je, quand je me fus assuré des motifs de son humeur; je n'ai pas recherché l'emploi d'homme d'affaires, ce sera de l'ennui de moins. Je fus donc fort satisfait de voir madame de Ferrières, avant qu'il se fût écoulé huit jours, s'abstenir de m'employer sous ces rapports, ou comme conseil ou comme aide, et prendre je ne sais quel prétexte pour se remettre à régler elle-même les comptes de son

intendant. — Grace au ciel, pensai-je, nous allons maintenant vivre en paix; mais le coup était porté. Monsieur Dumesnil ne voyait plus en moi le jeune homme sans conséquence qu'il avait toléré volontiers dans la maison pendant près d'un an. La confiance en moi, sur le point qui lui tenait le plus au cœur, pouvait renaître d'un instant à l'autre; il était plus simple, beaucoup plus simple de m'envoyer chercher fortune ailleurs; et, dès le premier jour, son parti avait été pris à ce sujet. A dire vrai, ma façon d'être avec lui n'était pas propre à l'en faire revenir. J'avais vu trop clair dans tout ceci pour ne pas le mépriser complètement, et je ne sais pourquoi le mépris m'était plus difficile à cacher que l'amour même. Je trouvais la force de parler à Camille d'un air froid, d'une voix calme, je ne trouvais pas celle d'adresser à monsieur Dumesnil les simples politesses d'usage. Au risque de tout perdre, car il s'agissait de tout pour moi, je laissais échapper de temps à autre, quand il disait de certaines choses, un sourire de dédain, qu'il pouvait peut-être remarquer, et qu'il n'était pas en ma puissance de retenir. Il est vrai qu'à l'extérieur près, cet homme était vraiment repoussant, pour qui l'avait ob-

servé comme moi. Plat et flatteur avec tous ceux qui pouvaient lui être bons à quelque chose, son insolence égalait sa dureté d'ame envers celui dont il n'attendait rien. N'aimant personne, pas même madame de Ferrières, n'ayant d'autre but ici-bas que celui de faire fortune, et sacrifiant tout aux avantages de s'asseoir à une bonne table, de monter dans une bonne voiture, il n'aurait vu de honte à rien, si ce n'est dans la pauvreté. Je ne lui ai jamais entendu dire un mot de cœur : malgré tout son esprit et toute son habileté, il faut croire qu'il n'en trouvait pas. Tel était monsieur Dumesnil; tel était l'ennemi irréconciliable que je venais de me faire. Avant peu, grace à la manière arrogante qu'il prit avec moi, et à quelques petits sarcasmes qu'il essayait de me lancer, j'en vins à le haïr si cordialement, que ce n'était pas pour moi une légère peine que celle de me contenir tous les jours à table. Heureusement je parlais si peu, et toute ma conduite dans cette maison, d'ailleurs, était si fort irréprochable, que je lui donnais peu de prise. — Ah! me disais-je souvent, s'il pouvait soupçonner le secret qui ne sortira jamais de mon cœur, qui mourra avec moi, quel moyen certain il aurait de me perdre! Qu'on juge

donc si je veillais plus que jamais sur moi-même, placé comme je l'étais alors sous les yeux de ce serpent. Aussi n'était-ce pas moi que je craignais, le dirai-je? c'était mademoiselle de Sénac; c'était cet ange qui, je ne pouvais plus en douter, partageait, sans le savoir, l'amour de l'humble Raoul, du pauvre orphelin, et dont les naïves imprudences me faisaient tressaillir à la fois de bonheur et de crainte.

Les choses étaient dans cet état, lorsqu'un matin monsieur de Sénac me fit dire de passer dans sa chambre, où je le trouvai tout-à-fait hors de lui-même. — Savez-vous ce qui se passe? me cria-t-il dès qu'il m'aperçut; savez-vous ce qui se passe? Nous quittons Paris pour toujours! nous partons la semaine prochaine! un nouveau projet! une manufacture immense! la ruine, la ruine de ma sœur!

J'eus la plus grande peine, saisi comme je l'étais surtout, à tirer un sens clair d'une foule de phrases incohérentes qui succédèrent et qu'il prononçait en parcourant sa chambre, en levant les yeux et les bras au ciel, ainsi que fait un homme éperdu. Je finis cependant par comprendre une partie de la vérité. — Savez-vous si madame de Ferrières m'emmène? demandai-

je aussitôt avec un battement de cœur qui m'ôtait la respiration.

— Oui; car elle lui a dit devant moi que vous tiendriez des livres à merveille!

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il a répondu : Fort bien, fort bien. Ah! n'ayez pas peur qu'il la contrarie maintenant sur la moindre chose!

— Savez-vous, mon ami, continua-t-il en me serrant le bras de toute sa force, qu'il s'agit maintenant d'abattre un des plus beaux châteaux qui existent, pour en faire des ateliers? Savez-vous que ma sœur va fournir à toutes ces dépenses? à celles de l'établissement? qu'il va lui en coûter cent mille écus..... que dis-je? toute sa fortune peut-être, avant que la manufacture rapporte un sou? Si je n'avais pas perdu mon procès, j'en prendrais mon parti plus aisément; mais voir ma pauvre sœur courir à sa ruine, quand la mienne est consommée, quand je ne pourrais plus venir à son secours! Et le digne homme se laissa tomber sur un fauteuil, dans l'accablement d'un véritable désespoir.

— N'essayez-vous point de faire à madame de Ferrières quelques représentations? lui dis-je. Peut-être pourrez-vous quelque chose sur elle?

— Depuis hier soir je lui ai dit tout ce que pouvait dire un homme sage et sincèrement attaché. J'ai parlé à un mur. Il y a long-temps que nous le savons, vous et moi, Raoul : cet homme-là peut tout, il peut tout.

J'essayai de le consoler en lui disant qu'il était fort heureux, du moins, que madame de Ferrières nous emmenât tous; que peut-être là-bas nous pourrions exercer une surveillance utile.

— Là-bas pas plus qu'ici, répondit-il. Vous avez dû vous apercevoir, mon cher ami, qu'il a trouvé mauvais que vous fussiez au courant des affaires de ma sœur. Je vous l'avais dit d'avance, j'en étais sûr. Maintenant qu'elle a cessé de vous consulter, nous n'y verrons plus que du feu, jusqu'au jour où la pauvre femme se trouvera sans pain.

— La fortune de madame de Ferrières est trop considérable pour que ce danger soit à craindre.

— Vous verrez, vous verrez. Je sais où peuvent conduire des entreprises aussi colossales. Monsieur Dumesnil dit lui-même qu'il veut faire la chose en grand. Je le crois bien, parbleu ! ce n'est pas lui qui paie.

J'eus toutes les peines du monde à calmer ce

brave homme, qui, dans tout le cours de la conversation, je puis le dire, ne prononça pas un seul mot qui eût rapport à son intérêt propre ou même à celui de sa fille. Enfin, lorsque à force de raisonnemens plus ou moins plausibles, je fus parvenu à lui faire voir, sous des couleurs beaucoup moins sombres, l'avenir de sa famille, je le laissai et je pus songer au mien.

Certain de suivre madame de Ferrières, je ne voyais rien d'affligeant pour moi dans le projet de quitter Paris. Pour mon compte, au contraire, je pensais avoir plus d'un motif de m'en réjouir. Sans parler de la joie confuse que je n'osais m'avouer, de voir éloigner l'instant où l'on marierait celle qui ne pouvait devenir ma femme, je me faisais une idée charmante de la vie intime et presque solitaire que nous allions mener aux Rochers. A la vérité, monsieur Dumesnil serait là; mais j'aimais à croire qu'accablé de besogne du matin au soir, il aurait à peine le temps de respirer, encore bien moins celui de s'occuper de nous. Tout considéré, j'aurais remercié le ciel que monsieur Dumesnil eût la fantaisie de faire de la faïence anglaise en Bourgogne, si les intérêts de madame de Ferrières s'étaient trouvés moins compromis.

Le jour même, à table, madame de Ferrières me fit part de tout son plan, et m'annonça son départ pour le surlendemain. Elle emmenait son intendant avec elle, et me dit qu'elle avait compté sur moi pour terminer le peu d'affaires qu'elle laisserait à Paris, au nombre desquelles était la charge de faire serrer une foule d'objets dans le garde-meuble, avant de congédier ceux des domestiques qui lui devenaient inutiles dans sa terre. — Vous devez avoir tout terminé en moins de quinze jours, me dit-elle; et j'espère, mon cher Raoul, que vous partirez aussitôt pour venir nous rejoindre. Nous vous attendrons avec impatience, car votre société me manquerait plus aux Rochers qu'à Paris, s'il est possible.

Le projet de me laisser à Paris après elle m'avait d'abord causé je ne sais quelle inquiétude, que ces derniers mots dissipèrent. Tandis qu'elle parlait, d'ailleurs, j'avais observé, à la dérobée, la figure que faisait monsieur Dumesnil, dont l'air indifférent et tranquille était tout-à-fait propre à me rassurer. Je promis donc d'exécuter les différens ordres que je recevais, et l'on ne parla plus que de la vie charmante que nous allions mener à la campagne. Mademoiselle de Sénac se promettait tout le bonheur possible de

cette nouvelle existence; elle était ravie. Son père gardait le silence, se contentant de me regarder de temps à autre, et de lever les yeux au ciel. Mais le chagrin de mon digne ami ne pouvait m'empêcher, je l'avoue à ma honte, de ressentir une joie d'autant plus délicieuse qu'elle naissait surtout de la joie de Camille, en regardant cet ange de beauté, en me disant : Elle m'aime ! Elle m'aime donc ! Ce sentiment d'une félicité plus qu'humaine s'emparait de mon ame, et me ravissait presque l'usage de ma raison.

Après le dîner, dans un moment où personne ne pouvait nous entendre, Camille s'approcha de moi : — Êtes-vous content ? me dit-elle. — Heureux ! répondis-je. Elle me regarda ; sa main se trouvait dans la mienne : nous nous étions tout dit.

CHAPITRE XII.

LE DÉSESPOIR.

Oui, le bonheur bien vite a passé dans ma vie!
On le suit; dans ses bras on se livre au sommeil;
Puis, comme cette vierge aux champs crétois ravie,
On se voit seul à son réveil.

VICTOR HUGO.

Quinze jours sont bientôt passés, me répétai-je quand j'eus perdu de vue cette voiture de poste qui venait d'emporter loin de moi tous ceux qui m'étaient chers dans ce monde. Quinze jours sont bientôt passés! et je commençai sans retard à m'occuper des diverses affaires dont je

restais chargé à Paris. Les plus doux souvenirs, un sentiment de bonheur indicible m'aidaient à supporter l'ennui des fastidieux détails auxquels je consacrais mon temps. Une pensée qui ne me quittait pas, charmait tout : j'étais aimé de Camille ! Oh ! combien l'ineffable jouissance d'un amour partagé peut suffire à notre ame ! Quand, après un an de contrainte, d'efforts, de combats, je me demandais pourquoi je me sentais aussi heureux, il ne me fallait écouter ma raison qu'un seul instant pour reconnaître, hélas ! que rien n'était changé dans mon humble situation, dans la brillante situation de Camille. Mais si l'honneur, la reconnaissance me défendaient encore de jamais aspirer à la main de mademoiselle de Sénac ; si nous nous aimions sans aucun espoir, nous nous aimions ! Une si grande félicité a-t-elle besoin d'avenir ? Aussi ne demandais-je point d'autre bonheur ; et je me sentais si peu coupable d'idolâtrer en silence, sans rien attendre du temps, celle à qui nul homme, je le jure, n'aurait pu résister, que ma plus douce pensée, après celle de revoir Camille, était celle d'aller rejoindre son père et ma bienfaitrice.

Quelle idée ravissante ne me faisais-je pas de

mon arrivée dans les cours du château, où j'allais retrouver ceux qui composaient pour moi l'univers! Je comptais les minutes, et cependant les journées ne me semblaient pas assez longues pour toute la besogne que j'aurais voulu expédier. S'il arrivait qu'un fournisseur remît au lendemain pour m'apporter un des mémoires que j'étais chargé de solder,—Demain! demain! pensais-je avec humeur, ces gens-là en parlent à leur aise! On voit bien qu'ils ne sont pas pressés de se mettre en route pour les Rochers. En un mot, je puis dire que j'avais quitté Paris avant d'en partir. Je vivais sur la route de Bourgogne.

J'écrivis dans le courant de la première semaine à monsieur de Sénac, moins pour lui parler de celles des affaires que j'avais déjà terminées, dont je le priais de rendre compte à sa sœur, que dans l'espoir qu'il me ferait réponse. Je ne tardai pas en effet à recevoir une lettre de lui, remplie de tendresse et de bonté. Ils étaient arrivés sans aucun accident, tout le monde se portait à merveille, et j'étais attendu, me disait-il, avec la plus vive impatience. Je me félicitai beaucoup d'avoir écrit à monsieur de Sénac, car je relisais sa lettre tous les soirs, et quels

qu'eussent été les ennuis de ma journée, je m'endormais gai et content.

Enfin, comme la marche du temps est aussi certaine qu'invariable, douze jours, composés de vingt-quatre heures chacun, finirent par s'écouler pour moi comme pour celui qui peut-être en retardait le cours de tous ses vœux. Ils amenèrent le jour que j'avais fixé pour aller retenir ma place à la diligence. J'étais d'une joie folle, car dès qu'on a retenu sa place à la diligence on est à peu près parti. Dès sept heures du matin je fis ma toilette. Je déjeûnai à la hâte; retenu ensuite plus d'une heure par le premier clerc du notaire de madame de Ferrières, je venais enfin de terminer avec lui; ayant pris mon chapeau, sauté toutes les marches de l'escalier, je traversais la cour avec la vîtesse d'une flèche, quand le suisse m'arrêta pour me remettre une lettre de madame de Ferrières. — Un retard peut-être! m'écriai-je; Dieu veuille que je me trompe! Je brisai le cachet. Je lis les quatre premières lignes; mais bientôt mes yeux se troublent, je ne vois plus rien, mes genoux fléchissent et je tombe sur le pavé, sans connaissance.

Les domestiques m'aimaient tous, on s'empressa de me porter dans ma chambre, et de

me donner du secours. Quand je revins à moi, que j'eus rassemblé mes idées, mon premier mot fut de demander la lettre et de prier qu'on voulût bien me laisser seul. Ces braves gens ne voulaient pas m'obéir, avant de s'être assurés que je ne m'étais fait aucune blessure. Aucune blessure! Ce mot m'arracha un sourire de désespoir. Je me levai, je marchai devant eux. J'aurais eu la tête fendue que j'en aurais fait autant, je crois. Ils me rendirent le fatal écrit et consentirent à se retirer.

Après tout, je n'avais lu que les premières lignes. Il me restait peut-être encore quelque espérance? Peut-être allais-je trouver quelque consolation dans ce qui devait suivre? Je m'assis. Je m'efforçai de rappeler mon sang-froid, ma raison, tout le courage dont j'avais besoin pour ne pas devenir fou, et je lus ce qui suit.

« J'éprouve un véritable chagrin, mon cher « monsieur Bérard, en me voyant contrainte de « vous annoncer que plusieurs considérations « m'engagent à vous rendre votre liberté et ne « me permettent plus de vous garder dans ma « maison. Un séjour en province et surtout à la « campagne, vous priverait de toutes les res- « sources qu'offre Paris à un jeune homme in-

« struit et jaloux avec raison de faire son che-
« min. Ce motif, qui vous est entièrement per-
« sonnel, m'aurait seul décidée, lors même que
« je n'aurais pas réfléchi combien votre âge et
« celui de ma nièce, rendent peu convenable
« que vous habitiez tous deux la même maison,
« maintenant surtout que nous allons mener une
« vie beaucoup plus sédentaire. Croyez que tous
« mes vœux pour votre bonheur vous suivront
« dans le monde, quelle que soit la carrière que
« vous vous déciderez à choisir; il m'est doux
« de penser que votre savoir et votre honorable
« caractère vous y assureront des succès. En at-
« tendant que vous soyez parvenu à vous placer
« selon votre mérite, vous pourriez avoir besoin
« d'argent. J'écris par ce même courrier à mon
« notaire, pour qu'il vous compte cent louis; ce
« serait un bien faible prix de toutes les peines
« que vous vous êtes données pour mes affaires,
« s'il ne s'y joignait pas les sentiments de recon-
« naissance et d'affection dont je vous prie, mon-
« sieur Bérard, de recevoir ici l'assurance. »

Cent louis! Cent louis! m'écriai-je en jetant la lettre loin de moi. L'enfer plutôt que de toucher jamais cet argent! Je me mis à marcher dans ma chambre comme un véritable insensé,

maudissant monsieur Dumesnil, madame de Fervières, l'univers entier. Tout mon corps tremblait; je poussais des cris de désespoir; je me frappais la tête avec rage, j'aurais voulu mourir. Ah! comme j'aurais voulu mourir!

La nature ne permet point qu'un état aussi violent soit durable. Je ne tardai pas à me calmer, à n'avoir plus qu'une idée confuse de tout mon malheur. Je tombai sur un siège, et j'y restai long-temps presque anéanti. Une sorte de tranquillité succéda. Je repris la lettre, je la relus; j'en pesai tous les termes avec soin. Mon âge et celui de sa nièce, disait-elle? Il était bien temps d'y penser! lorsqu'il m'avait fallu une force plus qu'humaine pour combattre l'imprudente confiance dont elle avait failli nous rendre victimes. Je ne doutais point que cette réflexion tardive ne lui eût été suggérée par monsieur Dumesnil. Il m'aura peint à ses yeux comme un vil séducteur, me disais-je, comme un misérable! et peut-être elle le croit!..... Mais non, cette lettre, qui lui a été dictée, je n'en doute pas, cette lettre ne s'adresse point à un homme que l'on méprise, et m'étant remis alors à relire les deux pages tout entières, j'aperçus que la dernière contenait un post-scriptum qui m'a-

vait échappé par suite de la fureur subite ou m'avait mise l'offre des cent louis. « S'il vous « reste quelques papiers à me faire parvenir, « disaient ces lignes, je vous prie de me les en- « voyer par Joseph, qui, d'après mes ordres, « doit partir lundi prochain pour venir me « joindre. Adieu, Raoul, adieu, mon cher en- « fant. »

Ces derniers mots étaient écrits tellement à la hâte, que l'écriture en était à peine lisible. Il me serait difficile de décrire l'étonnante impression qu'ils firent sur moi. Mon cher enfant! Mon cher enfant! m'écriai-je. Ah! c'est elle qui parle maintenant! Elle sait bien que je suis un honnête garçon! Camille le sait bien aussi! La main de fer qui me serrait la poitrine me laissa respirer plus librement, et je fondis en larmes.

Pendant deux jours je me flattais que monsieur de Sénac pourrait m'écrire, que cet excellent homme essaierait peut-être de mettre quelque baume sur ma blessure; mais la moitié de la semaine s'étant écoulée sans que mon espoir se réalisât, j'en conclus que tout était fini, que même en rendant justice à l'honnêteté de ma conduite, monsieur de Sénac, ainsi que sa sœur, n'ignorait plus mon secret, celui de Camille, et

qu'il prenait le seul parti que pût approuver la raison, en rompant tous rapports avec moi. C'en est fait, me répétais-je sans cesse, pendant ces cruelles nuits, pendant ces cruelles journées qui se succédaient sans m'apporter une seule pensée consolante; c'en est fait, je l'ai vue pour la dernière fois. Il lui faudra peu de temps pour oublier Raoul Bérard, et quand elle sera mariée, si le hasard fait qu'on me nomme devant elle, elle rira à l'idée, qu'étant bien jeune, il est vrai, elle a cru m'aimer. Cette humiliante supposition me faisait éprouver une angoisse indicible, sans pourtant me faire désirer une fois, une seule fois, de cesser de l'aimer moi-même. Son souvenir au contraire était le seul bien qui existât encore entre le monde et moi. Retombé dans l'isolement, dans l'abandon, je n'avais point de famille que je dusse aller retrouver, je n'avais point d'amis à qui je pusse conter mes douleurs. J'en parlais à Camille, je lui disais combien j'étais malheureux, et je la voyais s'attendrir sur moi; je l'entendais me dire : Pauvre Raoul! quand aucune autre voix humaine ici-bas ne pouvait m'adresser un mot de pitié.

Le temps que je fus obligé de passer dans la maison de madame de Ferrières, après avoir

reçu sa lettre, m'a laissé le souvenir d'une souffrance à laquelle il est surprenant que je n'aie pas succombé. Je ne pouvais, sans mal agir, ne point terminer les affaires dont j'étais chargé. Dans l'état douloureux de mon ame et de mon corps, car la fièvre ne me quittait pas, il me fallait courir la ville, voir des gens avec lesquels j'entrais dans des rapports qui tous me rappelaient vers le passé, qui tous me déchiraient le cœur. Le soir, il me fallait rentrer dans cet hôtel désert, où j'avais passé de si doux momens! que j'avais cru ne devoir quitter que pour aller la rejoindre! La vue de l'escalier, des appartemens, jusqu'au son de la voix des domestiques qui nous avaient servis à table, tout était douleur.

Ce ne fut qu'après avoir enduré ce supplice pendant cinq jours qu'il me fut permis de m'y soustraire, et d'aller jouir au moins d'une solitude absolue. J'écrivis à madame de Ferrières en lui renvoyant différens papiers d'affaires. Ma lettre me coûta beaucoup de peine; je la recommençai vingt fois. Tantôt elle était trop affectueuse, tantôt elle était trop froide. Enfin je parvins à me renfermer dans les termes d'une respectueuse reconnaissance pour ses bontés pas-

sées. Exprimant le regret que j'avais de les perdre, avec autant de modération qu'il me fut possible d'en feindre. Je ne me permis pas une plainte; mais j'évitai de dire un mot qui pût avoir trait à mademoiselle de Sénac, à laquelle je me contentai d'offrir mes respects, dans un post-scriptum! L'hommage de la plus vive reconnaissance, de la plus tendre affection pour monsieur de Sénac, rien pour monsieur Dumesnil. Un refus plein de gratitude, mais formel, de toucher les cent louis qui m'étaient offerts. Telle était ma lettre. Je la remis à Joseph, à cet heureux Joseph, qui allait partir pour les Rochers. Je fis chercher un fiacre pour emporter mes effets. J'y montai avec Médor, et je quittai pour toujours la maison où j'avais connu Camille.

CHAPITRE XIII.

LA SOLITUDE.

Dès que le désespoir peut retrouver des larmes,
A la mélancolie il vient les confier,
Pour adoucir sa peine et non pour l'oublier.
C'est elle qui, bien mieux que la joie importune,
Au sortir des tourmens accueille l'infortune.

DELILLE.

J'AVAIS loué une chambre rue de Vaugirard, désirant m'éloigner autant que possible du quartier de la rue de Richelieu, que j'avais pris en horreur. Ce nouveau local était loin de ressembler à celui que je quittais. La maison était décente; mais l'état de ma bourse m'obligeant à

la plus stricte économie, je me trouvais logé au quatrième, et par suite meublé de la façon la plus modeste. Ce réduit, toutefois, me parut préférable au palais le plus somptueux, lorsque, après avoir fermé la porte à double tour (Dieu sait pourquoi, car je n'avais à craindre ni visite ni voleur), je pus y rester seul avec Médor.

L'espèce d'engourdissement qui succède à une grande secousse de l'ame, comme tout autre bienfait de la nature, est accompagné d'un certain charme. Ce que je fis d'abord dans mon taudis ne peut pas s'appeler réfléchir. Une foule d'idées confuses, incohérentes, me passait dans l'esprit. Je m'abandonnais à je ne sais quelle rêvasserie, qui tenait peut-être du délire, mais qui avait pour moi quelque chose de doux et de reposant; je dois le croire, au moins, puisque pendant huit jours je ne quittai pas ma chambre, sauf le temps nécessaire à mes repas, que je prenais chez un traiteur voisin, plutôt pour faire manger Médor que pour manger moi-même. Sans un livre, sans une ombre d'occupation, mais délivré des importuns, je passais mes journées entières appuyé sur ma fenêtre, qui touchait aux nuages. Là, je laissais errer ma pensée, ou plutôt je ne pensais point; seule-

ment je me sentais vivre, et beaucoup moins douloureusement.

Je puis comparer cet état à celui d'un convalescent. Malheureusement, j'étais encore loin de la guérison complète. Quand mes idées reprirent de la suite, je reconnus plus clairement encore, peut-être, que tout bonheur avait fui sans retour. La chose à laquelle j'avais le moins pensé jusqu'alors, était la seule dont il fût raisonnable de m'occuper désormais. Je veux parler du soin de me procurer les moyens de vivre, de vivre dans la plus stricte acception du mot; car il ne s'agissait plus de vivre heureux.

N'ayant eu aucune occasion de dépenses chez madame de Ferrières, je me trouvais avoir économisé sur mon traitement près de cinquante écus; mais je n'en étais plus au temps où quatre louis me semblaient une somme inépuisable, je sentais la nécessité de renouveler mon trésor par un travail quelconque. A la vérité, dès que je m'avisai de songer enfin à moi-même et à mon avenir, ce qui n'eut lieu qu'au bout de quinze jours, je m'étais arrêté aussitôt au projet d'avoir recours à ma plume en me faisant auteur. Ce qui m'attrayait dans ce plan, c'était surtout l'espoir de parvenir à rendre mon nom

célèbre; Camille entendrait parler de mes ouvrages; Camille ne rougirait pas d'avoir aimé celui dont la renommée proclamerait les succès. Il ne fallait peut-être au contraire, pour la rendre fière de nos amours, qu'écrire une bonne tragédie, et je l'écrirais, c'était un point résolu. Toutefois, j'avais assisté trop souvent aux doléances des gens de lettres pour ignorer combien la carrière du théâtre, que je choisissais comme la plus brillante, offrait d'entraves à qui voulait la suivre. La moindre chose était de composer l'ouvrage; il s'agissait ensuite de le faire recevoir, et surtout de le faire jouer. Que de temps demanderait tout cela, pendant lequel, néanmoins, il fallait dîner tous les jours. Tout bien considéré, je me décidai à ne consacrer que quelques heures à mes travaux littéraires, et à chercher une occupation lucrative, qui pût fournir à mes modiques dépenses, en me laissant une partie de mon temps; mais que ferais-je? à qui m'adresserais-je pour être employé d'une manière utile? Cette triste réflexion suivit de près la première idée sage qui venait enfin de me passer par l'esprit. N'ayant jamais fait la cruelle supposition que l'appui de mes protecteurs pourrait me manquer, j'avais

entièrement négligé de m'en ménager d'autres. De tant de gens avec lesquels je m'étais trouvé chez madame de Ferrières, la plupart ne me connaissaient pas du tout; les autres me connaissaient si peu, que je ne pouvais compter en rien sur le léger souvenir qu'ils pouvaient conserver de moi. Je me trouvai donc aussi complètement isolé dans cette immense capitale, que si je fusse arrivé seul avec Médor et mon paquet sur l'épaule, ainsi que j'étais parti de Paray-le-Monial. Après avoir cherché dans ma mémoire les noms du petit nombre de personnes auxquelles je pouvais m'adresser avec quelque convenance et quelque espoir de réussir, je m'arrêtai à celui du président, dont déjà j'ai parlé, et dont, par un bonheur singulier, je savais l'adresse.

Il me fallut, toutefois, plusieurs jours avant de me décider à cette démarche, tant il m'était pénible de me retrouver avec quelqu'un que j'avais connu dans ce temps de bonheur, déjà si loin de moi! enfin j'eus le courage de m'y résoudre, assuré, du moins, que le départ de madame de Ferrières expliquait assez ma sortie de chez elle, pour me mettre à l'abri de toutes questions embarrassantes.

Le président était chez lui; il me reçut aussi

tôt avec la même bienveillance qu'il m'avait toujours montrée. Après quelques mots sur la folie que venait de faire madame de Ferrières, me dit-il, en quittant tous ses amis pour aller s'enterrer en province, il me demanda d'un air d'intérêt quel parti j'avais pris moi-même. C'était me mettre sur la voie d'une manière trop favorable pour que je n'en profitasse pas, et je m'empressai de lui dire dans quel but et dans quel espoir je venais le trouver. Il m'écouta avec l'attention la plus obligeante, et sa réponse ne me laissa aucun doute sur sa bonne volonté. Mais le digne magistrat était vieux, sans relation avec les puissances du jour. Quand il eut cherché longtemps dans sa tête, et de la meilleure foi du monde, les moyens de m'être utile, il m'offrit de me faire entrer comme clerc chez un fort bon procureur, ajoutant avec un sourire que son crédit n'allait pas au-delà.

Je n'étais guère tenté, je l'avoue, de profiter de cette offre, surtout lorsque le président m'apprit que ma besogne consisterait à copier des rôles du matin au soir. Je me vis donc forcé de lui confier que mon intention étant d'écrire pour le théâtre, je souhaitais me réserver au moins mes soirées pour travailler à ma tragédie.

Au mot de théâtre et de tragédie, il secoua la tête en faisant la grimace. — Prenez bien garde, prenez bien garde, mon cher monsieur Bérard, me dit-il, vous embrassez là une carrière dans laquelle, parmi tant de chances, on court beaucoup trop rarement celle de faire fortune. Si vous voulez être auteur, servez-vous plutôt de toutes les connaissances que vous possédez pour écrire un ouvrage sérieux, un ouvrage qui reste. Quelque chose sur le moyen âge, par exemple. Ah! mon cher ami, tout est encore à faire sur le moyen âge!

Le bon président parlait raison sans doute; mais il parlait à un sourd. Camille n'entendrait jamais parler d'une histoire du moyen âge! Je revins donc sur l'idée d'écrire une tragédie avec tant de feu et d'opiniâtreté, que le président finit par prendre mon entêtement pour une vocation. — A la bonne heure, dit-il, n'en parlons plus, monsieur Bérard; travaillez pour le théâtre, puisque vous vous y sentez appelé. Plus les auteurs, sifflés sont nombreux, après tout, plus il est honorable d'obtenir des succès, et vous en obtiendrez, je n'en doute pas. Quant au temps qui vous est nécessaire pour composer à votre aise, nous pouvons encore arranger cela.

Je vais écrire à Corbineau, si vous vous décidez à travailler dans son étude, qu'il ne pourra compter sur vous que pendant quelques heures de la matinée. Il approuvera toute espèce d'arrangement pour m'obliger; je lui ai rendu les plus grands services quand il est entré dans les affaires, et jamais il ne l'a oublié.

Touché de tant de bonté, songeant aussi que je n'avais pas le choix des moyens pour me mettre à l'abri de la misère, je me hâtai d'accepter cette dernière proposition.

— Croyez-moi, disait le bon président, pendant qu'il traçait sa missive au procureur; vous ne serez peut-être pas fâché un jour d'avoir pris quelque connaissance des affaires, cela ne peut jamais nuire. Il me remit sa lettre, conçue dans les termes les plus flatteurs pour moi; et, quand je l'eus remercié cent fois, qu'il m'eut fait promettre de revenir le voir souvent, je pris congé de lui, le cœur plein de gratitude, mais bien peu joyeux.

Dès le lendemain, je m'habillai, non sans pousser de gros soupirs, et je me rendis chez monsieur Corbineau, qui logeait précisément dans mon quartier. Sur la recommandation du président, non-seulement il me reçut à mer-

veille, mais il me fit entrer sur-le-champ en fonctions. Lui-même me conduisit dans l'étude, où son maître-clerc me fit asseoir à une table, et mit devant moi vingt-sept pages d'un griffonnage presque illisible, qu'il me fallait copier ligne pour ligne.

Tout en m'efforçant de déchiffrer le logogriphe dont j'étais chargé de créer un double, j'eus le temps d'observer qu'outre le maître-clerc, le travail de l'étude occupait aussi trois jeunes gens de mon âge à peu près, destinés, comme moi, à pâlir sur les pièces d'un procès dont la perte ou le gain leur importait aussi peu l'un que l'autre. Du coin de l'œil, je les voyais de temps en temps ricaner en me regardant, tandis qu'ils taillaient leurs plumes, ce qu'ils faisaient toutes les minutes. J'en conclus que ma figure ne plaisait point à mes nouveaux camarades; elle devait en effet contraster prodigieusement avec les leurs, sur lesquelles régnait surtout un air de gaieté et de malice. Comme nous sommes plus sensibles aux petites choses quand notre cœur est chagrin que lorsqu'il est joyeux, je me sentis vivement blessé d'une manière d'être aussi incivile envers un nouveau-venu. J'en devins encore plus triste et

plus sérieux sans doute, car les ricanemens redoublèrent au point qu'ayant salué poliment à mon entrée dans l'étude, je crus pouvoir me dispenser d'en faire autant à mon départ. Ce début était fort peu propre, on le voit, à me donner le goût de mes nouvelles occupations; aussi eus-je besoin de me rendre à l'impérieuse voix de la nécessité pour retourner le lendemain chez monsieur Corbineau. J'y passai le temps convenu tout aussi agréablement que je l'avais fait la veille; si ce n'est cependant que les jeunes clercs, ayant satisfait leur première curiosité sur ma personne, s'en occupèrent beaucoup moins. Ils causèrent entre eux de mille choses, sans jamais m'adresser la parole, et sans m'offrir aucune occasion de placer un mot dans leurs discours.

Une semaine presque entière se passa de la même façon, et pourtant la réserve de ces messieurs avec moi ne tenait certes pas à leur taciturnité. Dès que monsieur Corbineau et monsieur Remy, le maître-clerc, s'absentaient, la conversation et les ris devenaient si bruyans, qu'on n'aurait pas entendu Dieu tonner. Je continuais à écrire sans lever une seule fois la tête; car j'étais trop orgueilleux pour ne pas me mon-

trer tout-à-fait indifférent à leur impolitesse, quoiqu'elle contribuât plus que je ne pensais peut-être à accroître la profonde mélancolie qui, dans beaucoup de momens, me décourageait de l'existence. Quand, à deux heures, je sortais de l'étude pour aller seul dîner chez mon mauvais traiteur, et qu'après avoir fait quelques tours dans le Luxembourg, sans qu'il pût arriver qu'un de mes semblables m'ôtât son chapeau, je rentrais dans cette triste chambre, où personne ne m'attendait, il m'arrivait souvent de fondre en larmes, de me demander pourquoi je m'obstinais à défendre une vie de regrets, d'abandon et de douleur, contre la misère ou la mort.

Tel était le cruel état de mon ame, qui, on peut bien le penser, ne me permettait guère de songer à ma tragédie, lorsqu'un matin, dans l'étude, monsieur Corbineau partagea entre mes camarades et moi un travail extrêmement pressant. Il s'agissait de copier les lettres d'une très-longue correspondance, dont l'avocat avait besoin, et qu'il fallait lui porter le soir même. Nous étions déjà en besogne depuis deux heures, quand un petit brun, dont la table touchait la mienne, regarda le coucou de l'étude. —

Midi et demi! midi et demi! s'écria-t-il en sautant sur sa chaise. Peste soit des sots qui ont écrit ce fatras! Je n'aurai jamais fini, et je donnerais tout au monde pour être à une heure dans la grande allée du Luxembourg, ne fût-ce que pendant cinq minutes!

— Afin de ne trouver personne, comme lundi dernier, dit son voisin en riant.

— Ah! pour ce matin, je suis sûr qu'elle y sera, répliqua le petit brun; sa tante l'a dit hier devant moi. Si vous étiez de bons garçons, vous autres, vous m'aideriez: deux maudites lettres de plus ou de moins, qu'est-ce que cela vous ferait?

— Tu te moques de moi, répondit l'un, j'en ai encore six pour mon compte.

— Et moi sept, répondit l'autre; va te promener.

— Hélas! c'est bien ce que je voudrais, reprit le jeune homme en poussant un gros soupir.

Je pensai à Camille. — Donnez-moi vos lettres, dis-je; maintenant que j'ai fini les miennes, je ferai tout ce que je pourrai faire.

Le petit brun me regarda d'un air ébahi; son œil malin n'exprimait plus que l'étonnement et

l'embarras; comme s'il m'eût demandé : Parlez-vous sérieusement?

— Donnez, donnez, dis-je avec un sourire qui dut lui persuader que la paix était faite entre nous; car il remit sa liasse dans la main que je lui tendais. Puis, me frappant sur l'épaule : — Vous êtes un bon enfant! s'écria-t-il; oui, vous êtes un bon enfant, et, nous, nous avons tort; mais il faut vous dire qu'avec votre air grave et vos saluts de cérémonie, nous vous avons pris pour un faquin.

A partir de cet aveu, qui, s'il pouvait être plus poli, ne pouvait être plus franc, non-seulement la meilleure intelligence régna entre mes trois camarades et moi, mais je ne tardai pas à devenir le confident de leurs secrets les plus intimes. Je sus bientôt le nom de telle ou telle jolie grisette, dont le souvenir égayait pour eux l'antre de la chicane. L'un me montrait un billet doux, l'autre me racontait par quel bon tour il avait arraché quelques louis de la bourse d'une tante avare. C'était à qui m'offrirait la moitié de sa bavaroise, quand l'état de ses fonds lui permettait de déjeûner autrement qu'avec du fromage et du pain; c'était à qui me mènerait le dimanche dans un bal magnifique, où, pour

trente sous, j'achèterais le droit d'entrer et celui de conduire une dame. Quoique mon refus d'accepter cette dernière proposition, et plusieurs autres du même genre, m'attirât mille railleries sur ma tristesse, sur la passion malheureuse dont sans doute j'étais victime, ces plaisanteries n'avaient plus rien de blessant. Je m'y prêtais de la meilleure grace du monde, bien certain que le secret de mon cœur était en sûreté entre le ciel et moi; et cela d'autant plus que je n'éprouvais aucun besoin de confiance. Il est bien vrai que tous rapports affectueux m'étaient doux, qu'à cette douloureuse époque de ma vie, je dus à la camaraderie de l'étude une consolante distraction. Néanmoins aucun point de contact n'existait entre les caractères de ces jeunes gens et le mien. Nos idées, nos goûts, nos manières, étaient tellement opposés que nous ne nous entendions à peu près sur rien. Nous nous tutoyions pourtant, nous vivions en frères, parce qu'ils avaient bon cœur et moi aussi; à défaut de mille convenances propres à lier les hommes entre eux, la bonté suffira toujours.

CHAPITRE XIV.

VICTOR.

Dans le chant varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.

DUCIS.

J'AI oublié de dire qu'aussitôt que j'avais pu le prendre sur moi, j'avais écrit à Catherine pour l'instruire du changement survenu dans mon sort, et lui donner ma nouvelle adresse. Il ne m'avait pas été possible de résister au désir d'apprendre par elle quelques nouvelles de ce qui se passait aux Rochers, dont notre ville,

comme on sait, n'était qu'à deux lieues. J'avais donc prié ma cousine de faire tout au monde pour se procurer quelques renseignemens concernant madame de Ferrières et les siens, et de ne point omettre en m'écrivant un seul mot de ce qu'elle pourrait apprendre d'eux tous. La réponse se fit beaucoup attendre; enfin je reçus une lettre dans laquelle Catherine commençait par m'annoncer, non sans se livrer aux réflexions les plus amères, que mon oncle était marié depuis huit jours avec madame Leblanc, à laquelle il avait donné tout son bien après lui. La nouvelle me fut très-indifférente, vu que je n'avais jamais compté sur l'héritage de Jérôme Bérard, et je me hâtai de passer plus avant. « Quant à madame de Ferrières, que je n'aime « guère », continuait la bonne cousine, « (car tu « as beau vouloir me tromper, mon pauvre « Raoul, je vois bien à ta lettre que tu es cha- « grin), j'ai pris un moyen bien simple de sa- « voir à quoi m'en tenir sur son compte. J'ai été « passer deux jours chez monsieur Bilot, son « fermier, que je connais depuis long-temps; à « telle enseigne que j'ai fait la robe de noce de « sa fille, quand il l'a mariée au fils de notre re- « ceveur, en lui donnant une fameuse dot, par

« parenthèse. Tous les habitans du château se « portent bien, si ce n'est que la nièce de ma- « dame de Ferrières est tombée fort malade « quinze jours après son arrivée, et qu'elle a « failli mourir. A présent, elle va bien; car « monsieur Bilot l'a vue se promener dans le « parc avec son père. Il dit qu'elle est belle « comme un amour. Comme tu m'as l'air cu- « rieux de savoir tout ce qui regarde cette fa- « mille-là, j'ai questionné à droite et à gauche. « On prétend que madame de Ferrières va faire « des sottises. Le château est déjà plein d'ou- « vriers qui le bouleversent. Tout le monde dit « qu'elle entreprend une entreprise qui pourrait « bien la ruiner, toute riche qu'elle est. Il paraît « que cela chagrine son frère, et que sa nièce « est d'une tristesse qui fait peur. Je cherche « dans ma tête si je n'ai plus rien à te dire, vu « que tu me pries de ne pas oublier un mot; « mais voilà tout. Si j'apprenais quelque chose « de plus, je te l'écrirais. »

Je laisse à penser si je lus avec attention cet article de la lettre, si je le relus cent fois. Elle était tombée malade quinze jours après son arrivée, précisément à l'époque où j'avais été banni de la maison! Elle était triste! d'une tris-

tesse qui faisait peur! Je n'avais donc pas pleuré seul; la douleur de Camille répondait à ma douleur! Tel fut mon premier sentiment: il était atroce. Mais quand je réfléchis qu'au lieu de m'écrire que mademoiselle de Sénac était convalescente, Catherine aurait pu m'apprendre sa mort, je frissonnai, j'eus horreur de mon égoïsme et de moi-même. — Vous qui l'avez sauvée, mon Dieu! m'écriai-je, pardonnez-moi! Qu'elle m'oublie, qu'elle m'oublie, s'il le faut; mais qu'elle vive tranquille, brillante de bonheur et de santé! Le ciel sait qu'alors je formai ce vœu dans toute la sincérité de mon ame, au point que si dans ce moment Camille m'eût appris son mariage, qu'elle m'eût dit: Tu l'as souhaité, je n'aurais pu la démentir. Camille malade! Camille mourante! Ah! plutôt mille morts pour moi-même!

J'écrivis aussitôt à ma cousine en la priant de me donner, courrier par courrier, des nouvelles de mademoiselle de Sénac, et je ne tardai pas à recevoir l'heureuse assurance qu'elle était entièrement rétablie. Il me fut permis alors de m'abandonner à toute ma joie, je revins à l'existence. Je me sentais rattaché à la vie par un lien mystérieux, chéri, plein de charmes. L'idée que

j'étais encore aimé ne me quittait plus, elle ne laissait pas de place aux tristes pensées. Je repris plaisir à contempler un beau ciel, à relire un chapitre de mon Virgile, à caresser Médor. Les jeunes gens de l'étude furent bientôt tout surpris de me voir rire avec eux, et je commençai ma tragédie.

Le métier d'auteur a ses déboires sans doute; mais qu'il offre de jouissances! J'en appelle, non pas seulement aux hommes de génie, ou même de talent, mais à tous barbouilleurs de papier. Bien entendu que je parle exclusivement ici du temps pendant lequel on crée ou l'on croit créer. Qu'ils me disent, ces barbouilleurs de papier, s'ils n'ont pas, comme moi, concentré avec délices toutes leurs facultés sur la recherche d'une phrase, d'un mot, propres à rendre leur pensée plus claire. Qu'ils me disent quelle joie ils éprouvaient quand ce mot était enfin trouvé; et si le travail de leur esprit portait sur la création de personnages qu'il fallait faire parler, agir, rendre vrais, faire vivre enfin, qu'ils me disent si la race humaine ne bourdonnait pas autour d'eux sans les distraire de leur vif intérêt pour ces êtres sortis de leur cerveau, et qu'eux seuls connaissaient encore; si les vulgaires événemens

de ce monde ne glissaient pas sur leur vie, tout occupés qu'ils étaient de peindre une situation qui leur semblait neuve et touchante, ne fût-elle ni l'une ni l'autre; et si, tant qu'ils tenaient la plume, ils n'oubliaient pas tout, injustice, passe-droit, calomnie, la perte de leur place, de leur fortune, et même une révolution s'il s'en faisait de leur temps.

Il ne s'en était pas encore fait à l'époque dont je parle; mais je n'en avais pas moins besoin d'une vive distraction pour ne pas retomber dans les idées noires. Je dus ce bienfait au délire poétique qui s'empara de moi dès que je me crus auteur. Le souvenir de Camille seul avait le pouvoir de m'arracher, par moment, à la jouissance de composer le plan de ma pièce et de l'écrire. Du reste, délivré de l'ennui de réfléchir à ce que je deviendrais plus tard, de songer que je n'avais pas le sou, je passais dix heures de ma journée au moins à Antioche, près de Germanicus, de Plancine et de l'infame Séjan, occupé de mettre en beaux vers ce qu'ils avaient dû se dire en l'an dix-neuf de Jésus-Christ, faisant souvent vingt fois le tour du Luxembourg avant de trouver certain hémistiche, ignorant ce que je mangeais à mon dîner, ce que le

maître-clerc m'avait fait écrire le matin. Heureusement pour monsieur Corbineau, ou plutôt pour moi-même, puisque après tout il n'aurait pas manqué de clerc, mais que j'aurais manqué de procureur, j'avais contracté promptement l'habitude de faire ma besogne d'une manière entièrement machinale : il ne m'arriva qu'une fois, je crois, d'écrire plusieurs vers *à la requête de dame Marie-Françoise*, etc., etc., etc.

Je rentrais tous les soirs après ma promenade accoutumée pour me mettre au travail jusqu'à plus de minuit. A cette heure tout dormait autour de moi, elle m'était donc la plus propice; lorsqu'une chambre dont je n'étais séparé que par une cloison, et qui depuis long-temps restait libre, finit par trouver un locataire. Le nouveau-venu jouait du violon. Chaque soir, à peine étais-je assis à ma table, qu'il se mettait à étudier je ne sais quel maudit rondeau si difficile pour lui, que pendant une semaine il en écorcha cent fois tous les traits l'un après l'autre, sans parvenir à ne point m'écorcher l'oreille. Personne n'aurait pu tenir à ce voisinage; mais qu'on juge de ce que je devais souffrir! Aussi, quand après avoir fait vainement mes efforts pour distraire mon attention du fatal rondeau, après avoir porté mes plaintes à la portière, qui me répondit

tranquillement : C'est sans doute monsieur Duparc, que voulez-vous que j'y fasse ? il est chez lui ; ma patience fut à bout. Le soir même, dès que j'entendis le premier accord, je me levai en fureur et j'allai frapper à la porte de monsieur Duparc.

Elle me fut ouverte par un jeune homme d'une charmante figure, qui me reçut de la manière la plus affable, et me pria d'entrer en me traitant de voisin. Tandis qu'il m'approchait une des deux chaises qui, jointes à un piano, une guitare, un pupitre et une armoire, composaient tout son mobilier, je répondais de mon mieux à ses politesses, car ma colère s'était calmée aussitôt, et je ne voulais plus présenter ma requête sans prendre tous les ménagemens convenables.

Nous eûmes bientôt épuisé le petit nombre de phrases que peuvent s'adresser deux personnes qui se voient pour la première fois, et le discours roulait sur les avantages et sur les inconvéniens d'habiter la rue de Vaugirard, quand mon jeune voisin me mit sur la voie en se plaignant d'entendre toute la nuit le bruit des charrettes qui portaient les légumes à la Halle.

— Vous ne pouvez donc jouer du violon que le soir ? dis-je aussitôt.

— Le matin je donne mes leçons, répondit-il. Puis, comme il était très-facile de lire sur ma figure le désappointement que me faisaient éprouver ses paroles, peut-être, reprit-il en souriant, n'aimez-vous pas la musique, et m'entendez-vous de votre chambre étudier un concerto de Viotti qui est admirable, mais terriblement difficile ?

— J'aime beaucoup la musique, et le concerto est superbe, dis-je ; le malheur est que je ne puis aussi travailler que le soir. Je fais une tragédie dont j'ai à peine écrit deux actes, et je vois que les choses étant ainsi je serai contraint de déménager, tout en regrettant beaucoup votre voisinage.

— Comment donc ! comment donc ! s'écria le jeune homme, qui vraiment avait l'air du meilleur enfant du monde, je déménagerais plutôt moi-même. Nous trouverons moyen d'arranger cela. Il est bien vrai que je donne des leçons, mais c'est quand j'en trouve. L'été cela va mal ; et maintenant, par exemple, je n'ai que deux écoliers. Je puis fort bien rentrer pour jouer du violon aux heures où vous serez chez monsieur Corbineau ; car la portière m'a dit que vous étiez un des clercs de monsieur Corbineau.

sa conversation si piquante. Jusqu'à cette jolie figure où régnaient tant de franchise et de gaieté, jusqu'à ces manières souvent bizarres, jamais communes, qui en faisaient un être à part, tout enfin le rendait aimable. Il aimait la musique avec une passion qui allait au-delà de ce qu'on pourrait imaginer. Son goût pour la poésie tenait même uniquement à ce que les vers comportent une sorte de mesure et de mélodie. Il ne pouvait causer un quart d'heure sans se servir vingt fois des termes de son art : aussi fus-je obligé de meubler ma mémoire de tout son dictionnaire usuel; sans cela bien souvent je n'aurais pu comprendre ce qu'il voulait me dire, même sur les sujets les plus simples. Pour lui, parler musique, en faire, en écouter, c'était vivre. Combien de fois ne lui ai-je pas entendu dire qu'il n'existait que trois choses ici-bas : la musique, l'amour, et les tragédies de Racine! et quand il s'exprimait ainsi, c'était exactement à la lettre, car je ne l'ai jamais vu s'émouvoir pour tout autre intérêt de ce monde. Il faisait bien aussi de placer l'amour en seconde ligne, puisque, en me parlant un jour de sa maîtresse, il m'avoua qu'il en était fou, qu'il l'aimait presque autant qu'une symphonie d'Haydn. Etran-

ger à l'envie, à l'ambition, à l'amour de l'or, à tout genre de petitesses, on eût dit qu'il s'était arrangé pour vivre dans une région plus pure que celle où vivaient ses semblables. Quand il quittait les nuages néanmoins, quand il se trouvait sur terre, tous ses rapports avec les mortels étaient doux, faciles, obligeans, car il était sensible et bon. Il ignorait même, je crois, qu'il existât des méchans, ce qui pouvait tenir à son excessive indulgence pour les autres. Je n'ai jamais vu Victor en vouloir à personne; il excusait tout, il pardonnait tout, excepté pourtant de chanter faux : comment ne tire-t-on pas un coup de fusil à cet homme-là? me disait-il un jour à l'opéra, en me montrant l'acteur qui hurlait un air de Gluck.

CHAPITRE XV.

GERMANICUS.

Le plus grand bien qui soit en amytié,
Est s'entrescrire, ou se dire de bouche,
Soit bien, soit deuil, tout ce qui au cœur touche;
Car si c'est deuil, on s'entreconforte;
Et si c'est bien, sa part chascun emporte.

CLEMENT MAROT.

MA liaison avec Victor acheva de me faire reprendre goût à la vie, et je ne saurais dire tout ce qu'elle eut alors de doux et de consolant pour moi. Non-seulement sa gaieté, de même que son insouciance pour tous les inté-

rêts matériels de ce monde, finirent par m'influencer prodigieusement; mais la joie d'avoir un ami se fait sentir à tous les momens; et quand, après avoir causé et ri ensemble, je rentrais dans ma chambre pour travailler à mon Germanicus, il m'arrivait bien souvent de gagner l'heure où le sommeil s'emparait de moi sans avoir songé une seule fois que j'étais malheureux. Ce n'est pas que le souvenir de Camille occupât moins mon cœur et mon esprit. Ce souvenir était ma vie; mais il s'y joignait maintenant la douce consolation de confier à un autre moi-même cette pensée intime qui ne me quittait point; je pouvais enfin parler de Camille, en parler à Victor, à qui je n'avais caché aucun secret de ma vie, pas même celui de mon amour. Victor, ainsi que je l'ai su depuis, n'espérait aucun succès, aucun bonheur pour moi, d'une passion aussi folle; mais, comme il avait un certain respect pour tous les sentimens vrais et passionnés, il m'écoutait battre la campagne avec une patience angélique, sans m'opposer aucun de ces froids raisonnemens qui n'eussent fait que glisser sur mon esprit. — Qui sait? disait-il en terminant nos conversations; écris ton Germanicus. Et j'écrivais mon Germanicus.

Sans être orphelin comme moi, Victor ne jouissait pas davantage du bonheur d'avoir des parens. Fils d'un riche fabricant de Rouen, son père, qui s'obstinait à le mettre dans le commerce pour lui laisser un jour sa maison, ne pouvait lui pardonner ni son goût pour la musique, ni son dégoût pour les affaires. Il en résulta des scènes si pénibles entre monsieur Duparc et son fils, que Victor, décidé à ne point embrasser un état qui lui était odieux, partit un soir pour Paris avec cinquante louis dans sa poche, ne comptant désormais que sur la Providence et sur son talent.

— Depuis dix-huit mois que tu es ici, lui disais-je un soir, est-ce que tu n'as pas écrit à ton père?

— Très-souvent, répondit-il; mais jamais je n'ai reçu de réponse, et pourtant je ne sollicite rien que l'oubli de mes torts, que son pardon. Souvent il me prend l'envie de monter dans la diligence, et d'arriver tout-à-coup chez nous pour qu'il m'embrasse; car je suis bien sûr qu'il m'embrasserait. D'un autre côté, cette démarche serait une sorte de consentement à ses désirs; il me faudrait aussitôt tenir des livres, entendre, pour toute musique, le bruit de métiers.

de tisserands; je ne puis me faire à cette idée-là. Je l'écrivais encore hier à ma bonne petite sœur, qui m'aime bien, qui répond à toutes mes lettres. Elle prétend que notre père ne m'en veut pas du fond du cœur, qu'il essaie si le temps et la misère ne m'ouvriront pas les yeux sur ma sottise, ce qui veut dire, en d'autres termes, qu'il me laisse mourir de faim pour me faire entendre raison. Il s'abuse bien étrangement s'il croit me ramener par le besoin de quelques écus; ce qui m'est le plus indifférent au monde est d'avoir ou non de l'argent dans ma poche.

— Tu le dépenses pourtant assez facilement, répondis-je, et je crois que les cinquante louis que tu as apportés de Rouen n'ont pas dû te mener loin.

— D'autant plus, reprit-il, que, huit jours après mon arrivée à Paris, j'ai été assez heureux pour trouver l'occasion d'acheter mon Amati(1).

— Qu'est-ce que c'est que ton Amati?

— Mon violon, mon violon, profane! je ne l'ai payé que trois cents francs, et je ne le donnerais

(1) Il existe encore quelques violons d'Amati, et ils sont fort chers.

pas pour dix mille. Fais-moi le plaisir d'écouter un peu ces sons-là.

... Il me fallut entendre trois ou quatre gammes chromatiques, propres à me faire juger du mérite de l'instrument, avant de ramener la conversation sur nos affaires; car j'avais le désir que nous fissions bourse commune, et surtout qu'il me chargeât de l'emploi des fonds, tant il était peu économe. Il résulta de notre compte, qu'en joignant le prix de ses leçons à ce que je gagnais chez monsieur Corbineau, nous avions tout juste de quoi ne pas mourir de faim, et cela en vivant avec la plus grande sagesse. Il consentit à me charger de la caisse, et du soin de faire les économies. Après tout, une gêne passagère nous importait peu, puisque bientôt le succès de ma tragédie allait nous faire rouler sur l'or.

Enfin je l'achevai cette tragédie, et moins de cinq mois après l'avoir commencée, tant j'avais mis d'ardeur à ce travail, dont ma destinée toute entière me semblait dépendre. Ce fut un beau moment pour moi que celui où j'écrivis : *la toile tombe;* que celui où, près du feu le soir, je m'apprêtai à lire à Victor ce chef-d'œuvre, avant de le porter à des juges plus sévères que lui. Sou-

vent il m'avait demandé quelques vers, quelques scènes; je m'y étais toujours refusé. Je ne voulais pas lui faire connaître mon ouvrage par lambeaux, nuire à l'effet général, en un mot défleurer mon succès. J'allais donc jouir à la fois de toute sa surprise et de tout son enthousiasme. Un verre d'eau près de moi, je commençai. Victor me prêtait cette attention de cœur à laquelle pourrait échapper un défaut sans doute, mais jamais une beauté. L'intérêt le plus affectueux se peignait dans ses regards, suspendus, pour ainsi dire, à mes lèvres; et pourtant l'expression de sa figure ne tarda pas à m'alarmer. Plus je lisais, plus je le trouvais froid. Entre les actes, il me faisait quelques critiques, il me donnait quelques éloges: il était évident qu'il ne voulait pas me décourager, qu'il attendait, qu'il attendait toujours. Je ne le vis pas éprouver un seul moment d'enthousiasme. Moi-même, je me glaçais; je ne retrouvais plus rien de ce que j'avais cru mettre dans mon ouvrage. Victor! passionné de tout ce qui était beau, de tout ce qui était vrai! Victor écouter sans un seul transport mon Germanicus! La pièce était jugée pour moi. Je me fis le plus grand effort pour arriver jusqu'à la fin.

— Eh bien? dis-je quand j'eus terminé, et j'attachai mes regards sur ce pauvre ami, dont la mine faisait vraiment peine.

— Eh bien! répondit Victor; les vers sont bien faits, très-bien faits : il n'y a rien à critiquer dans le style. La tragédie est conduite dans toutes les règles de l'art. Je veux mourir, si je sais ce qui manque; mais il manque quelque chose.

— Du talent? dis-je.

— Non, non. Il y a du talent dans la charpente de l'ouvrage; on voit que tu as appris le métier à force d'avoir lu les maîtres. Il y a du talent dans plusieurs scènes, et pourtant.....

— Tu es resté froid?

— C'est vrai.

Je lui pris la main. — Ton sifflet n'est pas aigu, Victor, lui dis-je; je le conçois.

— Sur ma parole, dit-il, je verrais jouer cette tragédie sans en connaître l'auteur, que je ne la sifflerais pas, à moins que je n'eusse de l'humeur ce jour-là. Mais tu sais que je suis très-difficile. D'ailleurs, vois-tu, Raoul, on n'a qu'une manière d'aimer son ami, c'est à la manière dont on s'aime soi-même. Je mendierais mon pain avant d'augmenter le nombre des auteurs médio-

cres. Tu me verras donner des leçons toute ma vie plutôt que de poser sur les pupitres d'un orchestre une œuvre privée de génie.

— Et le génie ne se montre point dans mon ouvrage ?

— Je ne le pense pas, dit-il d'une voix altérée en saisissant ma main, qu'il pressa dans les siennes.

Je le regardai ; une larme tombait sur sa joue, car il venait de remplir un devoir bien rigoureux ; il souffrait.

— Tiens, lui dis-je ; et, prenant ma pièce, je la jetai dans le feu.

— Ne fais pas cela, ne fais pas cela ! s'écria-t-il tout en sauvant le rouleau des flammes. Je puis me tromper, Raoul, je suis un musicien ; je ne suis pas un littérateur. Il faut consulter, il faut voir ; moi-même je veux la relire à tête reposée.

— Mais si tu reçois la même impression, jure-moi de me le dire.

— En doutes-tu ? répondit-il. Pendant que tu lisais, je croyais d'abord pouvoir te cacher ma pensée, te ménager, me ménager moi-même ; car il m'a fallu du courage, beaucoup de courage, Raoul, pour te faire un si grand chagrin,

pour te ravir tant d'espérance. Mais que serait devenue notre amitié? qu'aurais-tu pensé de moi, si Germanicus n'avait pas eu de succès?

— Et si la nouvelle de sa chute avait été jusqu'à Camille! m'écriai-je; si j'étais devenu la risée de cet exécrable Dumesnil, de madame de Ferrières.

J'étais réellement bien plus amoureux que je n'étais poète; car cette effrayante supposition étouffa les derniers soupirs de mon amour-propre; elle acheva de me faire voir dans Victor un ange gardien, qui me sauvait de l'abîme où j'allais me plonger. Je le suppliai de relire la pièce, sans aucune envie de la trouver meilleure, avec méfiance, avec toute la sévérité imaginable, et de ne m'en plus dire un mot d'ici-là.

Pendant plus d'une semaine, en effet, nous évitâmes entre nous tout ce qui pouvait avoir rapport à mon malheureux Germanicus. Je commençais même à m'étonner un peu que Victor différât si long-temps un examen auquel j'avais attaché mon dernier espoir, quand un après-dîner nous allâmes nous promener au Luxembourg, par une belle gelée. Nous marchions vite; Victor gardait le silence depuis plus d'un quart d'heure, ce qui lui arrivait si rarement,

que je finis par lui demander s'il avait quelque chagrin.

— Oui, dit-il en s'arrêtant, j'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre. Le comité de la Comédie Française a refusé ce matin ton Germanicus.

— Et tu m'as nommé? m'écriai-je.

— Non, vraiment. J'ai porté la pièce à Larive, que je connais, en le priant de la lire à ses camarades, et je lui ai laissé croire que j'en étais l'auteur. Je ne t'aurais fait connaître que si les comédiens l'avaient reçue; car si tu veux écrire d'autres ouvrages, autant vaut-il que ce refus reste ignoré.

— Ainsi, tu passes pour l'auteur d'une pièce que tu trouves mauvaise? dis-je, sensiblement touché de ce trait d'amitié.

— Que veux-tu qu'il en résulte pour mes blanches ou mes doubles croches, reprit-il, si tant est que j'en mette jamais sur du papier? et nous nous remîmes à marcher tristement en silence, l'un à côté de l'autre.

— Eh bien! dit Victor après quelques mots; vas-tu te laisser abattre comme un enfant? toute chance de bonheur est-elle perdue, parce qu'on ne jouera pas ta tragédie?

— Oui, Victor, oui, toute chance de bon-

heur est perdue. Je ne t'avouais point, je ne m'avouais point à moi-même ce que j'avais fondé d'espérance sur un succès : un succès me faisait sortir de la foule ; un succès me rouvrait la porte de madame de Ferrières, qui ne passera pas sa vie en Bourgogne. Je revoyais Camille ; je n'étais plus, aux yeux de ses parens, un jeune homme vulgaire ; j'étais un auteur célèbre, que peut-être on n'eût pas refusé pour gendre, pour neveu.....

— Et tu m'invitais à ta noce, n'est-ce pas? Illusion, illusion pure, que tout cela ! Les gens riches ne prennent pas des vers pour des écus. Apollon descendrait du ciel, qu'on lui refuserait une héritière s'il n'avait pas le sou. Je sais un chemin bien plus sûr pour te conduire à ton but ; car, en songeant à toi ces jours-ci, il m'est venu une idée lumineuse.

— Une idée lumineuse? dis-je en secouant la tête d'un air incrédule.

— D'autant plus lumineuse qu'elle est la seule raisonnable ; il faut que tu fasses fortune.

— Es-tu fou ?

— Non. A ta place, je te jure que je ferais fortune ; il doit y avoir des moyens pour cela, bien certainement. Mon père est né fort pauvre ;

il est fort riche aujourd'hui. Je connais dix personnes qui sont dans le même cas. On entreprend de s'enrichir comme on entreprend toute autre chose. Et parbleu! quand on s'en donne la peine et l'ennui, il faudrait être bien sot pour ne pas y réussir.

— Chez monsieur Corbineau, par exemple, où l'on gagne trente sous par jour?

— Non, pas chez monsieur Corbineau, mais dans une autre carrière. Ne peux-tu embrasser une autre carrière? Tiens, je donne des leçons au fils d'un receveur-général fort riche, dès demain je prendrai quelques informations; je te ferai placer de ce côté-là; sinon, tu entreras dans le commerce; que sais-je? dans quelque route enfin où l'on puisse gagner de l'argent et en amasser. Le grand point est de te dire fermement : Je veux faire ma fortune; tu la feras.

Tandis que Victor parlait ainsi, je riais; mais au fond son idée ne me paraissait pas aussi folle qu'elle me l'avait semblé d'abord. Sans me flatter d'aller aussi loin qu'il voulait l'espérer, je ne pouvais que gagner à quitter mon emploi de copiste chez monsieur Corbineau pour tout autre emploi. Le talent de Victor en effet le mettait en rapport avec beaucoup de gens qui

pouvaient m'être utiles. Je consentis donc à ce qu'il me cherchât une place qui nous mît tous deux à l'abri de la gêne dans laquelle nous vivions. Je l'avais supportée cette gêne tant que je m'étais cru poète, tant que j'avais attendu une couronne. Mes douces chimères venaient de s'évanouir; triste, humilié, il me fallait jeter la plume qui m'avait trahi. C'était bien le moins que la misère ne me traitât plus en auteur, quand je me jurais de ne plus l'être.

CHAPITRE XVI.

L'ÉNÉIDE.

C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

LAMARTINE.

TOUT chagrin que je devais être après un aussi cruel désappointement, j'étais loin de rester sans consolation. Non seulement l'amitié de Victor m'était devenue plus chère que jamais, mais les lettres de ma cousine me donnaient l'assurance qu'on ne parlait point de marier mademoiselle de Sénac. S'il en eût été question, la

nouvelle n'aurait pas tardé à s'en répandre dans le pays, et la bonne Catherine avait soin de se tenir au courant du moindre événement qui pouvait arriver aux Rochers. Tant que Camille restait libre, tant que je pouvais croire qu'elle pensait encore à moi, ma vie était accompagnée d'un certain charme qui me rendait toutes les peines légères. Je ne tardai pas d'ailleurs à partager en grande partie les espérances de Victor sur mon avenir. Je ne sais quoi me disait que je serais riche un jour. Il ne m'arrivait pas de songer que naguère j'avais été certain aussi de devenir un écrivain célèbre; tant les illusions se succèdent avec rapidité dans une tête de vingt-deux ans, tant il est donné à la jeunesse de jeter promptement des fleurs sur la vie.

Comme j'apprenais par les lettres de ma cousine que la manufacture de monsieur Dumesnil coûtait déjà des sommes prodigieuses, et qu'on n'en attendait point un grand profit, je ne doutais pas que madame de Ferrières et lui ne finissent par écouter la raison, et par renoncer à cette folle entreprise. Il était donc très-possible que d'un moment à l'autre la famille revînt à Paris. J'en avais tellement l'espoir que tous les deux jours j'allais dans la rue de Richelieu, pour

m'assurer que les fenêtres de l'hôtel étaient toujours fermées. — Si je les trouvais ouvertes, me disais-je chaque fois, quel bonheur! mais je ne rentrais jamais sans dire à Victor : — Tout est dans le même état.

J'allais travailler à l'étude comme à l'ordinaire; car Victor n'avait encore obtenu pour moi que des places en expectative, ce qui ne me permettait pas de quitter la mienne. Obligé par économie de me priver du seul plaisir que j'aurais envié, celui d'aller au spectacle, je préférais rentrer chez moi le soir, à me livrer aux divers amusemens que mes camarades me proposaient, et pour lesquels je ne me sentais aucun goût. Je lisais, je rêvais, j'écrivais à Catherine. Quand Victor n'avait point de concert en ville, je passais la soirée dans sa chambre; ces jours-là étaient les bons jours. Outre le plaisir de causer avec lui, j'en prenais beaucoup à l'entendre jouer du violon. Il avait vraiment du talent; d'ailleurs ma disposition d'esprit était propre à me donner le goût de la musique; la musique s'allie si bien à tout ce qui est amour et mélancolie dans notre ame!

Un jour il m'avait promis pour le soir un certain adagio que j'aimais passionnément. Il ren-

tra de bonne heure, après avoir dîné chez un marchand de musique qui voulait entrer en marché avec lui pour je ne sais quel travail. Depuis la veille il se plaignait d'un violent mal de tête, et le matin encore il m'avait dit ne pas se sentir mieux. — Je ne sais ce que j'ai, me dit-il, en prenant son violon ; mais il m'a été impossible de manger à table et j'avais peine à me traîner jusqu'ici. Je l'engageai à se tenir tranquille, à ne point faire de musique. Sa figure était si pâle, si décomposée, que l'inquiétude me prenait. Il s'obstina à me jouer l'adagio, prétendant que la musique ne pouvait jamais faire que du bien ; mais au bout de quelques mesures, il s'arrêta. — Je crois que je me trouve mal, me dit-il, et il tomba sur une chaise, comme un homme qui perd connaissance. Effrayé au dernier point, je ne sus d'abord quel secours lui porter ; enfin j'ouvris la fenêtre, je lui fis boire de l'eau à grand'peine, et j'eus le bonheur de voir ses yeux se r'ouvrir. Il consentit à se coucher, mais il ne voulut jamais souffrir que je passasse la nuit près de lui sur une chaise. Comme pour rien au monde toutefois je ne l'aurais quitté, lui trouvant le regard fixe, la peau brûlante, en un mot tous les symptômes qui annoncent une grave maladie,

j'obtins à force d'instances qu'il me laissât partager son lit.

Nous étions couchés depuis une heure, pendant laquelle je vis bien qu'il ne dormait pas, quoique, loin de l'interroger, je retinsse ma respiration dans l'espoir qu'il finirait par s'endormir. J'écoutais avec angoisse son souffle pénible, haletant, quand il se mit à chanter à tue-tête un air de Dardanus. — Ne chante pas, m'écriai-je, ne chante pas, mon bon Victor; tu vas t'agiter, te rendre plus malade. Hélas! il ne m'entendait pas; il avait le délire, un délire affreux. Je me levai; ma tête se perdait aussi. Que faire? quel secours obtenir? il était à peine une heure du matin. Nous logions trop haut pour appeler la portière; se lèverait-elle pour nous d'ailleurs, au milieu de la nuit, par le froid qu'il faisait? Le laisser seul pour aller chercher un médecin? et pendant ce temps que deviendrait-il? que ferait-il? Je me tordais les bras de désespoir; je lui parlais, je l'embrassais; il ne me reconnaissait plus! il appelait Raoul! Raoul! mais il ne me reconnaissait plus. Quelle nuit, mon Dieu! quelle nuit!

Enfin le petit jour parut. Depuis trois quarts d'heure à peu près, cet horrible accès venait de cesser. Victor était calme, calme au point

qu'il semblait endormi. J'avais plus d'une fois tâté son pouls, son cœur; je les sentais battre à peine, mais enfin je les sentais! Je me hâtai de courir chez un habile médecin qui logeait dans notre rue, et qui, sur mes instances, consentit à me suivre sans retard.

Que l'on ait grande confiance ou non dans la médecine, le moment où l'on amène un médecin près de son ami mourant, est un moment solennel, un moment terrible, qui nous fait voir plus qu'un homme dans celui qui va prononcer l'arrêt de vie ou de mort. Je suivais le moindre mouvement du docteur. Tant qu'il examina le malade, il me fut impossible de rien lire sur sa figure grave et impassible. Seulement, quand il eut regardé les lèvres de Victor, il secoua la tête d'un air mécontent, et j'étendis les bras vers lui comme pour lui demander grace. Je me sentais suffoqué.

— Monsieur, lui dis-je, dès qu'il eut détourné les yeux de cette figure pâle et livide, dont la vue me navrait, pour les porter de mon côté: Monsieur, croyez-vous?.... je ne pus achever.

— Il est fort mal, répondit le docteur: c'est une fièvre putride.

— Mais on en revient? dis-je en tremblant.

— Sans doute; mais il est fort mal. Je vais écrire ce qu'il faut vous procurer tout de suite. Avez-vous ici quelque femme qui vous serve?

— Non, monsieur, malheureusement nous sommes seuls.

— Il serait nécessaire d'avoir une garde.

— Tout, monsieur, tout ce que vous prescrirez. Ah! prenez intérêt à lui. Si vous saviez quel bon, quel excellent jeune homme vous pouvez sauver! quel cœur! quel esprit! quel talent!

Tout en disant ce que je croyais devoir toucher le docteur en faveur de son pauvre malade, je lui préparais ce qu'il fallait pour écrire.

— Je connais votre ami, me répondit-il, je l'ai entendu faire un quatuor, il n'y a pas quatre jours, chez un de mes confrères.

— Hier soir encore, dis-je, il jouait du violon quand il s'est trouvé mal. Il est pourtant impossible qu'un homme de vingt-trois ans meure en vingt-quatre heures!

— C'est précisément à vingt-trois ans..... le docteur continua d'écrire, et il n'acheva pas sa phrase.

— Vous craignez pour aujourd'hui? m'écriai-je.

— Non; nous n'en sommes pas là.

C'était le premier mot consolant qu'il m'eût

fait entendre, et quel espoir ! Une journée ! après avoir écrit son ordonnance, comme le docteur allait sortir, me promettant de revenir le soir et de nous envoyer promptement une garde, je lui fis remarquer que Victor était bien tranquille. — J'aimerais mieux qu'il le fût moins, répondit-il; mais enfin nous verrons, faites très-exactement tout ce que j'ai prescrit.

J'obtins de la portière qu'elle voulût bien rester près du malade pendant que je courrais chercher les médicamens. On imagine de quel pas j'allai chez l'apothicaire, et combien je pris peu de temps à rapporter le quinquina et les autres drogues, que je brûlais de faire prendre à Victor. La garde ne tarda pas à arriver; elle avait un air d'importance et d'habileté qui m'en imposa beaucoup d'abord; et, quand je la vis poser sa montre sur la cheminée pour donner à l'heure prescrite la potion, le quinquina, je l'aurais embrassée de bon cœur, toute vieille qu'elle était. Victor ne sortait pas de cet état léthargique qui m'avait rassuré le matin, mais qui m'alarmait horriblement depuis que le médecin me paraissait le redouter. Assis près du lit, je serrais ses mains, je lui parlais de temps à autre, pour essayer de l'arracher à cette espèce de sommeil;

mais je n'en tirais que quelques mouvemens d'impatience, quelques mots inintelligibles, il repoussait ma main, et refermait les yeux aussitôt. Son pouls battait si doucement que, par momens, je ne le sentais plus du tout; alors j'aurais donné de mon sang pour lui revoir une minute de délire. — Laissez-le, me disait tranquillement la garde, il ne vous entend pas; dans cet état, on est comme à peu près mort.

— A peu près mort! et demain, demain, pensai-je, ne sera-t-il encore qu'à peu près mort? Hélas! j'en étais réduit à n'oser adresser au ciel que cette prière.

La journée entière se passa sans amener une lueur d'espoir. Ma tête était brûlante, mes yeux ne versaient pas une larme; j'étouffais. Je répétais machinalement : Pauvre Victor! si jeune! si jeune! Mais, à vrai dire, je n'avais pas une idée bien distincte de mon malheur. Seulement, chaque quart d'heure qui s'écoulait sans qu'il reprît sa connaissance rendait mon angoisse plus douloureuse; car il était là, il respirait encore, et pas un remède ne semblait faire effet : les sinapismes, le quinquina, les potions, tout échouait. Cette impuissance, cette horrible impuissance, c'était la torture.

Je n'espérais plus rien. Je souriais de dérision quand je voyais encore la garde s'approcher et lui faire avaler quelques-uns des médicamens. Sans désirer, sans prier, sans penser, j'étais assis près de son lit, comme je l'aurais été près de son tombeau, lorsque, vers le soir, je crus le sentir serrer ma main. Je n'en doutai plus quand j'eus le bonheur de reconnaître que ses yeux restaient ouverts, et qu'il les portait autour de lui. — Raoul, me dit-il, est-ce que j'ai dormi long-temps?

— Très-long-temps, répondis-je en essuyant à la dérobée des larmes qui coulaient enfin de mes yeux; mais, grâce au ciel, te voilà éveillé.

— Qui est cette femme? reprit-il d'une voix que j'entendais à peine, et il me montrait la garde; elle est bien laide.

Je lui dis qui elle était, et que le médecin l'avait envoyée; — car, nous autres jeunes gens, ajoutai-je, nous ne savons pas nous soigner, et j'ai été chercher monsieur Baudran, qui s'intéresse à toi, qui t'a entendu faire de la musique dernièrement chez un de ses confrères.

— Ah! oui; un mauvais quatuor d'amateur. Celui qui faisait l'alto était détestable.

Tout cela se suivait; tout cela était d'un

homme qui a repris sa tête. J'étais transporté d'une joie que j'avais peine à contenir ; car mon espérance allait alors aussi loin qu'avait été mon désespoir. Sans le médecin, qui revint le soir, et sans les discours de la garde, je l'aurais entièrement sauvé; mais monsieur Baudran, tout en le trouvant mieux, ne voulut jamais me dire qu'il répondait de sa vie. Dans la nuit, en effet, la fièvre augmenta, et le délire reparut; il fut suivi de même de ce fatal état qui m'effrayait tant. Enfin, pendant près d'une semaine, Victor fut dans le plus grand danger. Il me fallut passer vingt fois des craintes les plus affreuses à ces espérances d'un instant que détruit l'instant qui suit. J'avais pris la garde en horreur; non-seulement son indifférence pour mon pauvre ami, qui tenait autant chez elle à une grande sécheresse d'ame qu'à l'habitude de voir des mourans, me rendait sa présence insupportable; mais ses prétentions au savoir en médecine l'auraient conduite à tout faire à sa tête, si je n'avais pas été là pour faire exécuter les ordres de monsieur Baudran. Je n'osais la quitter un instant, jour et nuit il me fallait entendre son odieux bavardage; il semblait qu'elle prît plaisir à me parler de toutes les fièvres putrides qu'elle avait soignées, et qui

s'étaient terminées par la mort. Ce supplice achevait d'épuiser mon courage. Excédé de fatigues, il ne me restait de forces que pour sentir ma peine. Les touchans adieux que me faisait ce bon Victor dans ses instans lucides rendaient cette peine si poignante que, le regardant comme mort, tout mon désir était de mourir aussi.

La bonté du ciel nous prit en pitié. Le neuvième jour, jour que la garde m'assurait devoir être le plus dangereux, il survint une crise si heureuse, si favorable, que, dès ce moment, monsieur Baudran regarda le malade comme sauvé. Quel bonheur! quel bonheur me firent éprouver les douces paroles de monsieur Baudran. Je remerciais Dieu, je pleurais, je riais, j'embrassais le docteur. Je ne crois pas qu'on puisse éprouver deux fois dans la vie une joie pareille.

Dans la même semaine, en effet, Victor quitta ce lit de douleur; il était très-faible, mais toute espèce de danger avait disparu. Je ne me lassais point de le regarder, de l'écouter parler comme à son ordinaire, de le voir marcher dans sa chambre, et, dans les premiers temps, je ne pouvais sentir que ma félicité; mais un sujet

d'inquiétude assez grave vint la troubler bientôt.

Il faut être fort riche pour se permettre une fièvre putride. De toutes les maladies, je crois, c'est la plus coûteuse. La légère somme que nous possédions quand Victor était tombé malade, venait de passer toute entière en achat de quinquina, de vin de Bordeaux, etc. Maintenant il fallait payer le médecin et la garde, outre que le régime prescrit à Victor, pour lui rendre des forces, entraînait une dépense qui eût été dans tous les temps fort au-dessus de nos moyens.

Ni Victor, ni moi, n'étions en position de trouver de l'argent à emprunter. D'ailleurs, je lui cachais avec soin notre dénuement, trop sûr que lui-même avait déjà du chagrin. Pour expliquer ceci, il faut dire que, dès qu'il s'était cru en danger, il m'avait fait écrire à son père, espérant que monsieur Duparc ne le saurait pas si près de la tombe sans lui apporter son pardon, et venir lui fermer les yeux. La lettre devait être arrivée à Rouen depuis six jours au moins, et nous n'avions reçu aucune réponse. Victor, une seule fois, m'avait marqué son étonnement de ce silence. Maintenant il n'en parlait plus; mais je l'entendais souvent soupirer, et sa gaieté habituelle avait totalement disparu. On voit donc

qu'il était de la plus haute importance que je parvinsse à lui cacher notre triste situation, surtout dans l'état de faiblesse où il était encore. Portant seul le poids de ce pénible embarras, j'avais beau me creuser la tête, je ne trouvais aucun moyen de m'en délivrer. Pas un ami à qui s'adresser, pas un effet à vendre. Je n'avais jamais eu de montre; Victor avait vendu la sienne dans les premiers temps de son séjour à Paris. Il n'existait dans nos deux chambres que deux objets qui eussent du prix : l'Amati de Victor et mon Elzevir. Vendre le violon, c'était tuer Victor; vendre l'Énéide, c'était me faire à moi-même plus de chagrin que je ne saurais dire; non que je crusse par-là manquer à ce que je devais au souvenir de monsieur de Soligny. Dès que j'avais su le prix de mon livre, je n'avais point douté que le marquis ne m'eût fait ce présent pour m'en donner la valeur d'une manière honnête; mais l'Énéide, à qui je devais d'avoir connu Camille, que Camille avait touchée! l'Énéide, dont je baisais la couverture tous les soirs, que je m'étais habitué à considérer comme un talisman auquel était attachée ma fortune! m'en séparer, la voir passer dans une main inconnue! Je ne pouvais m'y résoudre; je

reculai ce pénible sacrifice jusqu'au jour où la garde devait nous quitter. Le matin j'entrai chez Victor. Il me parut plus pâle, plus défait que la veille, et, comme pour faire cesser mon hésitation, le hasard voulait qu'il ne restât plus de vin de Bordeaux dans la dernière bouteille que j'avais apportée. Je sortis aussitôt pour aller en acheter. Le cœur gros de chagrin, je pris dans ma chambre mon trésor, et je le portai chez un fort honnête libraire de ma connaissance, qui m'avait quelquefois prêté des livres.

Je ne trouvai que sa femme, qui entendait fort bien elle-même les affaires de son commerce. D'après ce qu'elle me dit, quand elle eut examiné le volume, elle ne pensait pas que son mari voulût s'arranger d'un ouvrage aussi cher, qui pouvait rester long-temps sans se vendre; mais elle me proposa de l'attendre, pour savoir plus au juste à quoi m'en tenir. La crainte de ne pouvoir trouver d'acquéreur commençant alors à me tourmenter, je me laissai aller jusqu'à conter à madame Raimbaut, tout en attendant son mari, comment, ne pouvant trouver à me placer d'une manière avantageuse, et Victor ayant fort peu d'écoliers, la maladie dont il sortait nous avait

coûté jusqu'à notre dernier écu, et m'obligeait à me défaire de mon Elzevir, quelques regrets que j'en eusse.

Madame Raimbaut m'écouta avec intérêt, au point que, ne voyant pas revenir son mari, elle me proposa d'écrire à un homme fort riche, dont elle avait la pratique, et qui recherchait tellement les Elzevirs pour sa bibliothèque, qu'elle ne doutait pas qu'il n'achetât le mien. Si vous voulez me laisser votre Virgile, me dit-elle, et revenir à deux heures, j'aurai bien certainement sa réponse.

Je fus exact au moment fixé. Non-seulement je trouvai alors dans la boutique le libraire et sa femme, mais encore un gros monsieur, dont la voiture était à la porte. — Voilà précisément monsieur Bérard, dit madame Raimbaut dès qu'elle m'aperçut; c'est lui qui veut se défaire de l'ouvrage.

— L'ouvrage est beau, répondit l'amateur tout en feuilletant le volume, qu'à en juger par ses manières opulentes il allait vraisemblablement emporter. L'ouvrage est fort beau, il ne s'agit plus que de savoir combien monsieur veut le vendre; car je deviens raisonnable; je me suis ruiné le mois dernier pour ma bibliothèque.

— J'ai souvent entendu dire que ce volume valait dix louis, répondis-je.

— Au moins, au moins, reprit l'amateur emporté par la bibliomanie, au préjudice de ses intérêts.

— Il ne faut pas, monsieur Bérard, me dit aussitôt madame Raimbaut, que les circonstances vous fassent donner à trop bon compte un livre auquel je sais que vous tenez beaucoup.

— J'espérais bien le garder toute ma vie, dis-je en soupirant.

L'amateur eut une peur horrible qu'il ne me prît envie de me raviser sans doute, car saisissant mon Énéide : — Voulez-vous cent écus, monsieur, et que ce soit une affaire faite?

— Je ne puis malheureusement pas refuser cette offre, dis-je en suivant des yeux le trésor que j'abandonnais.

— Donnez à monsieur cent écus, mon cher Raimbaut, reprit-il; vous les porterez sur mon compte avec votre droit de courtage, bien entendu.

— Ah! monsieur Dufresnoy.....

— C'est tout simple, l'affaire se fait chez vous.

Pendant ce débat, je ne regardais pas l'argent

que madame Raimbaut me comptait, je regardais mon cher volume. Voulant lui faire un dernier adieu, je priai son nouveau propriétaire de me le prêter un instant. L'amateur le remit dans mes mains d'un air inquiet. Je l'ouvris au sixième chant, j'en lus quelques vers des yeux; ils se liaient tellement dans ma mémoire au souvenir des plus doux ou des plus cruels instans de ma vie, que, n'étant pas maître de mon émotion, je rendis le livre, je reçus mon argent, et je sortis de la boutique sans pouvoir prendre congé de ceux que j'y laissais, autrement que par un salut.

CHAPITRE XVII.

LA SUITE D'UNE RENCONTRE.

Je ne crois pas que la nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :
Il dépend d'une conjoncture.

LA FONTAINE.

IL était bien juste que j'eusse aussitôt la consolation d'aller acheter six bouteilles du meilleur vin de Bordeaux que je fis porter chez nous. Songeant aussi que nous allions être délivrés de la garde, puisque j'allais la payer en rentrant, mes regrets se dissipaient peu à peu, au point

que la gaieté avait reparu sur ma figure quand j'entrai dans la chambre de Victor. Il n'était pas seul. Je trouvai près de lui un homme de cinquante ans à peu près, que ses yeux encore humides et sa redingotte de voyage me firent reconnaître à l'instant pour monsieur Duparc. C'était lui en effet. Il m'accueillit comme le sauveur de son fils, tant Victor s'était empressé de lui vanter mes soins. Tandis que le brave homme m'embrassait, que je répondais de bon cœur à toutes ses amitiés, je ne pus m'empêcher de songer en soupirant, que s'il était arrivé la veille, je n'aurais pas vendu mon Enéide. Mais enfin le sort l'avait ordonné ainsi, et je ne voulus plus m'occuper que de la joie de Victor. Son père, quand j'avais écrit, venait précisément de partir pour Bruxelles. Ma lettre avait donc éprouvé beaucoup de retard à lui parvenir; aussi monsieur Duparc, qui avait abandonné aussitôt toutes ses affaires et couru jour et nuit, venait-il seulement d'arriver à Paris, tremblant de ne plus retrouver son fils vivant.

— Je le tiens enfin, mon enfant prodigue, disait le pauvre père en frappant sur l'épaule de Victor, je le tiens et je vous réponds qu'il ne m'échappera plus. Je m'établis ici d'abord. Di-

manche ou lundi, avec la permission du médecin, bien entendu, je vous le mets dans une bonne voiture et je le ramène à Rouen, où nous le soignerons, où nous le rengraisserons, car il fait peur. Voilà pourtant l'effet de la vie de Paris sur un malheureux jeune homme!

—Quand il lui survient une fièvre putride, dit Victor en riant. Raoul, se porte à merveille, comme vous voyez.

—Monsieur me paraît jouir d'une assez bonne santé en effet, reprit le bon normand; je soutiens cependant qu'il se porterait encore mieux chez nous; au reste, j'espère bien qu'un jour ou l'autre il en essaiera, et qu'il viendra boire de notre cidre.

Il était clair que ce digne homme, se reprochant peut-être sa longue rigueur, et surtout effrayé d'avoir été sur le point de perdre son fils, ne voulait négliger aucuns moyens pour n'en être plus séparé, en le retenant désormais sous son toit. Comme, dans tout le cours de la conversation, je n'entendis pas Victor dire un seul mot qui l'engageât à cet égard, mais qu'il ne cessait de me regarder, je crus devoir n'influencer en rien ses résolutions, et le laisser seul avec son père.

Quand nous eûmes décidé que monsieur Duparc logerait dans ma chambre, et que je partagerais celle de Victor, je sortis pour aller commander un dîner passable, et pour retourner enfin à mon étude, où je n'avais pas paru depuis quinze jours. Ayant eu soin d'écrire à monsieur Corbineau, dès le commencement de la maladie de Victor, je me vis rétabli, sans aucune difficulté, dans mon triste emploi de copiste, qu'il fallait bien remplir à défaut de tout autre.

Je revenais l'esprit aussi chagrin qu'on peut l'imaginer; car mes réflexions me portaient à croire que je serais bientôt séparé de Victor. Comment ne suivrait-il pas son père, maintenant que ce dernier consentirait à tout pour le voir rentrer dans la maison paternelle? Il aurait même fallu que je l'aimasse bien peu pour ne pas lui en donner le conseil; moi qui savais quelle peine il avait à vivre à Paris, et qui ne pouvais partager avec lui que ma misère. — Laissons-le partir, me disais-je, faisons-nous l'effort de l'y engager moi-même; empêchons-le de sacrifier sa fortune à notre amitié. Sa fortune! Je m'arrêtai, surpris d'avoir déjà perdu tant de jeunesse. Je me demandai depuis quand je prisais assez l'or pour le peser contre un des plus doux

sentimens de la vie, et lui faire emporter la balance. Hélas! qui m'aurait dit cela il y a moins de deux ans, repris-je, je ne l'aurais pas cru. Mais alors, pauvre Raoul, tu vivais avec tes livres; aujourd'hui tu vis avec les hommes. Est-ce ma faute à moi si le monde est arrangé ainsi? Puis-je nier l'influence de cet odieux métal sur ma destinée? Si j'avais de l'or, Camille serait ma femme; si j'avais de l'or, je ne me séparerais pas de mon ami. Ces tristes vérités, quand on est obligé de les reconnaître, navrent le cœur, dessèchent l'ame et nous veillissent avant le temps.

J'arrivais alors à notre logis. La portière me remit une lettre, qu'elle me dit avoir été apportée par un domestique en livrée. Une lettre! un domestique en livrée! tout cela avait si peu l'air de devoir s'adresser à moi, que j'eus besoin de relire deux fois mon nom, très-lisiblement écrit sur l'adresse, pour oser briser le cachet, et je lus ce qui suit:

« J'apprends par madame Raimbaut, mon-
« sieur, que vous cherchez une place depuis
« long-temps. Ayant besoin moi-même de trou-
« ver un jeune homme habile en qui je puisse
« avoir toute confiance, pour le charger de di-

« verses affaires de ma maison, si vous voulez « prendre la peine de passer chez moi demain « matin vers onze heures, il est possible que « nous nous félicitions tous deux du hasard qui « nous a mis en rapport.

« Votre très-humble serviteur,

« DUFRESNOY,

« Banquier, rue du Mail. »

Dufresnoy, comme on sait, était le nom de l'amateur qui avait emporté mon Énéide. Je me le rappelai aussitôt, et je reconnus là une suite de l'intérêt que m'avait témoigné la bonne madame Raimbaut, que je me promis bien d'aller remercier dans la journée. Je montai tout joyeux chez Victor; car, suivant mon heureuse coutume, je me regardais déjà comme placé, et très-bien placé. A défaut de bonheur réel, je ne me lassais pas de goûter du bonheur en espérance. Monsieur Duparc venait de sortir, ce qui me mettait plus à l'aise. — Que dis-tu de cela? demandai-je à Victor, quand, d'un air de triomphe, je lui eus montré la lettre.

— Que j'en suis charmé pour toi, répondit-il d'un air assez triste.

— Pourquoi donc prends-tu le ton d'un homme fâché?

— Je prends le ton juste, répliqua-t-il, attendu que j'en suis charmé pour toi, mais que j'en suis fâché pour moi-même.

Il me dit alors que, d'après la conversation qu'il venait d'avoir avec son père, il lui devenait impossible de ne pas retourner dans sa famille; qu'il se présentait pour sa sœur un excellent parti, et que monsieur Duparc se décidait à mettre à la tête de sa maison de commerce le jeune homme qui allait devenir son gendre. — Je ne puis te dire, ajouta Victor, à quel point la bonté de mon père m'a touché. Quand il consent à me laisser vivre entièrement à ma fantaisie, quand il va jusqu'à me permettre de faire un voyage à Paris de temps en temps, ne serait-il pas affreux de le laisser repartir seul?

— Il faut le suivre, dis-je aussitôt.

— Je m'y suis engagé aussi; mais j'espérais t'emmener avec moi, te placer dans cette manufacture; mon père ne m'aurait pas refusé cela, j'en suis bien certain.

Eh bien! répondis-je, demande cette place, Victor, demande cette place; je suis prêt à partir. Un malheureux orphelin a toujours le droit de disposer de lui; ma vie n'appartient qu'à nous deux.

Victor me serra la main, et garda quelques instans le silence. — Non, dit-il enfin, ce serait te couper le cou; non, profite de l'offre que te fait ce banquier. Là, du moins, tu peux te mettre au courant des grandes affaires, tu peux finir par en entreprendre pour ton compte. Chez nous, tu végéterais toute ta vie dans un petit emploi qui ne te mènerait à rien. N'en parlons plus, à moins que tu n'échoues près de ce monsieur Dufresnoy. Alors, Raoul, arrive à Rouen, arrive chez les Duparc, tu y trouveras toujours bien du pain, que tu mangeras avec des amis.

Je me jetai dans les bras de Victor : nous pleurions tous deux. — Peste soit de la fièvre putride! dit-il tout à coup en riant, elle m'a rendu faible comme une femme et sentimental comme une élégie. Réjouissons-nous plutôt, mon bon Raoul, de la fortune que tu vas faire. Ou je me trompe, ou tu me recevras un jour dans ton hôtel. Tu m'y logeras, n'est-ce pas? quand je viendrai à Paris pour te voir.

Ce texte une fois donné, nous n'étions pas gens, Victor et moi, à nous épargner la façon de châteaux en Espagne. Nous en bâtissions de toutes les formes, quand il s'avisa de me demander

par quel hasard j'avais connu ce monsieur Dufresnoy. Il fallut lui dire tout; mais je racontai la chose avec un ton de légèreté indifférent qui ne laissait rien soupçonner de l'effort que je m'étais fait pour vendre l'Énéide. Victor n'en prit pas moins un air soucieux. — Ton Virgile! dit-il, ce que tu appelais ton talisman, mon pauvre Raoul.

— Tu vois bien qu'il m'en a servi cette fois encore, répondis-je. Ce monsieur Dufresnoy est un enragé bibliomane; je dois son intérêt pour moi au plaisir que je lui ai procuré de placer un Elzevir de plus dans sa bibliothèque.

— Je gagerais que ce gaillard-là n'ouvre jamais un livre, reprit Victor avec humeur; il les montre, il les montre, voilà tout; et il ne t'en prive pas moins de ton Énéide. Tiens, cela me fait de la peine.

Cela m'en faisait encore assez à moi-même, pour désirer que la conversation ne continuât pas sur ce sujet, et je vis avec plaisir monsieur Duparc entrer dans la chambre.

Dès que nous fûmes à table, Victor demanda à son père s'il connaissait de réputation un certain monsieur Dufresnoy, banquier, et s'il pouvait nous donner quelques renseignemens sur

son compte. — Parbleu! dit le bon fabricant d'un air jovial, voilà bien la question d'un homme qui ne s'occupe que de doubles croches. Un certain monsieur Dufresnoy! On ne ferait, je crois, que le commerce des allumettes, que l'on connaîtrait ce nom-là; un nom qui vaut de l'or, à Londres, à Vienne, à Bombay, à Pékin peut-être, comme à Paris.

— Celui qui le porte est donc bien riche? dis-je.

— Millionnaire, millionnaire. Comme banquier et comme négociant, il est en relation d'affaires avec le monde entier, mais principalement avec l'Allemagne et les colonies, pour le trafic des marchandises.

— C'est qu'il offre dans ce moment à Raoul de le placer chez lui, dit Victor.

— Peste! reprit monsieur Duparc, cela ne peut être que fort avantageux. Si j'étais entré dans le commerce par une porte comme celle-là, j'aurais fait une autre fortune que la mienne, je vous en réponds.

Profitant de l'occasion, je tirai de monsieur Duparc tous les renseignemens et tous les avis dont je pouvais avoir besoin pour l'espèce de travail dont je me trouverais chargé, si j'entrais

chez monsieur Dufresnoy. J'avais heureusement poussé l'arithmétique assez loin, pour apprendre en fort peu de temps la tenue des livres en parties doubles. Mais comme nous ne savions pas au juste quel genre d'emploi me serait donné, le digne fabricant les passa tous en revue, et joignit ses précieux conseils à toutes ses suppositions. Il parla long-temps, car il traitait son sujet favori, et nous l'écoutions, Victor et moi, très-attentivement. Dans un moment où il s'exprimait avec feu, quoique toujours avec cette clarté qui annonce qu'un homme est sur son terrain : — Tu ris, monsieur de la Sonate, dit-il à son fils, tous ces détails de magasin te font pitié, je gage ?

— Non, vraiment, mon père, répondit Victor, bien loin de là, je vous admire ; car enfin c'est une spécialité. Honneur à toute spécialité, il vaut cent fois mieux bien savoir tout ce que vous venez de nous dire, que de composer certains opéras qu'on connaît.

— Ou d'être l'auteur d'une tragédie sifflée, dis-je en riant.

— Encore, si tu veux, répliqua-t-il.

— Diable ! reprit le père Duparc, je ne t'aurais pas cru si raisonnable. Quant à monsieur

Bérard, il ne faut que le voir pour juger qu'il est la raison même.

Victor partit d'un grand éclat de rire. — Bien jugé ! s'écria-t-il. Voyez ce que c'est que de parler peu et d'avoir vu pendant quelque temps le grand monde ! Voilà Raoul qui vous paraît avoir une bonne tête, et je vous le donne, moi, pour le rêvasseur le plus romanesque qui soit sous le ciel, pour un homme que son imagination emporte sans cesse, qui vit dans les nuages, dans la lune.

— C'est au moins une ressource pour qui n'a pas eu de bonheur sur la terre, répondis-je.

— L'entendez-vous ? l'entendez-vous ? dit Victor; le voilà qui rebrousse chemin, plutôt que de songer qu'il vient de me sauver d'une fièvre putride, qu'il aura demain une bonne place, et qu'avant trente ans il peut être millionnaire aussi.

— Il a raison, dis-je au père Duparc, en serrant la main de ce cher Victor, il a vraiment raison quand il dit qu'il est plus sage que moi; et nous nous remîmes à parler banque, comptoirs, navires et marchandises, jusqu'à l'heure où nous forçâmes notre convalescent à se mettre au lit.

Le lendemain matin avant onze heures, j'é-

tais dans la rue du mail, à la porte d'une vaste et belle maison, dont la plus grande partie me parut être occupée par des bureaux et des magasins. Il faut croire que monsieur Dufresnoy avait donné l'ordre qu'on me laissât entrer; car un des domestiques que je trouvai dans l'antichambre, après m'avoir demandé mon nom, me fit traverser une suite d'appartemens, meublés avec la plus élégante richesse, et m'introduisit aussitôt dans le cabinet de son maître.

Monsieur Dufresnoy pouvait avoir près de soixante ans; c'était un homme à tournure épaisse, dont les traits n'offraient rien de fort distingué, mais qui, dans toutes ses manières, avait cet aplomb, cette importance qui s'acquiert avec les millions. Sa tête était haute, son ton brusque, et je n'ai jamais connu personne qui s'exprimât en aussi peu de mots que lui, soit que ce laconisme fût dans sa nature, soit qu'il en eût pris l'habitude dans les affaires.

Il écrivait à son bureau, quand on m'annonça. Il posa sa plume, me montra un siège près de lui; et, comme un homme qui n'a que peu de minutes à donner aux gens, il me pria, sans autre préambule, de lui dire rapidement ce que

je savais faire. Je le dis; je n'oubliai pas même le latin, tout inutile qu'il me semblait être pour le négoce, mais dans l'idée qu'un bibliomane pouvait en faire quelque cas. Lorsque j'eus fini: — Vous me convenez tout-à-fait pour la correspondance, monsieur Bérard, dit-il: cent louis par an d'abord, puis nous verrons. Venez demain; demandez dans mes bureaux monsieur Vincent. Adieu, monsieur Bérard, je suis content de vous obliger.

— Tout en vous remerciant de bien bon cœur, monsieur, répondis-je, je vous dirai que je désirerais pouvoir n'entrer en fonctions que samedi. J'aurais besoin de ces trois jours pour terminer différentes affaires.

— Samedi, soit. Adieu, monsieur Bérard; et je sortis.

Je m'empressai d'aller informer Victor et son père de mon heureuse réussite. Jamais conversation aussi brève ne servit de texte à de plus longs commentaires.

— Certainement, disait le père Duparc, pour vous donner des appointemens si considérables dès le début, il faut que monsieur Dufresnoy vous porte un vif intérêt, et veuille se charger de votre fortune pour l'avenir.

— Les riches ont de ces caprices-là, disait Victor.

— Dût-il en rester aux cent louis, reprenais-je, c'est à moi désormais de tirer parti de la position où je vais me trouver.

— Surtout songez bien à vous faire un ami de ce monsieur Vincent; c'est sans doute son homme de confiance, comme voilà Gaspard chez moi, sans comparaison.

— Et ne va pas prendre tes grands airs avec lui, quand ce serait une bête ou même un fripon.

— Le plus important, répondis-je, c'est de faire ma besogne de manière à devenir bientôt aussi l'homme de confiance; il ne faut pour cela que me passionner du négoce.

— Tu te passionneras, dit Victor; n'es-tu pas un moule à passions?

J'avais demandé à rester libre jusqu'au samedi, parce que Victor et son père partaient le dimanche. Ce départ allait rompre la seule douce habitude de ma vie. Nous avions beau nous répéter sans cesse que de Paris à Rouen la distance était courte, que nous nous écririons régulièrement toutes les semaines, je n'en sentais pas moins combien étaient différentes la douceur de

passer sa vie ensemble, et celle de s'écrire à trente lieues l'un de l'autre.

Ce triste jour arrivé, je conduisis les voyageurs jusqu'à la diligence. Victor n'était pas plus gai que moi, quoiqu'il s'efforçât de le paraître; mais monsieur Duparc était si content, qu'il aurait été cruel de lui montrer de la répugnance à le suivre. Victor ne monta que le dernier dans la voiture, après m'avoir assuré tout bas qu'il se passerait bien peu de temps sans qu'il revînt à Paris, ne fût-ce que pour peu de jours. Cette promesse adoucit ce que notre dernier embrassement aurait eu de trop pénible. Mes yeux suivirent long-temps la lourde diligence, comme ils avaient suivi la voiture qui m'emportait Camille. — Lui, du moins, je le reverrai, me dis-je; mais Camille! l'ai-je donc vue pour la dernière fois?

Je retournai à la maison, que je devais quitter dans la journée même, pour aller occuper un logement plus voisin de monsieur Dufresnoy. En m'occupant des préparatifs de mon départ, je fus surpris autant qu'on peut l'imaginer, de trouver un rouleau de vingt-cinq louis dans un de mes tiroirs. Mais quand je vis écrit dessus : *rachète ton Énéide*, il me serait difficile de dire à quel point je me sentis touché : il avait

dû en coûter beaucoup à Victor, je n'en doutais pas, pour demander une aussi forte somme à son père, et peut-être pour l'obtenir. — Cher ami! m'écriai-je, si désintéressé pour toi-même, de combien de calculs, de combien d'ennuyeux détails d'argent viens-tu d'occuper ton esprit pour moi!

Je pressai contre mes lèvres les mots qu'il avait tracés, et je ne sortis pas de cette maison sans avoir revu sa chambre.

CHAPITRE XVIII.

MONSIEUR VINCENT.

Et souvent tel y vient, qui sait pour tout secret,
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.

BOILEAU.

En arrivant le lendemain chez mon nouveau patron, je demandai monsieur Vincent, et l'on me conduisit devant un petit homme, que, moins bien instruit, j'aurais pu prendre pour le banquier lui-même. Non-seulement il occupait un grand cabinet particulier, mais chacun s'adressait à lui avec tant de déférence, que je vis

combien le père Duparc avait deviné juste la position de monsieur Vincent dans la maison. Dès que j'eus décliné mon nom : — Je sais, je sais, me dit-il; monsieur Dufresnoy m'a fait connaître ses intentions. Il désire vous être utile, il le désire beaucoup, moi aussi, sans doute; mais nous avons à faire un apprentissage complet, car Dufresnoy prétend que vous êtes un savant..... Il n'y a pas de mal à cela, mon jeune monsieur, ajouta-t-il, comme s'il m'eût demandé pardon. Il n'y a pas de mal à cela, pourvu cependant que vous ne fassiez pas des vers. Les vers, voyez-vous, c'est la peste des bureaux.

Depuis long-temps, monsieur, je n'en fais plus, répondis-je.

— Vous en aviez donc fait, reprit-il d'un air malin. Je lisais cela sur votre figure du premier abord; et, puisque vous y avez renoncé, je vous conseille d'en agir de même pour toute autre chose qui vous ferait perdre du temps. Le temps! le temps! c'est de l'or, car nous avons besoin ici d'un travail suivi.

— J'en ai déjà contracté l'habitude; je sors de chez un procureur.....

— Je sais, je sais que l'on travaille chez les procureurs : des grosses, des exploits; mais dans

nos bureaux, c'est tout autre chose : l'entente des affaires, l'entente des affaires, voilà ce qu'il nous faut; je ne me soucie pas plus du reste que d'un billet protesté.

— Je ferai mes efforts pour l'acquérir, monsieur. Si d'autres connaissances y sont inutiles, il est bien certain au moins qu'elles ne peuvent y nuire. Le célèbre Jacques Cœur était l'homme de France qui savait le mieux le latin.

— Jacques Cœur? ce nom-là ne m'est pas inconnu.

— C'était un négociant si riche, qu'il.....

— Ah! je sais, je sais; parbleu! c'est ce qui m'est resté le plus clairement dans la tête de mon histoire de France; car j'ai fait mes études au collége Louis-le-Grand, où mon bonheur a voulu que je fusse camarade de classe de Dufresnoy. Pour votre Jacques Cœur, je me le remets si bien, qu'il a prêté de grosses sommes à Charles IV, Charles V ou Charles VI, je ne me rappelle pas au juste lequel (il fallait avoir du malheur pour ne pas nommer Charles VII); enfin c'était un homme dans le genre de monsieur Dufresnoy. Je le connais, je le connais, et je vous sais bon gré de le connaître. Mais il est neuf heures, il faut préparer la besogne pour la poste; asseyez-vous là.

Il commença par me dicter deux lettres fort courtes, et parut très-satisfait de mon écriture ; ensuite, mettant devant moi une longue missive, il me chargea d'y répondre, d'après les données qu'il me fournit. Je soignai ma rédaction autant qu'il me fut possible, et je réussis si bien dès ce premier début, que je lui remis un petit chef-d'œuvre de clarté et de concision. Il est vrai de dire que les instructions ne m'avaient pas manqué, vu que le digne monsieur Vincent était aussi bavard que son patron était laconique. Il répétait les choses plutôt dix fois qu'une, pour le seul plaisir de dire des mots, et il vous coupait sans cesse la parole avec son : *Je sais, je sais*, qui était passé chez lui en véritable tic.

— Diable ! dit-il, quand il eut lu ma lettre d'un bout à l'autre; voilà qui est bien, voilà qui est à merveille. Bravo, monsieur Bérard, nous ferons quelque chose de vous; vous avez traité le point de la difficulté aussi bien que j'aurais pu le faire; car, voyez-vous, voilà le talent, c'est de savoir gagner du temps à peu de frais, sans rompre avec certaines gens. Cette maison-là branle dans le manche, comme je vous disais, j'en suis sûr : cependant on en a vu revenir de plus loin. Notre jeu à nous c'est de ne pas nous trou-

ver trop en avance; car les faillites ! les faillites ! quand il en tombe sur la maison Dufresnoy, monsieur Bérard, j'aimerais mieux voir tomber une tuile sur ma tête.

— Vous êtes peut-être associé, monsieur ?

— Point du tout, point du tout. Dufresnoy m'a quelquefois mis d'un intérêt dans quelques affaires sûres, où il n'y avait rien à perdre, et c'est à cela que je dois ma fortune; mais voilà tout, la maison pourrait manquer, et quand je dis cela, ajouta-t-il en riant, c'est comme si je disais que la terre manquera sous les tours de Notre-Dame, la maison pourrait manquer que je ne perdrais pas une obole. Il n'en est pas moins vrai que je me brûlerais la cervelle, et pourtant j'ai une nièce, j'ai ses petits-enfans que je regarde comme les miens; mais je veux que le diable m'emporte si je ne me brûlais pas la cervelle. Heureusement, continua-t-il en ramassant toutes les lettres que différens commis avaient apportées sur son bureau, heureusement tous les banquiers de l'Europe auraient porté leur bilan avant qu'on fît le nôtre. Allons je vais à la signature. Tiens ! votre lettre que j'oubliais ! moi qui veux la faire remarquer au patron.

Tels furent mes premiers rapports avec monsieur Vincent. J'en tirai l'induction qu'en partageant son vif intérêt pour les affaires de la maison, ce qui au reste me semblait entrer dans mes devoirs d'employé, et en me taisant pour le laisser parler tout à son aise, je réussirais avant peu à m'en faire un ami. Ce résultat eut lieu ainsi que je l'avais prévu. Il ne se passa pas quinze jours sans que je me fusse assuré en lui un puissant appui dans ma nouvelle position, appui d'autant plus nécessaire que j'approchais rarement monsieur Dufresnoy. A la vérité les deux ou trois fois que je l'entrevis, dans l'espace d'un mois, il me répéta d'un air aimable : — Vous allez bien, monsieur Bérard, vous allez bien ; mais j'imaginais sans peine que les éloges fréquens de monsieur Vincent ne contribuaient pas peu à m'attirer cet éloge.

Le temps que je ne passais point chez monsieur Dufresnoy, je l'employais dans ma chambre à apprendre la tenue des livres en parties doubles, et sur le conseil de monsieur Vincent je pris un maître d'allemand. Mon seul délassement était d'écrire à Catherine et à Victor. Cette douce occupation, jointe au plaisir de recevoir leurs lettres, me consolait d'avoir consacré tant

d'heures à m'occuper de chiffres. Catherine me donnait toujours l'assurance qu'aucun changement n'était survenu dans la famille de madame de Ferrières. La fabrique de monsieur Dumesnil était en pleine activité ; mais si l'on devait en croire les bruits qui couraient, il s'entendait fort mal à la diriger. En vain, pourtant, je demandais à la bonne cousine dans toutes mes lettres, s'il n'était pas question du retour de madame de Ferrières à Paris. Elle me répondait qu'aucun des gens de la maison au contraire ne pensait quitter les Rochers de long-temps; j'en concluais que l'entreprise de ce maudit homme allait mieux qu'on ne le prétendait dans le pays. Enfin Camille n'était point mariée, et depuis que je voyais avec quelle facilité se gagnait l'argent, je commençais sérieusement à me dire, qu'à moins d'être un sot je devais bientôt en gagner moi-même.

Quant à Victor, il me paraissait fort content. Son futur beau-frère jouait très-bien du violoncelle, ce qui lui promettait le plaisir de monter un assez bon quatuor dans la maison, quand sa sœur serait mariée. Il avait d'ailleurs l'espoir d'établir dans la ville une société philarmonique, dont on voulait le nommer directeur. Grace à

ces ressources il se ferait très-bien, me disait-il, à la vie de province, aux conditions toutefois de venir me voir de temps à autre, et de recevoir par moi quelques envois de musique dont il me parlerait plus tard.

La gaieté de ses lettres, la connaissance que j'avais de son caractère, tout me persuadait en effet qu'il était heureux. Il ne m'en fallait pas davantage pour l'être à peu près aussi.

Un matin, monsieur Vincent, qui se montrait plus content de moi que jamais, m'invita à dîner chez lui ou plutôt chez sa nièce, car c'était elle qui tenait sa maison, depuis qu'il l'avait mariée à un des plus riches agens de change de Paris.

Je fus présenté au mari et à la femme par monsieur Vincent : — Je vous prie, mon cher Desfossés (c'était le nom de l'agent de change), et vous, ma nièce, dit-il, de traiter monsieur Bérard comme un jeune homme à qui nous nous intéressons beaucoup, monsieur Dufresnoy et moi. Par suite de cette recommandation en effet, je reçus le meilleur accueil du jeune ménage. On m'invita à revenir souvent, et non-seulement, madame Desfossés, qui était une fort aimable petite femme, me reçut bientôt

chez elle sur le pied de l'intimité; mais elle me présenta dans plusieurs maisons. Je me trouvai lancé de cette façon au milieu d'une société toute financière, dans laquelle à la vérité je fus admis de nouveau à partager les avantages de l'opulence, mais dans laquelle aussi nous ne parlions d'autre chose que de bourse, de cochenille, d'indigo, etc. Quel que fût mon désir d'acquérir des connaissances dans ce genre, je trouvais la dose d'instruction trop forte. Je sentais le besoin de me retrouver seul, pour m'assurer que mes facultés intellectuelles n'avaient point baissé, et pendant ces longs dîners, où les opérations mercantiles occupaient notre esprit (si esprit est le mot), j'aurais donné tout au monde pour entendre causer Victor un quart d'heure (1).

Je ne me reposais de mon ennui qu'auprès des femmes. Les femmes élégantes et jolies ont toujours la faculté de faire passer des heures intéressantes à un homme de vingt-trois ans; car l'amour est le sujet de conversation qu'elles

(1) Ce que dit ici Raoul, on le sent bien, ne peut plus s'appliquer aux négocians de nos jours: un demi-siècle, et deux révolutions opèrent un grand changement sur toutes les classes d'une société.

préfèrent tant qu'elles sont jeunes, et les moins spirituelles parlent bien amour. Dans les bals, dans les concerts où j'étais fréquemment invité, il s'offrit à moi plus d'une occasion d'effacer de mon cœur une pensée trop chère, je ne résistai pas toujours sans doute à l'entraînement de mon âge et à l'entraînement du monde; mais, en dépit de l'absence et de l'oubli que je devais craindre, Camille n'en resta pas moins l'idole de mon ame. Ne pouvant éprouver qu'un sentiment aussi léger qu'éphémère pour toute autre femme, je me faisais un devoir de conscience de ne rendre de soin qu'à des coquettes, près desquelles on se dispense facilement de jouer la passion. Qu'aurais-je fait pour un cœur aimant, moi dont le cœur ne battait jamais qu'en pensant à Camille?

L'intérêt que je prenais aux diverses distractions que m'offrait la société n'était donc pas assez vif pour me faire négliger les affaires. Aussi monsieur Vincent commençait-il à prendre en moi une confiance entière, et me témoignait-il chaque jour plus d'amitié. — J'ai toujours oublié de vous demander, me dit-il un matin, si vous étiez assez peu raisonnable pour dépenser les cent louis que vous gagnez ici?

Non, monsieur, répondis-je. J'ai fait quelques petites économies; mais, en dix mois de temps, vous imaginez bien qu'elles ne sont pas considérables. A la vérité, j'avais déjà vingt-cinq louis.

— Ce qui vous fait?

— Treize cents livres.

— Treize cents livres! s'écria-t-il en sautant sur sa chaise; et vous gardez treize cents livres! Et vous ne faites pas valoir treize cents livres! Savez-vous bien, étourdi, qu'au denier cinq, un sou en vaut deux au bout de quatorze ans? Laisser dormir l'argent est la plus grande sottise que l'on puisse faire, entendez-vous bien? Un liard, monsieur, un liard, je ne voudrais pas le laisser dormir une semaine. On ne se permet cela que quand on roule sur l'or. Voilà monsieur Dufresnoy, par exemple, qui met beaucoup d'argent en bouquins; Dieu sait quel plaisir on peut trouver à cela; mais enfin les bouquins l'amusent, et il a bien gagné le droit de s'amuser un peu, le brave homme; on lui passe cette petite manie comme on lui passerait de jeter de temps à autre quelques louis par sa croisée, s'il y trouvait de la satisfaction. En est-il de même, je vous le demande, d'un jeune homme qui n'a

pas de fortune? car vous m'avez dit que vous n'aviez pas de fortune; d'un jeune homme qui a tout à faire pour s'arrondir une petite somme honnête dont il puisse tirer parti. Voilà que sans moi vous laissiez tranquillement treize cents livres dans votre secrétaire! Que de gens pourtant n'ont pas eu treize cents livres pour commencer! Ayez la bonté de m'apporter votre magot dès demain matin; nous prendrons du bon papier en attendant mieux. N'allez pas oublier de me l'apporter au moins.

Je le remerciai de tout mon cœur; car sa colère m'inspirait une vive reconnaissance. Et quand je lui portai le lendemain ce qu'il appelait mon magot, je fis une réflexion qui m'égaya l'ame pour toute la journée : c'est qu'à l'exception de monsieur Dumesnil, mon destin ne m'avait encore mis en rapport qu'avec les meilleurs gens du monde. A en juger par ce qui m'arrive, pensais-je, les méchans sont ma foi bien rares ici-bas, ou quelque bon génie se charge de les écarter de ma route.

CHAPITRE XIX.

LA DISPARITION.

Mon cœur au fond et mon pauvre œil larmoyé,
Bien prévoyant qu'après le tiers départ,
Des biens d'amour ils n'auront jamais part.

CLÉMENT MAROT.

J'ÉTAIS chez monsieur Dufresnoy depuis quinze mois à peu près, pendant lesquels Victor n'était venu qu'une fois passer six semaines avec moi. Le mariage de sa sœur, qui avait eu lieu, lui rendait la maison de son père beaucoup plus agréable. Grace à cette joyeuse humeur qui le portait à s'arranger de tout, il me parut sa-

tisfait de sa nouvelle situation, au point de m'assurer que s'il me tenait à Rouen, il n'en sortirait peut-être jamais de sa vie. En attendant il se trouvait si bien du plaisir que nous avions d'être ensemble, ainsi que des plaisirs de Paris, qu'il ne cessait de retarder son départ, à ma grande satisfaction. Tantôt il s'agissait d'un opéra qu'il voulait ou voir ou revoir; tantôt c'était un concert donné par madame Desfossés, chez qui je l'avais présenté, parce qu'on y faisait d'excellente musique. — Qu'importent quelques jours de plus? disait-il; mon père me connaît, il sait bien que je reste où je m'amuse. En sorte qu'ayant alors de l'argent pour nous deux, j'aurais pu, je crois, le garder l'année entière, si le malheur n'avait pas voulu qu'il eût négligé d'apporter son Amati. Le mauvais violon qu'il avait loué le mettait à la torture. Il partit donc, se promettant bien de ne point faire pareille sottise à son premier voyage.

Nous ignorions tous deux en nous quittant combien le terme fixé pour nous revoir allait être éloigné. En arrivant un jour dans le cabinet de monsieur Vincent, je remarquai qu'il avait un air plus gai que de coutume. Il m'apprit bientôt que s'il était joyeux c'était pour mon propre compte;

que, sur sa demande, monsieur Dufresnoy me faisait partir pour l'Allemagne, chargé de diverses commissions de confiance et des plus importantes. — Hein! jeune homme, ajouta-t-il en me frappant sur l'épaule, vous ne vous attendiez pas à faire votre chemin aussi vite? Mais voilà ce que c'est qu'un bon ami. J'ai affirmé que vous étiez parfaitement capable de remplir ce poste; c'est à vous maintenant à ne pas compromettre ma caution.

Tout étourdi de ce que j'entendais, j'étais si peu sûr d'en être content, que je gardais le silence.

— Eh bien! reprit monsieur Vincent, est-ce que vous ne m'avez pas compris?

— Pardonnez-moi, monsieur, je sens vivement tout ce que je dois à votre amitié; mais dans le premier moment, l'idée de quitter la France.....

— Quitter la France! Eh! que diable cela vous fait-il, puisque vous n'avez plus vos parens? Quitter la France! belle misère! quand il s'agit pour vous de rester commis de bureau ou de faire une fortune rapide! Il se mit alors à me détailler, avec sa loquacité habituelle, tous les avantages que m'offrirait ma nouvelle position.

Non-seulement mes appointemens seraient plus considérables, mais monsieur Dufresnoy était un homme juste et généreux, toujours prêt à reconnaître noblement les services rendus à sa maison. Ne pouvais-je pas aussi d'ailleurs tenter quelques affaires pour mon compte? Par suite de l'emploi que nous avions fait de mes fonds, depuis un an, il m'autorisait à tirer près de mille écus sur lui. — Mille écus! répéta-t-il vingt fois en frappant sur son bureau; avec mille écus et de l'intelligence, placé sur un bon terrain, on doit faire sa fortune en dix ans.

Pendant le long discours de monsieur Vincent, toute mon irrésolution avait cessé. N'étais-je pas entré chez un banquier dans l'espoir de m'enrichir un jour? Devais-je négliger la première occasion qui s'offrait peut-être de parvenir à ce but? En France comme en Allemagne ne me fallait-il pas vivre éloigné de Camille? Il ne m'importait guère en effet d'habiter Paris ou Francfort, puisque je ne pouvais habiter les Rochers. Résolu à accepter le poste qui m'était confié, je remerciai monsieur Vincent du service qu'il me rendait, et l'assurai que j'étais prêt à partir.

— C'est vraiment bien heureux, dit-il, j'ai

ceu ma foi que j'en serais avec vous pour mes frais, et cela par quelque folle idée de jeune homme, je gage. Au reste, si vous avez à prendre congé d'une Dulcinée, il vous reste peu de temps, attendu que demain soir il faut être sur le chemin de Vienne!

— Je n'ai d'adieux à faire qu'à vous, monsieur, répondis-je en soupirant.

— Tant mieux, tant mieux, car nous avons besoin de causer un peu; et pour aujourd'hui, d'ailleurs, nous dînons ensemble chez monsieur Dufresnoy, qui m'a dit de vous amener.

C'était la première fois de ma vie que je recevais une invitation de monsieur Dufresnoy. Je ne fus pas fâché de pouvoir observer tout à mon aise l'homme qui tenait, pour ainsi dire, mon sort dans sa dépendance, et avec lequel jusqu'alors j'avais eu si peu de rapports directs.

Après avoir été faire une toilette fort soignée, je revins prendre monsieur Vincent, ainsi que nous en étions convenus. Monsieur Dufresnoy me reçut très-bien; mais toujours avec cet air grave et froid qui lui était particulier, et qui m'imposait extrêmement. Au milieu de sept ou huit figures inconnues, j'aperçus avec plaisir Desfossés et sa femme. Madame Desfossés eut

sait dans un coin avec une jeune personne, que monsieur Vincent me dit être la fille de la maison. En regardant mademoiselle Dufresnoy je la félicitai tout bas de pouvoir espérer une grande fortune, tant elle était loin d'être jolie. Si j'en excepte de belles dents, on cherchait en vain quelque chose d'agréable dans toute sa personne. Avant l'heure de se mettre à table, monsieur Dufresnoy me prit à part, et me dit quelques mots relatifs aux affaires qui allaient m'être confiées. Ses ordres et ses avis furent aussi clairs que succincts; l'entretien ne dura pas même jusqu'à l'annonce du dîner: — Pour tout le reste vous correspondrez avec Vincent, ajouta-t-il en terminant; il s'intéresse beaucoup à vous, et moi aussi, monsieur Bérard.

Dès que l'on fut à table: — Et Charles? demanda monsieur Dufresnoy, en montrant une place qui restait vide.

— Je viens de le rencontrer il n'y a pas deux heures sur le chemin du bois de Boulogne, répondit un des convives. Il allait dresser un nouveau cheval à son phaéton.

— Je l'ai vu partir avec un grand effroi, dit alors tout bas à monsieur Vincent, dont j'étais le voisin, une des plus douces voix que l'on

puisse entendre; je voudrais bien que mon père défendît à Charles d'acheter des chevaux aussi vifs.

— Est-ce qu'il oserait ? répondit monsieur Vincent en souriant.

— Ah ! je suis bien sûre qu'en disant à mon frère que cela l'inquiète et le chagrine.....

Un mouvement d'épaule qui n'était pas équivoque, empêcha la jeune personne de poursuivre. Elle s'aperçut que je pouvais entendre, et craignant sans doute de donner la réplique à notre ami, elle s'arrêta en tournant la tête d'un autre côté; il me fut aisé de voir néanmoins qu'elle prêtait peu d'attention à ce qui se passait à table. Elle ne cessait point de regarder la porte, de regarder son père comme une personne vraiment inquiète. Monsieur Dufresnoy lui-même était encore plus silencieux que de coutume. Deux ou trois fois il demanda à divers domestiques si son fils n'avait rien fait dire. Sur la réponse négative, il fronçait le sourcil, laissait sur son assiette ce qu'il s'était fait servir. Vers le milieu du second service enfin, on entendit le bruit d'une voiture dans la cour. — Le voilà ! le voilà ! mon père, dit mademoiselle Dufresnoy d'un air ravi. La figure de monsieur Du-

TAYLOR INST. OXFORD

fresnoy s'éclaircit tout-à-coup et prit une expression de joie que j'avais pensé devoir lui être étrangère. — Je crois en effet que le voilà, répondit-il avec un sourire où se peignait la plus vive satisfaction.

— Si c'était mon fils! marmotta Vincent entre ses lèvres; et un jeune homme en bottes et en habit du matin entra bruyamment dans la salle.

— Oh! Charles, à quelle heure! dit doucement monsieur Dufresnoy.

— Mille pardons, mon père, mille pardons à ces dames, à ces messieurs; mais je puis vous donner ma parole d'honneur qu'aucun de vous ne serait encore ici s'il avait eu à faire à la bête que je viens de conduire. Moi-même j'ai cru dix fois que je n'y reviendrais plus; je n'ai jamais eu à lutter contre un animal aussi difficile.

— Voilà qui n'a pas le sens commun, mon fils, reprit monsieur Dufresnoy.

— Que voulez-vous? autrement il faut se résoudre à n'avoir que des porteurs de chevaux dans son écurie. A la vérité celui d'aujourd'hui abusait de la permission que je leur donne de s'emporter. Il m'a fait faire trois quarts de lieue à train de course, à tombeau ouvert, véritablement à tombeau ouvert.

— Allons, dîne donc, Charles, interrompit mademoiselle Dufresnoy.

— Oui, ma petite Claire, je vais dîner; mais qu'on ne m'apporte rien, la moindre chose suffit; j'ai perdu tout naturellement l'habitude de manger la soupe, les hors-d'œuvres, les entrées.

— Il est vrai que j'ai souvent eu l'honneur de dîner chez monsieur votre père, sans avoir jamais le plaisir de me mettre à table avec vous, dit un petit homme qui portait perruque.

— Vous avez raison, monsieur, mais comme je suis bien élevé, je prends toujours les dîners où je les trouve. Un peu de cette poularde, je vous prie, mon cher monsieur Vincent.

Ce qui me semblait vraiment curieux à observer, c'était la figure de monsieur Dufresnoy depuis que son fils était là. Les regards de bonheur qu'il attachait sur ce jeune homme, le sourire avec lequel il accueillait le moindre mot que prononçait l'étourdi, la crainte qu'il avait de le chagriner en insistant le moins du monde sur quelque sage observation : tout annonçait une de ces faiblesses de cœur auxquelles les plus sages de nous sont soumis, et qui peuvent nous faire pousser une affection jusqu'au plus complet aveuglement.

Tel était en effet le genre d'affection de monsieur Dufresnoy pour son fils. Sa femme, qu'il avait aimée passionnément, étant morte à la fleur de l'âge, l'extrême ressemblance de Charles avec sa mère avait rendu ce premier-né l'objet d'une véritable idolâtrie. Dès ses plus jeunes ans l'enfant put remarquer que sa volonté, ses désirs étaient les lois d'un père qui mettait en lui seul toute sa joie et tout son bonheur. Le temps ne fit qu'accroître une tendresse aussi excessive. Charles Dufresnoy, arrivé alors à l'âge de vingt-deux ans, ignorait encore qu'on pût éprouver une contrariété ou une privation; aussi son despotisme avec chacun égalait-il sa fatuité. Elevé par un gouverneur dont il avait fait son esclave, depuis long-temps déjà il vivait entièrement maître de ses actions. Puisant à son gré dans une des plus fortes caisses de Paris, il satisfaisait sans la moindre opposition ses fantaisies en tous genres. La crainte qu'avait son père de le voir embrasser l'état militaire, pour lequel il témoignait avoir du goût, achevait de tout soumettre à ses caprices; et l'homme le plus habile, le plus sage en affaires que j'aie jamais rencontré, était gouverné dans son intérieur comme un enfant, par un étourdi sans cervelle. Heureuse-

ment pour tant de gens qui se trouvaient dépendre de monsieur Dufresnoy, cet étourdi n'était pas méchant, il avait au contraire de temps à autres certains mouvemens qui partaient d'un bon cœur; ce qui, joint à une figure charmante et à quelque esprit, aurait pu justifier la faiblesse d'un père, si cette faiblesse avait eu des bornes.

Comme j'étais le seul jeune homme à ce dîner, ce fut avec moi que le fils de la maison vint causer quand on eut pris le café. — Vous allez partir pour l'Allemagne, monsieur, à ce que m'apprend mon père, me dit-il; je voudrais bien être à votre place, car vous irez sans doute à Berlin, vous verrez des revues prussiennes. Je donnerais cent mille écus pour voir une revue prussienne.

— Si je vais à Berlin, répondis-je, il est fort douteux que j'aie le temps d'assister aux revues!

— Bah! le temps, il faut le prendre; un jeune homme ne peut pas se trouver près de Postdam sans voir ces troupes-là; les plus belles troupes de l'Europe à ce qu'on dit. Est-ce que vous n'avez jamais eu envie d'être officier?

— Jamais.

— Voilà qui est bien extraordinaire, car

entre nous je ne vois pas d'autre état à prendre quand on a notre âge.

— L'armée serait nombreuse, répliquai-je.

— Mais non, il restera toujours quelques hommes comme notre ami Vincent, qui devait rêver négoce au collége, et des pauvres jeunes gens tyrannisés, comme moi par exemple.

— Comme vous? dis-je en riant.

Il se mit à rire aussi. — Sur beaucoup de points je n'ai pas à me plaindre, j'en conviens, répondit-il; il n'en est pas moins vrai que mon père ne veut pas entendre parler d'épaulettes. Il s'y obstine; mais parbleu je m'obstine aussi; et si je ne fais pas la guerre, je ne ferai rien. Je m'occuperai de chevaux, de femmes, enfin de ce qui reste à un malheureux homme quand on lui a fait manquer sa vocation. Et de ce pas-ci je vais me déchenniller pour aller à l'Opéra. Voulez-vous venir à l'Opéra, monsieur?

Je m'excusai, alléguant différentes affaires.

— Ah! des affaires! dit-il en prenant un air grave; l'école de monsieur Vincent, je vois cela; l'école de monsieur Vincent. Que je sois pendu pourtant si l'Opéra ne vous amusait pas davantage. Et me saluant légèrement d'un coup de tête, il s'esquiva.

Vincent ayant eu occasion le lendemain de m'apprendre sur ce jeune homme tout ce que j'en ai dit plus haut, je partis sans regretter beaucoup ma nouvelle connaissance; mais je plaignis monsieur Dufresnoy et cette pauvre sœur, qui, pour être laide, ne m'en avait pas moins semblé une bien bonne personne.

Je passe rapidement sur deux années de séjour en Allemagne, pendant lesquelles je m'occupai presque exclusivement d'affaires commerciales. Il suffira de dire que, tout en soignant avec le plus heureux succès les intérêts dont je me trouvai chargé, je ne négligeai pas les miens. Le commerçant de France que j'affectionnais le plus sans contredit, était le père Duparc. Voulant que mon début se fît avec lui, je lui adressai une commande de bas pour les mille écus que je pouvais tirer sur monsieur Vincent. Je fis passer cette marchandise à Prague, où elle était fort recherchée, et je gagnai près de cent pour cent sur cette première affaire, ce qui me donna les moyens d'en entreprendre de plus importantes. Il sembla dès lors que le sort se plût à me protéger; tout ce que je tentai me réussit au point, qu'ayant fait le compte de ma fortune moins de dix-huit mois après l'avoir commen-

cée, je me trouvais possesseur de quarante mille livres.

On aurait une faible idée de la joie que me fit éprouver ce résultat de mes spéculations, si je ne disais quel motif avait fait de moi aussi promptement un digne rival de monsieur Vincent, dans l'art de tirer parti d'un écu. Il y avait long-temps que les lettres de Catherine ne se bornaient plus à m'instruire de bruits vagues et incertains sur le peu d'habileté que montrait monsieur Dumesnil comme chef d'une vaste entreprise. Dès le premier mois de mon séjour en Allemagne, la bonne cousine me mettait au courant de diverses particularités qui m'avaient fait entrevoir comme possible la ruine totale de madame de Ferrières; et depuis, ce qu'elle me mandait de l'état des choses devenait de plus en plus alarmant. Qu'on juge donc avec quelle ardeur je désirais gagner de l'argent dans l'espoir de venir au secours de celle qui m'avait recueilli à l'époque de mon abandon, au secours de monsieur Dumesnil lui-même, si pour empêcher la perte de madame de Ferrières il fallait empêcher la sienne. L'accroissement rapide de mes fonds me causait une satisfaction d'autant plus vive, que j'avais résolu d'écrire à monsieur de

Sénac dès que je pourrais offrir quarante mille francs. Ce moment approchait, déjà ma lettre était toute rédigée dans ma tête. Monsieur de Sénac ne devait pas être surpris qu'étant moi-même dans les affaires, je fusse instruit des embarras commerciaux de monsieur Dumesnil; il ne le serait pas davantage, j'avais lieu de l'espérer, que, devant tout à sa sœur, je voulusse risquer ma fortune pour sauver celle de ma bienfaitrice; car telle était ma pensée dominante, j'ose l'affirmer ici dans toute la sincérité de mon ame, madame de Ferrières n'eût-elle pas eu de nièce, j'aurais été heureux de mettre à ses pieds tout ce que je possédais, tout ce que je pouvais posséder un jour. J'avouerai cependant avec la même franchise qu'une idée ravissante pour moi était celle qu'au bout de trois ans Camille allait entendre prononcer mon nom, qu'elle pourrait se dire : Pendant une si longue absence, son cœur ne nous a donc pas quittés!

Ceci peut expliquer comment je vécus près de deux ans en Allemagne, tantôt à Vienne, tantôt à Francfort ou à Hambourg, sans autre désir que celui d'ajouter à la prospérité de la maison Dufresnoy et à la mienne. Bornant mes relations à des relations d'affaires qui me mirent en rap-

port avec un grand nombre de négocians, je fus heureux de rencontrer, dans cette classe de la société allemande, autant de lumières que de loyauté. Dans ces intérieurs paisibles et réglés où l'on voulait bien me recevoir, je contractai le goût des plaisirs tranquilles, et je repris celui de l'étude, deux choses qui n'ont pas peu contribué à rendre ma vie heureuse. Je devais donc me féliciter sur tous les points d'avoir fait ce voyage et suivi les conseils de monsieur Vincent, dont au reste je recevais les encouragemens et les éloges à chaque courrier. Monsieur Dufresnoy m'écrivit lui-même une fois pour me témoigner sa satisfaction et me charger de lui acheter à tout prix un bible de *Faust* (1), qu'on l'assurait être en vente à Munich, où je me trouvais alors, comme aussi de lui rapporter quelques partitions d'opéras allemands pour sa fille.

Ces derniers mots me firent supposer que mon retour à Paris serait peut-être prochain. Heureusement je touchais au terme qu'ambitionnaient mes vœux. Déjà je m'arrangeais de manière à rendre tous mes fonds disponibles

(1) L'associé de Guttemberg, inventeur de l'imprimerie.

d'un moment à l'autre. Une joie folle s'emparait de mon ame, quand je pensais qu'une lettre de moi allait arriver aux Rochers, que le bon monsieur de Sénac y répondrait, que j'allais enfin savoir par lui la véritable situation de ceux dont le souvenir ne m'avait jamais quitté. Je n'attendais plus qu'un dernier renseignement que j'avais demandé à Catherine pour agir; mais pendant près d'un mois Catherine n'écrivit pas. J'étais d'une impatience, d'une inquiétude que je ne saurais peindre, lorsque enfin, parmi mes lettres de France, je reconnus l'écriture de la bonne cousine. Je brise le cachet; je lis.

« Il est arrivé de bien grands malheurs aux « Rochers, mon pauvre Raoul, je n'osais vrai- « ment pas t'écrire; mais il faut toujours bien « te les apprendre, car enfin c'est sans remède. « Madame de Ferrières est morte depuis trois « semaines, en cinq jours de temps. Le bon « Dieu lui a fait une grande grace, car la pauvre « dame allait se trouver bien dans la peine. « Quand on aura payé ce qu'elle doit, ce qu'elle « laisse à ses domestiques et à monsieur Dumes- « nil, il ne restera rien du tout pour sa famille. « C'est si vrai que son frère, quand il a eu vu « le testament et tous les papiers, a dit qu'il re-

« nonçait à hériter, et il est parti il y a huit « jours avec sa fille, sans que personne sache « où ils sont allés. On est bien étonné ici que « madame de Ferrières ait laissé tant d'argent à « ce vilain monsieur Dumesnil, plutôt qu'à son « pauvre frère, qui en a besoin; mais elle avait « la tête tournée de cet homme-là, et il est bien « sûr que depuis trois ans il lui tirait de grosses « sommes pour sa manufacture. Les ouvriers « sont renvoyés. Les Rochers sont à vendre; « car monsieur Dumesnil quitte le pays à pré- « sent qu'il a fait sa pelotte. Il n'est bien vu de « personne d'ailleurs, et tout le monde dit que « c'est un homme qui finira mal. J'aurais bien « voulu, mon bon Raoul, te cacher tout cela « pour ne pas te faire du chagrin; mais tu me « dis tant de t'écrire tout, que tu te serais peut- « être fâché contre moi. Ces gens-là enfin ne « sont pas tes parens, ils t'avaient planté là; et « puis j'aime bien mieux que tout cela arrive « aujourd'hui que si c'était arrivé de ton temps. « J'espère donc que tu prendras ton parti. Je « voudrais déjà avoir reçu ta réponse. Adieu, « mon bon Raoul.

CATHERINE.

J'eus la force de lire cette lettre jusqu'à la fin, quoique les premières lignes m'eussent causé un saisissement inexprimable; mais, quand je vis qu'elle ne renfermait pas un mot qui pût m'indiquer ce qu'étaient devenus monsieur de Sénac et sa fille, qui pût même m'ouvrir une voie pour retrouver leurs traces, je m'abandonnai à un désespoir d'autant plus affreux que j'y tombais du faîte de la joie et de l'espérance. Qu'allait devenir Camille ? Camille, que j'aurais pu secourir, que j'aurais pu revoir, si j'avais écrit avant ce fatal départ ! Camille, réduite désormais à l'indigence ainsi que son vieux père ! En pensant que peut-être il était trop tard pour retrouver sa trace, que peut-être jamais personne ne pourrait m'instruire du lieu qu'elle habitait, j'éprouvais une douleur à laquelle aucune autre, je crois, ne peut se comparer, car il s'y joignait un sentiment d'impuissance qui me faisait pousser des cris de rage.

J'écrivis à Catherine en la suppliant de faire tout au monde pour apprendre dans quel pays s'était retiré monsieur de Sénac. J'écrivis à plusieurs négocians de Macon, qui, vu la proximité de cette ville avec Charolles, pouvaient

avoir eu quelques rapports avec madame de Ferrières ou son frère lui-même. Me rappelant leur avoir entendu dire à tous deux que leur famille était des environs de Bordeaux, j'écrivis à nos correspondans de Bordeaux, sans en oublier un seul, avec prières de ne négliger aucun moyen de découvrir monsieur de Sénac, si, comme la chose me semblait possible, il était retourné dans sa province; enfin j'écrivis à Victor. Je lui mandais de partir pour Paris aussitôt ma lettre reçue, de se rendre à l'hôtel de madame de Ferrières, où j'avais le plus grand espoir qu'il recevrait du suisse quelques renseignemens précieux.

Je vécus moins malheureux et je pris un peu de patience, tant que j'attendis les réponses du grand nombre de gens à qui je m'étais adressé. Mais bientôt chaque jour vint détruire totalement une ou plusieurs de mes espérances; et quand je reçus de Catherine l'assurance que monsieur de Sénac avait quitté les Rochers à l'improviste, sans instruire qui que ce soit de ses projets ultérieurs; quand Victor m'écrivit que l'hôtel de la rue de Richelieu était vendu depuis un an au moins, et qu'il avait trouvé à la

porte un nouveau suisse, je tombai dans un accablement tel, que par moment je me flattais d'être arrivé au terme de ma triste existence.

CHAPITRE XX.

LE SOUVENIR.

Soit que, fermant carrière à votre destinée,
Le premier vent vous ait rejeté dans le port;
Qu'un amour malheureux, vous assaillant d'abord,
D'un voyage plus long vous ait ôté l'envie,
Et que, sans voir ouvrir, heurtant à cette vie,
Vous vous soyez, bien jeune, assis le cœur en deuil,
Comme un amant la nuit, qui s'assied sur un seuil.

SAINTE-BEUVE.

Après avoir fait encore en Allemagne un séjour de quelques mois, qui laisse bien peu de traces dans ma mémoire, je revins à Paris. Le temps alors avait produit sur ma peine son effet habi-

tuel, il l'avait rendue moins amère. Mais le bonheur, la vie du jeune âge, étaient perdus sans retour. Je n'avais pas vingt-six ans, et déjà pourtant j'étais vieux; déjà les souvenirs de mon cœur étaient plus vifs que ses émotions, car aucune femme ne pouvait me faire éprouver ce que j'avais ressenti, et que je ressentais encore pour Camille; pour Camille, que je ne devais jamais revoir! Mon rêve d'amour, dont l'absence, les chagrins, la misère, n'avaient jamais pu effacer les brillantes couleurs, s'évanouissait dans ces ténèbres où la fatalité venait d'anéantir mes espérances. Avec lui finissaient pour moi toutes les grandes joies de l'ame, tous les vifs désirs et toute ambition : peu m'importait maintenant de vivre solitaire ou répandu dans le monde le plus brillant, inconnu ou célèbre, pauvre ou millionnaire. Peu m'importait aussi dans quel lieu je traînerais désormais cette existence monotone, sans espoir, sans crainte, sans amour, qui ne semble être réservée qu'à la vieillesse. Un profond découragement, une indifférence totale, avaient succédé à l'extrême activité que j'avais mise jusqu'alors à faire fortune. Ne désirant plus entreprendre aucune affaire pour mon compte, je venais d'envoyer dix mille francs à

ma bonne Catherine, afin qu'elle n'eût plus besoin de travailler; j'en adressai autant à mon oncle, le priant de recevoir cette somme comme un juste dédommagement de ce que j'avais pu lui coûter tant qu'il avait bien voulu me garder dans sa maison. La réponse qu'il m'adressa, quoique écrite en termes un peu embarrassés, était plus tendre qu'à lui n'appartenait, et me laissait entrevoir toute la joie que lui avait causé ce qu'il appelait mon bon souvenir. Je laissai le restant de mes fonds dans les mains de monsieur Vincent, fort indifférent sur ce qu'ils pourraient me rapporter un jour, car, hélas! je n'avais plus besoin d'être riche.

A peine arrivé à Paris, j'avais eu la consolation d'embrasser Victor, qui vint m'y joindre aussitôt. Il m'avait aidé dans les recherches que je tentai de nouveau alors pour m'instruire du sort de monsieur de Sénac; recherches si nombreuses et si vaines, qu'il me fallut bien enfin renoncer à tout espoir. Pendant un mois que nous passâmes ensemble Victor et moi, il ne négligea rien pour me tirer de la profonde mélancolie dans laquelle il me voyait tombé. Sans cesse il me remettait sous les yeux les avantages de ma situation présente, comparés aux temps

de détresse qu'il m'avait vu passer; me soutenant, comme aurait pu le faire le père Duparc, qu'après tout il fallait en revenir au positif, au solide. — Tu deviens trop sage, Victor, lui disais-je. — Mais toi, tu deviens trop fou; et puis ma sagesse est gaie, ta folie est triste; lequel vaut mieux? — Ah! m'écriais-je quand il avait tout dit, que ne suis-je encore au jour où j'écrivais Germanicus! Tu parles de positif, Victor; tout ce que j'ai connu de bonheur ici-bas, je l'ai dû à mes illusions.

Ce dont Victor me félicitait le plus quand il essayait de me remonter, était le véritable succès dont je jouissais alors chez monsieur Dufresnoy; je m'y voyais traité en effet comme un enfant de la maison. Charles Dufresnoy ayant eu le caprice de me prendre en amitié, son père m'engageait sans cesse, soit à dîner, soit à venir au spectacle dans leurs loges. Cette intimité arriva au point, qu'aussitôt après le départ de Victor, monsieur Dufresnoy me pressa d'accepter un logement dans sa maison, et de n'avoir plus d'autre table que la sienne.

Ce qui me porta surtout à accepter cette offre fut le désir de me rapprocher d'une personne de la famille pour laquelle on ne tardait pas à

éprouver un tendre intérêt dès qu'on avait occasion de la connaître : cette personne était mademoiselle Dufresnoy. Privée de tous les avantages qui plaisent aux yeux, la nature semblait avoir voulu l'en dédommager en la douant d'une ame vraiment céleste. Sa bonté, son esprit, ses talens, faisaient le charme d'une maison, où tout son désir aurait été de vivre en famille, mais dont elle se voyait obligée de faire les honneurs à la foule qu'y amenaient souvent les nombreuses relations de son père, ou le goût que Charles avait pour le monde. On lui savait d'autant plus de gré d'être aimable, qu'elle ne paraissait pas être heureuse. Une mélancolie habituelle, que ses regards tristes et le doux son de sa voix laissaient percer, malgré ses efforts, rendaient plus touchans ses soins, sa bonté pour tous ceux qui l'approchaient, de même que cette tendresse pour les siens, dont elle semblait faire sa consolation à défaut d'autre bonheur.

Sans partager pour Charles l'aveuglement de son père, mademoiselle Dufresnoy aimait extrêmement son frère, qui, je crois, ne craignait qu'elle au monde, tant il l'estimait au-dessus de toutes les femmes. Elle le voyait avec beaucoup de chagrin avoir déjà une partie des goûts et

des habitudes de ce qu'on appelle les mauvais sujets, quoiqu'au fond il fût loin de l'être lui-même, et fît plus de sottises par *air* que par envie réelle d'en faire. Elle désira qu'il s'établît une liaison d'amitié entre ce jeune homme et moi. Ce qui me valut cette distinction de sa part fut non-seulement la vie que je menais, dont, il est vrai, la régularité était grande, mais aussi certaine analogie dans ses idées et les miennes, qu'elle remarqua bientôt, et qui ne tarda pas à m'obtenir sa confiance. De mon côté j'éprouvais pour elle non de l'amour, rien dans sa personne n'était propre à inspirer ce sentiment, mais une affection si tendre, un intérêt si vif, que je n'aurais pu l'aimer davantage, eût-elle été ma sœur. J'ai déjà dit qu'elle était habituellement triste; moi-même j'avais perdu ma gaieté; néanmoins il m'était si doux de la voir oublier quelques instans la peine secrète de son cœur, qu'il m'arrivait bien souvent à table d'exciter l'enjouement général; et si je la voyais sourire à nos plaisanteries ou plaisanter elle-même, j'étais content.

Monsieur Vincent m'avait appris que Claire Dufresnoy annonçait depuis long-temps la résolution de ne jamais se marier, ce qui ne m'é-

tonna point du tout, quoiqu'elle eût à peine dix-huit ans, ayant remarqué plus d'une fois qu'on ne pouvait parler mariage devant elle sans lui faire froncer le sourcil ou pousser un profond soupir.

Je me promenais un soir aux Tuileries avec Charles, deux mois environ après mon établissement chez son père. Il me parlait de trois ou quatre femmes, dont il se gardait bien de me cacher les noms, et qu'il prétendait avoir séduites dans la même semaine. — Je ne crois pas, mon cher Raoul, ajouta-t-il en se frottant les mains, qu'on puisse mener sur terre une plus douce vie que la mienne, et si je pouvais décider Claire à se marier...

— Qu'a donc de commun le mariage de votre sœur avec vos amours? demandai-je.

— Ah! voici : mon père s'est mis absolument dans la tête d'avoir des petits-enfans; il en radote, de petits-enfans. Si Claire ne se marie pas, il voudra me marier jeune; et marier un homme dans ma position, c'est l'assommer!

— Vous avez de si bonnes raisons à donner à votre père, dis-je en riant, qu'il est trop raisonnable pour ne pas s'y rendre.

— Des raisons! je n'en donnerai qu'une: c'est que je ne veux pas, c'est que je ne veux pas ab-

solument! Il faudra bien que mon père s'en contente ; mais je n'aime pas à le chagriner, et puis il essaiera tous les moyens : on me fera passer deux cents demoiselles en revue ; on ne parlera plus d'autre chose du matin au soir. Ce sera d'un ennui mortel! Tandis que, si ma sœur se mariait, mon père prendrait patience.

— Votre sœur donne sans doute un motif pour s'y refuser?

— Elle dit qu'elle est laide. Il est bien vrai que cette bonne Claire n'est pas jolie ; mais elle sera si riche! et puis c'est un ange. J'aimerais mieux épouser une seconde Claire qu'aucune de mes maîtresses, quoique je les choisisse assez bien. Une femme si douce, si spirituelle, si sage!... J'espère bien, Raoul, que vous ne lui contez rien de nos folies?

— Qu'appelez-vous *nos* folies, Charles? dis-je en souriant.

— Eh bien! de mes folies, puisque vous êtes un sournois qui ne me confiez pas les vôtres.

— Triste confidence! répondis-je; car il m'arrivait quelquefois d'envier le sort de cet étourdi, dont l'existence au moins avait du mouvement.

Peu de temps après cet entretien, j'eus l'occasion d'apprendre combien il serait difficile de

faire revenir mademoiselle Dufresnoy sur le parti qu'elle avait pris de rester fille. Comme je remontais un soir dans mon appartement, situé précisément au-dessus du sien, je la rencontrai dans l'escalier : — Sortez-vous du salon? me dit-elle; le colonel y est-il encore?

Celui dont elle parlait était un jeune comte que je savais l'avoir demandée en mariage, et dont monsieur Dufresnoy protégeait les présentations au point de l'engager souvent à dîner, quoique sa fille l'eût prié plus d'une fois de ne pas le faire. Sur ma réponse qu'aucun des convives n'était encore parti : — Alors, je vous en prie, monsieur Bérard, rentrez avec moi, et faites tout ce que vous pourrez pour que mon père et Charles ne me forcent pas à chanter.

— Charles doit aller à l'Opéra, et je vais offrir une partie d'échecs à monsieur Dufresnoy.

— Vous êtes bon! dit-elle. Vous savez bien, monsieur Bérard, pourquoi je ne voudrais pas chanter; car c'est vraiment une persécution, oui, une cruelle persécution! ajouta-t-elle en frappant du pied avec humeur. Que mon père leur donne la dot: il est bien impossible, mon Dieu! qu'on désire jamais autre chose que la dot.

Il faudrait avoir entendu de quel ton douloureux ces mots furent prononcés pour comprendre à quel point ils me touchèrent. Je ne pus la regarder une seule fois pendant cette soirée sans éprouver un sentiment de tendresse et de pitié, qui me la rendit plus chère que jamais. J'aurais voulu du moins qu'on lui laissât la paix, qu'on laissât cette jeune ame affligée chercher ses consolations en elle-même; car nul de nous ne pouvait la consoler entièrement. Aussi, bien loin de laisser voir à mademoiselle Dufresnoy que j'eusse deviné sa peine, bien loin d'aborder avec elle ce sujet d'entretien, quand elle m'eut fait la joie de m'appeler *mon ami*, je lui confiai toutes mes pensées; je lui rendis un compte exact de ma vie entière, à l'exception de mon amour pour Camille. Je sentais trop bien qu'on ne pouvait parler de l'amour à Claire sans toucher à la plaie de son cœur.

Mon amitié pour cette aimable personne apportait un nouvel intérêt dans ma vie: quand je pensais à elle et à Victor, je m'en voulais de ne pas me sentir tout-à-fait heureux. Ma jeunesse faisait encore du bruit, comme l'a si bien dit madame de Sévigné; et les années devant aussi améliorer le sort de ma jeune amie, je ne crois

pas que jamais personne ait autant désiré vieillir que je le désirais à cette époque.

En attendant le plaisir de porter perruque, j'eus celui de revoir Victor. Il revint à Paris pour y passer un mois; et comme on s'aperçut bientôt chez monsieur Dufresnoy que je lui donnais tout mon temps, Charles et sa sœur me pressèrent tous deux de leur présenter mon ami. Victor fut reçu à merveille; il ne tarda pas à venir presque tous les jours faire de la musique avec Claire, dont le talent était supérieur. Elle chantait surtout admirablement, et sa voix était si douce, si pure, que Victor ne l'entendait pas sans transport. La première fois qu'elle chanta devant lui, il se pressa de m'emmener dans un coin du salon quand elle eut fini: — Tu prétendais qu'elle était laide, me dit-il de manière à n'être pas entendu; elle est belle comme un ange, cette femme-là! elle est belle comme un ange! Quant à Charles, il déplut souverainement à Victor, qui ne revenait pas de l'aveuglement du père. Il est certain que Charles, avec beaucoup moins d'esprit que sa sœur, avait dans toutes ses manières une certaine insolence à laquelle on ne se faisait pas avant qu'on eût lieu

de le connaître pour un assez bon enfant, qu'il était. Le voisinage de Claire aussi lui faisait tort, et quand on voyait mademoiselle Dufresnoy toujours bienveillante, toujours affable, s'oublier complètement elle-même pour ne jamais penser qu'aux autres, peu de gens pardonnaient à monsieur Dufresnoy son engouement pour son fils. — Il faut que cet homme-là soit sourd, me disait Victor; il faut qu'il n'entende ni parler, ni chanter sa fille: autrement comment pourrait-il lui préférer ce petit sot?

Un jour que je montrais à Victor la bibliothèque de monsieur Dufresnoy, qui était une des plus riches de Paris, je lui fis remarquer mon Enéide, rangée parmi sept ou huit cents autres volumes. — Tu n'as donc jamais pu la ravoir? me dit-il.

— Je me suis même bien gardé d'en parler, répondis-je; connaissant la passion de monsieur Dufresnoy pour ses livres, je lui aurais fait de la peine inutilement; je ne sais vraiment pas contre quelle somme on pourrait lui faire troquer un Elzevir. Mais je ne dis pas à Victor que je venais souvent, très-souvent, voir, toucher, ouvrir ma chère Enéide; qu'en songeant à com-

bien d'heureux événemens de ma vie ce précieux volume était lié, j'avais parfois la folie de me dire en soupirant: — Je tenais ce talisman de mon bon génie: il est sorti de mes mains, et j'ai perdu Camille!

CHAPITRE XXI.

LE DEUIL.

Et pourtant mes amours, mes heures fortunées ?
N'était-ce pas hier ?

Mme Desbordes-Valmore.

Peu de jours après le départ de Victor, Charles Dufresnoy me dit à table, que son projet était d'aller le soir au bal de l'Opéra. Comme il ne me parlait point d'y venir avec lui, étant sans doute appelé à quelque rendez-vous, et que deux fois déjà il m'avait entraîné dans cette bruyante réunion, où je m'étais beaucoup

ennuyé, je n'offris malheureusement point de l'accompagner.

A six heures du matin, je fus éveillé en sursaut par la voix de son valet de chambre, qui me pressait de lui ouvrir, en frappant violemment à ma porte. — Ah! monsieur Bérard, me dit-il d'un air effaré, il n'y a que vous qui puissiez venir à notre secours! Mon maître vient de partir pour se battre; ils sont au bois de Boulogne; on vous selle un cheval, courez, courez vite; Dieu veuille que vous arriviez à temps!

Tandis que ce garçon m'aidait à m'habiller en toute hâte, il m'apprit que Charles était revenu du bal il n'y avait pas une demi-heure, avec un jeune homme, nommé Lormières; qu'ils avaient parlé de dispute, de porte Maillot; que son maître ne s'était donné que le temps de changer d'habit, de prendre deux épées; et, qu'après lui avoir ordonné, sur sa tête, de cacher à son père et à sa sœur qu'il fût rentré dans la nuit, il venait de repartir en cabriolet avec son ami.

Tout ne prouvant que trop en effet qu'il s'agissait d'un duel, je recommandai instamment à cet homme de garder le plus grand secret jusqu'à mon retour. En cinq minutes je fus dans

l'écurie, où, grace à sa précaution, je trouvai le cheval qu'il m'avait fait seller, et je partis au galop pour le bois de Boulogne. Comme il ne faisait grand jour que depuis fort peu de temps, j'espérais me trouver sur le champ de bataille presque aussitôt que les combattans. Par quels moyens je parviendrais à empêcher cette fatale affaire, je l'ignorais; mais, résolu à risquer ma vie, s'il le fallait, pour protéger celle de Charles, j'avais confiance dans les efforts que j'allais tenter, au point de ne demander au ciel que la grace d'arriver avant qu'on eût croisé le fer.

Ayant fait aussi rapidement que possible toute la route sans rencontrer personne, je questionnai les gens de l'auberge de la porte Maillot: ils n'avaient rien vu; mais un petit garçon, qui se trouvait là, m'indiqua une allée du bois, dans laquelle il me dit avoir vu passer, il n'y avait pas un quart d'heure, deux messieurs en cabriolet, suivis d'un domestique à cheval. Je m'élançai sur cette trace, et bientôt je distinguai de loin plusieurs personnes rassemblées sur le gazon. — Mon dieu! mon dieu! m'écriai-je plein d'espoir, plein de joie, faites que j'arrive à temps! Je pique des deux, je les joins, je reconnais Charles,..... il tombait!

Bien des années se sont écoulées depuis cet instant fatal, et je frémis encore au souvenir de l'horreur, du déchirement d'ame que j'éprouvai, lorsqu'en m'approchant de l'infortuné jeune homme, je vis le sang sortir à gros bouillons de sa poitrine. Il me reconnut.—Ah! Raoul! dit-il, en se soulevant à demi. — C'est la mort. Mon père! ma sœur! soyez pour eux ce que..... Il expira.

Je me précipitai sur ce pauvre ami, m'efforçant en vain d'arrêter le sang qui coulait de sa blessure; car je ne pouvais croire qu'il eût cessé de vivre, tant l'expression de ses traits avait peu changé; son aimable figure n'était que pâle; il semblait encore me sourire, comme il m'avait souri en me reconnaissant. — Aidez-moi, monsieur Lormières, disais-je, du secours! un chirurgien! — Tout est fini, répondait tristement le jeune homme. Hélas! il était trop vrai! Déjà je ne tenais plus qu'une main glacée! Quand je le reconnus, quand je fus certain que Charles ne r'ouvrirait plus les yeux, un mouvement de fureur me saisit; je m'emparai d'une épée; mes regards cherchèrent son adversaire; j'aurais été heureux dans ma rage d'avoir sa vie ou de lui donner la mienne. — Il est parti ainsi

que son témoin, me dit monsieur Lormières; il faut qu'il songe à sa sûreté.

— Assassin! assassin! m'écriai-je.

— Je suis forcé de convenir, reprit Lormières, que Charles a eu tous les torts; mais le pauvre jeune homme en est trop puni. Maintenant, monsieur Bérard, nous n'avons plus à penser qu'à sa famille.

Quel surcroît de douleur je ressentis, grand Dieu! au souvenir de monsieur Dufresnoy et de Claire! Les devoirs que ce souvenir m'imposait néanmoins me rendirent tout le courage dont j'avais besoin. Nous convînmes avec monsieur Lormières, que nous déposerions le corps du pauvre Charles dans une des maisons de la porte Maillot, et qu'on ne le rapporterait à Paris que le soir, pour me donner le temps d'instruire le malheureux père, sans le tuer lui-même, et réussir, s'il était possible, à l'emmener hors de chez lui.

Dans ce moment arriva le chirurgien de Neuilly, que l'adversaire de Charles avait averti en passant et nous envoyait en toute hâte. Les secours de son art nous étaient malheureusement inutiles; mais il voulut bien se charger de nous aider à exécuter le plan que nous venions

d'arrêter. Laissant sous sa garde, sous celle du domestique et des gens de l'auberge, les restes de notre pauvre ami, je partis en cabriolet avec monsieur Lormières, et je revins à Paris, dans une angoisse d'esprit que des mots n'exprimeraient pas.

Je pris soin de voir d'abord monsieur Vincent. En apprenant l'affreuse nouvelle, il ne put penser qu'à l'ami de son enfance; et, sur les premiers mots que je prononçai, il me pressa de l'accompagner aussitôt chez monsieur Dufresnoy, qui n'avait pas encore paru dans les bureaux, contre sa coutume. Nous trouvâmes dans l'antichambre un domestique qui nous apprit que tous ses camarades venaient d'être envoyés aux informations par son maître. — Vous allez le trouver bien inquiet, nous dit-il; car on lui a parlé ce matin d'une querelle entre deux jeunes gens au bal de l'Opéra, et monsieur Charles n'est pas encore rentré.

Je remerciai le ciel de cette circonstance; elle préparait du moins le malheureux père au coup terrible qu'il allait recevoir. J'entrai le premier dans son cabinet, où sa fille était près de lui. A ma vue, à la vue de Vincent qui me suivait, l'infortuné devint pâle comme la mort. — Vous

avez des nouvelles de mon fils! s'écria-t-il.

— Voilà Raoul qui m'en apprend de bien tristes, dit monsieur Vincent. Mon cher Dufresnoy, il faut du courage.

Il s'élança vers moi, me saisit le bras.

— Parlez, parlez; il est blessé?

— Hélas! oui, répondis-je; et mes larmes se firent passage malgré mes efforts.

— Dangereusement? reprit-il d'une voix frémissante. Je ne répondis pas.

— Mort?.... Je ne répondis pas.

A mon silence, au cri que poussa sa fille, ses yeux se fermèrent, et il tomba sur un siège, sans mouvement. Mais se relevant bientôt: — Mon fils! je veux voir mon fils! où est-il? où est-il?

Je n'essaierai pas de peindre cette scène de désolation, pendant laquelle mes forces réunies à celles de Vincent étaient à peine suffisantes pour retenir le malheureux père, qui voulait encore embrasser son enfant; je fus obligé d'entrer dans le plus triste détail pour l'assurer que Charles n'était point encore rapporté chez lui.

— Qu'il revienne! qu'il revienne! s'écria-t-il. Raoul, par pitié! allez chercher mon fils.

— Si vous nous promettiez d'avoir du cou-

rage, dit Vincent; si vous nous promettiez de ne pas demander à le voir.....

— Je le promets, dit-il; mais que Raoul parte.

Nous n'avions plus l'espoir de lui faire quitter la maison, je crus devoir satisfaire son désir. M'y voyant résolu, il s'assit en silence. Les yeux fixes, les lèvres décolorées, son froid désespoir avait quelque chose d'effrayant. Je le livrai aux soins de monsieur Vincent et de la pauvre Claire, dont les sanglots faisaient pitié, mais qui du moins pouvait pleurer, tandis que monsieur Dufresnoy ne versait pas une larme; et je repartis, non sans avoir donné l'ordre qu'on allât chercher le médecin de la maison, tant la morne douleur dans laquelle je laissais le malheureux père me causait d'épouvante.

Le triste devoir dont je m'acquittai ayant exigé plusieurs heures, il était tout-à-fait nuit lorsque nous déposâmes un cadavre sur le lit où le pauvre Charles, brillant de jeunesse et de santé, avait reposé la veille. Les prêtres qui devaient prier près de lui étant aussitôt arrivés, je passai chez monsieur Dufresnoy. En me voyant entrer, il tressaillit. — Est-il ici? me demanda-t-il; car j'avais pris toutes les précautions ima-

ginables pour qu'il n'entendît aucun bruit à notre arrivée. — Oui, monsieur, répondis-je; mais nous espérons que vous ne chercherez point à accroître votre désespoir; que vous aurez pitié de votre fille, de sa sœur, qu'il aimait si tendrement.

Monsieur Dufresnoy serra la main de Claire avec une angoisse convulsive, mais il ne répondit rien.

J'appris de Vincent que, depuis mon départ, il n'avait point quitté la place où je l'avais laissé; que le médecin n'avait pu en tirer une parole, quoiqu'il fût déjà revenu deux fois, et qu'on ne lui avait vu faire d'autre mouvement que celui de se tourner en frissonnant vers la porte, chaque fois qu'on l'avait ouverte.

Nous laissâmes entrer deux ou trois de ses amis les plus intimes, dans l'espérance que leur vue pourrait lui tirer quelques larmes; mais il parut à peine les remarquer. De temps à autre il se levait, faisait une vingtaine de pas dans la chambre, puis retombait sur un fauteuil, la tête dans ses deux mains, et restait des quarts d'heure de suite dans cette position. Vers le soir, le médecin revint encore; il le pressa de se mettre au lit. Aussitôt monsieur Dufresnoy sonna, parais-

sant vouloir suivre ce conseil.—S'il pouvait dormir? me dit monsieur Vincent à voix basse; mais le pauvre père l'entendit, et nous jetant un regard déolinant: —C'est lui qui dort, répondit-il.

Notre présence, loin d'apporter du soulagement à une douleur aussi vive, ne pouvait que lui être importune; aussi, quand monsieur Dufresnoy eut annoncé le désir de rester seul avec son valet de chambre, qui devait coucher près de lui, j'engageai moi-même sa fille et monsieur Vincent à se retirer pour aller prendre eux-mêmes du repos. Soit qu'il me sût gré de l'avoir deviné, soit qu'il m'unît dans sa pensée au dernier soupir de son fils, après avoir embrassé Claire, serré la main de monsieur Vincent, il m'embrassa; et je ne saurais dire à quel point m'émut cette marque d'affection donnée par le désespoir.

Nous sortîmes tous. J'étais bien décidé, néanmoins, à revenir passer la nuit sur un siége, dans le cabinet qui touchait la chambre à coucher de monsieur Dufresnoy. Je le dis à Vincent, en prenant congé de lui; je le dis aussi à mademoiselle Dufresnoy, à qui je donnai le bras pour la conduire chez elle; car ses jambes la soutenaient à

peine. — Mon père en mourra! mon père en mourra! me dit-elle en fondant en pleurs, dès que nous fûmes entrés dans son appartement; il ne vivra pas sans son fils. Pauvre Charles! répétait-elle cent fois, pauvre Charles! nous ne te verrons donc plus! Et je ne pouvais que pleurer aussi; car l'horreur de cette journée ne me laissait plus ni force ni courage.

— Ah! mon Dieu, s'écriait-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas prise à sa place; moi, malheureuse jeune fille, qui ne suis utile au bonheur de personne? mais lui! jeune! beau! l'enfant de mon père!

— Vous êtes aussi l'enfant de votre père, bonne Claire! vous serez sa consolation, son unique consolation.

— Ah! si je le croyais! je trouverais enfin quelque jouissance à vivre.

—Vous avez bien vu ce soir que vous seule.... Dans ce moment nous entendîmes partir des cris de l'appartement de Charles, qui était très-voisin. — Ah! mon père! mon père! s'écria mademoiselle Dufresnoy, et nous courûmes tous deux vers ce lieu de désolation.

Les prêtres effrayés, les domestiques, s'efforçaient en vain d'arracher le misérable monsieur

Dufresnoy du corps de son fils. — Charles! mon enfant! criait-il en couvrant de baisers et de larmes les restes du malheureux jeune homme. Je ne te quitterai plus, non; tuez-moi, tuez-moi, mais je ne le quitterai plus! Claire se précipita à ses pieds. — Pitié pour sa sœur, mon père, dit-elle dans son désespoir, pitié pour sa sœur; ne m'abandonnez pas!

— Viens aussi l'embrasser, Claire, viens embrasser encore une fois ton pauvre frère. Ses sanglots l'étouffaient au point de me faire craindre qu'il ne cessât de vivre. Dans mon effroi, le ciel m'inspira; je m'approchai : — C'est manquer au respect que l'on doit au mort, monsieur, lui dis-je d'un ton ferme. Laissez prier pour lui.

La douleur a des mouvemens inexplicables : cet homme, qui avait près de trois fois mon âge, dont les volontés étaient des lois pour tant de gens, me regarda d'un air interdit; il baisa respectueusement la main glacée de son fils, et prenant le bras de Claire, il nous laissa le reconduire dans son appartement.

CHAPITRE XXII.

CLAIRE.

Le cœur répond au cœur, comme l'air à la lyre.

ALFRED DE VIGNY.

Le temps n'apporta que bien peu d'adoucissement à la douleur de monsieur Dufresnoy. Un chagrin si profond succéda à son désespoir, que sa santé s'altéra visiblement; il avait voulu que l'appartement de Charles restât désormais fermé; lui seul en avait la clé. Chaque jour il visitait ce triste lieu, dont la vue entretenait sa

peine, mais nos prières ne pouvaient obtenir qu'il renonçât à une si douloureuse jouissance; il s'entoura des domestiques qui avaient servi son fils. Ce qui lui rappelait Charles, ce que Charles avait aimé, possédait seul le droit de l'intéresser : aussi parut-il avoir redoublé de tendresse pour Claire, dont les soins assidus méritaient bien cette récompense. Quant à moi, non-seulement il me donnait des témoignages d'affection, mais, à notre grand étonnement, il désira m'associer pour une part considérable aux affaires de sa maison, dont il ne s'occupait plus qu'à peine; il m'annonça cette résolution en présence de Vincent; et comme je lui exprimais à quel point j'en étais surpris et reconnaissant : — Vous saurez, Raoul, me dit-il, que deux jours avant sa mort, il m'a prié de m'occuper de votre fortune.

Ce nouveau bienfait m'imposait le devoir de me dévouer entièrement aux intérêts de celui qui m'adoptait, pour ainsi dire, avec une si généreuse bonté. De ce moment je me livrai aux affaires avec une ardeur qui m'attira toute la vénération de monsieur Vincent; je m'en occupais tout le jour, souvent même je m'en occupais la nuit, tant j'étais devenu jaloux d'ajouter

à la prospérité de notre maison. Si par ce travail assidu je ne devais pas tarder à m'enrichir, cet avantage était bien secondaire alors; car, dans ma position de jeune homme, et décidé à ne jamais me marier, je me trouvais déjà plus riche que je n'avais besoin de l'être. Le désir d'obtenir la confiance de mon bienfaiteur, de m'acquitter envers lui autant que je pouvais le faire, était donc mon seul véhicule; et quand monsieur Dufresnoy, triste d'esprit, malade de corps, à qui les détails d'affaires devenaient insupportables, finit par s'en reposer de tout sur moi, je me vis payé de mes peines au-delà de mes espérances.

La maison, comme on pense bien, avait totalement changé d'aspect; la foule de convives et de visiteurs avait disparu. A l'exception de deux ou trois vieux amis, de Vincent et de sa nièce, monsieur Dufresnoy ne recevait plus personne. Très-souvent le soir nous restions seuls, Claire ou moi; alors nous faisions une lecture à voix haute; cela semblait distraire un peu monsieur Dufresnoy, qui, n'ayant jamais été causeur de sa nature, ne prononçait plus, je crois, vingt paroles dans toute une soirée. Depuis deux mois que Charles était mort, Claire n'avait pas ouvert

son piano, lorsqu'un soir son père parut désirer l'entendre; et comme elle s'apprêtait à le satisfaire : — La musique était le seul plaisir de la pauvre enfant, me dit-il tout bas; je ne veux pas qu'elle s'en prive.

Aux premières notes néanmoins il frissonna, songeant sans doute combien Charles aimait à entendre chanter sa sœur; mais Claire ayant choisi un air fort triste, il finit par se plaire à écouter ce doux langage. Pour mon compte, je fus charmé qu'une aussi agréable distraction vînt rompre, à partir de ce jour, la douloureuse monotonie de nos soirées; j'étais satisfait de reconnaître d'ailleurs à ce trait, comme à beaucoup d'autres, qu'au sein de son affliction, monsieur Dufresnoy reportât sur sa fille une partie de la tendresse que Charles obtenait naguère sans partage; j'en espérais beaucoup pour la consolation du malheureux père et pour le bonheur d'une famille près de laquelle je ne me sentais plus orphelin.

Les choses étaient dans cet état, quand mon cher Victor revint à Paris. Deux jours après son arrivée, comme nous parlions de lui à table avec Vincent, je ne voulus pas laisser ignorer à monsieur Dufresnoy que la crainte d'être im-

portun avait seule empêché mon ami de se présenter chez lui.

—Si notre deuil n'effraie pas sa gaieté, qu'il vienne, dit monsieur Dufresnoy, il fera de la musique avec Claire; et le lendemain j'amenai Victor. Son aimable et joyeuse figure perdit son expression habituelle, à la vue des traits presque méconnaissables du maître de la maison. Mais quelle que fût la pitié que lui inspira une douleur si profonde, son plus grand intérêt se portait sur Claire, dont il n'avait jamais cessé de me parler dans toutes ses lettres, comme d'un être à part, qu'il s'étonnait d'avoir connu sur la terre.

La retrouvant alors uniquement occupée des soins de consoler son malheureux père et de l'arracher à ses tristes pensées, il se mit à notre disposition pour nous y aider aussi. — Je suis à vos ordres, nous dit-il; puisque la musique paraît le distraire, envoyez-moi chercher à toutes heures du jour, et si vous voulez que je m'enquière de manuscrits, d'éditions précieuses pour sa bibliothèque?...

— Il n'a pas regardé sa bibliothèque depuis notre malheur, dit mademoiselle Dufresnoy en soupirant.

— Tant pis! tant pis! reprit Victor; il faut tâcher de le ramener à cela. Sa bibliothèque, mademoiselle Claire, c'est votre piano, c'est mon violon; s'il y revient, nous sommes sauvés.

Victor ne tarda pas à faire partie du petit nombre d'intimes que monsieur Dufresnoy consentait à recevoir. Non seulement son talent comme chanteur et comme violoniste, réuni au beau talent de Claire, rendait nos concerts du soir délicieux; mais il suffisait qu'il fût là pour que notre cercle devînt moins sombre; Claire n'était plus si triste, Vincent s'en allait plus tard, et monsieur Dufresnoy lui-même, sans se mêler à notre entretien, ne lui refusait pas toujours un triste sourire.

Nous trouvant tous si bien de la présence de Victor, ma seule crainte était qu'il ne lui prît envie de retourner à Rouen. Mais les jours, les semaines se succédaient sans qu'il parlât de nous quitter. Ses plaisirs pourtant se réduisaient à faire le matin de la musique chez lui, et à venir passer toutes ses soirées dans la plus triste maison de Paris; il ne m'en dit pas moins une fois qu'il n'avait jamais été plus heureux, et qu'il ne savait vraiment pas comment il pourrait perdre

l'habitude de nous voir tous les jours et d'entendre chanter Claire.

J'étais si loin de penser qu'on pût ressentir pour mademoiselle Dufresnoy un autre sentiment que celui de l'amitié, qu'en dépit de mille indices qui auraient dû m'éclairer, je n'avais pas le moindre soupçon du danger auquel s'exposaient deux êtres qui m'étaient si chers. Le souvenir toujours occupé des traits ravissans de celle que je ne pouvais ni revoir, ni cesser d'aimer, je ne séparais point l'idée de la beauté de l'idée de l'amour. Sans songer qu'un irrésistible entraînement de l'ame doit avoir des mystères que n'expliquent pas toujours les yeux, je ne pouvais croire à la séduction d'une femme laide. Il se passa donc plus de trois mois sans que je découvrisse un secret, dont enfin je fus instruit tout-à-coup et par une circonstance bien légère.

Un soir Victor avait été conduit à nous parler de sa famille; quoiqu'il ne fût pas un faiseur de sensibilité, tout ce qu'il dit de sa sœur, de son père annonçait tant de bonté de cœur, que monsieur Dufresnoy me dit quand il nous eut quittés: — c'est un excellent jeune homme que votre ami.

— Si distingué! répondit Claire, si noble d'ame! si.... elle s'arrêta.

Je la regardai: ses joues étaient rouges comme du feu, et elle se leva sous un prétexte pour éviter nos yeux. Je ne saurais dire quel serrement de cœur me fit éprouver cette découverte; car je ne doutais plus que Claire n'aimât celui dont elle ne pouvait faire l'éloge sans se troubler autant. Je m'étonnai de mon aveuglement jusqu'à ce jour, en me rappelant mille détails qui auraient dû m'éclairer, en songeant surtout à quel point depuis un certain temps Claire avait changé de manière d'être. Quoiqu'elle eût beaucoup de chagrin, je ne la voyais pourtant plus en proie à cette peine de tous les momens, à cette mélancolie profonde, qui m'avaient touché si vivement en elle; ce que j'attribuais depuis deux mois à l'effort qu'elle se faisait en présence de son père, était donc l'effet naturel du contentement intérieur, de la joie secrète que nous fait éprouver la vue et même l'attente de l'objet chéri; en un mot, ce qui rendait à mademoiselle Dufresnoy la gaieté, le sourire de son âge, c'était l'amour. — Pauvre Claire! me dis-je dès que je me fus retracé une foule de choses, qui ne me laissèrent aucun

doute, pauvre Claire! ton secret ne sortira pas du cœur d'un ami; le joyeux, le brillant Victor lui-même, n'en sera jamais instruit par moi. Si le penchant d'une ame aussi pure ne peut obtenir de retour, au moins ne sera-t-il pas dédaigné. Je ne tardai pas à reconnaître combien il importait peu aux intéressés que je fusse discret ou non.

Victor m'avait fait placer dans nos bureaux un jeune homme de ses amis, qui jouait fort bien de la clarinette, mais qui remplissait fort mal son emploi chez nous. Ennuyé des reproches que m'en faisait monsieur Vincent, le lendemain du jour dont il vient d'être question, je saisis un moment où monsieur Dufresnoy venait de quitter le salon, pour parler à Victor de son protégé, en présence de Claire. Victor excusa le jeune homme de son mieux, et chercha surtout à m'intéresser, en me disant que sans cette place le pauvre musicien mourrait de faim.

— Mon Dieu! répondis-je, personne plus que moi ne doit être touché de tes raisons; mais ton ami n'est point venu dans les bureaux depuis trois jours. Que dire à Vincent, qui ne veut pas donner huit cents livres par an pour qu'on joue de la clarinette à son aise?

— Voyez un peu le grand malheur, dit Claire, quand il sortira huit cents livres de la caisse pour venir au secours d'un artiste habile et malheureux?

— Oui, parlez, vous, parlez, dit Victor en la regardant comme j'aurais regardé Camille: il n'y a que votre douce voix qui puisse attendrir ces cœurs d'or et d'argent, ces cœurs de financiers! ajouta-t-il d'un air de dédain. Et prenant la main de Claire, il la baisa avec tant de feu, tant d'amour, qu'une joie vraiment céleste rayonna dans les yeux de mademoiselle Dufresnoy.

Ma surprise fut si grande que j'en restai immobile, fixant tour à tour mes regards sur eux. Ils étaient trop occupés l'un de l'autre heureusement pour remarquer ma stupéfaction, à laquelle succéda bientôt la plus vive inquiétude. Que pouvaient espérer ces pauvres jeunes gens? Victor allait donc être aussi à plaindre que moi, pour qui la vie n'était plus qu'un long regret? Bien que j'eusse contribué autant qu'il m'était possible à augmenter la fortune de monsieur Duparc en le mettant en relations d'affaires avec notre maison, cette fortune était si loin de pouvoir se comparer à celle de monsieur Dufres-

noy, qu'une alliance entre les deux familles me semblait impossible; monsieur Dufresnoy, d'ailleurs, ayant annoncé jusqu'ici les plus hautes prétentions pour sa fille, je ne doutais pas de sa colère s'il était jamais instruit de l'amour de Victor; et, dans l'état de son ame, dans l'état de sa santé, qui s'affaiblissait tous les jours davantage, ce nouveau chagrin pouvait le conduire rapidement au tombeau. Je passai la nuit entière sans fermer l'œil, et le lendemain matin je courus chez Victor.

Je le trouvai qui jouait tranquillement du violon. Dès que nous fûmes assis : — Victor, lui dis-je en lui prenant la main, comment as-tu pu me cacher ton secret si long-temps?

— J'ai fait ce qu'elle a désiré, me répondit-il sans se troubler le moins du monde.

— Tu l'aimes donc?

— Sur tes premiers mots, reprit-il d'un air d'étonnement, j'ai cru qu'elle te l'avait dit.

— Non, Victor, non; je l'ai deviné avec autant de surprise que de...

— Je t'entends, interrompit-il : je sais que tu ne la trouves pas jolie; mais je suis trop heureux, Raoul, que tu aies pu voir cette aimable femme tous les jours sans en devenir amoureux toi-

même, sans céder au charme que je trouve en elle, à cet esprit si supérieur, à ce talent ravissant, à ce son de voix dont l'accent me fait battre le cœur dès qu'elle m'adresse un mot!... Qu'est-ce donc que la beauté si Claire n'est pas belle? Elle est belle, Raoul; elle est belle de son ame! et quand elle ne peut jamais agir ou parler sans exercer sur moi un empire, une séduction inexprimables, irai-je lui préférer quelque poupée aux grands yeux noirs ou bleus près de laquelle mon cœur restera froid et mon imagination glacée?

Il n'y avait rien à répondre; aussi me contentai-je de lui démander ce qu'ils espéraient tous deux de leur amour. — Rien, me dit-il, rien que la joie de nous voir, de nous parler tous les jours. Ah! si Claire était une pauvre fille, elle serait ma femme demain; mais puisque le malheur veut qu'elle doive hériter de deux ou trois millions...

— Tu ne les recevrais pas d'elle? interrompis-je.

— D'elle? je recevrais tout! Une pension, si mon père n'était pas riche; l'aumône, si je n'avais pas de pain! Mais la demander en mariage au banquier Dufresnoy, qui, tout brave homme

qu'il est, ne peut nous comprendre, qui pensera aussitôt que j'en veux à la dot, non. Claire sait bien qu'on me tuerait avant de m'y résoudre. D'ailleurs ce pauvre homme est malheureux, il faut qu'il vive tranquille : jamais je ne demanderai Claire, jamais je n'épouserai Claire, à moins que dans dix ans, dans quinze ans...

— Dans quinze ans! m'écriai-je avec surprise.

— Sans doute, reprit-il en riant, j'aimerais mieux qu'il nous fût possible de nous marier aujourd'hui; mais, jeune ou vieux, je serais toujours fier et content de devenir son mari. Au reste, il m'est antipathique de gâter le présent en m'occupant de l'avenir. Je suis heureux et Claire est heureuse, car elle sait que, quoi qu'il arrive, elle n'en restera pas moins la femme de mon choix, ma sœur chérie, celle pour qui je donnerais ma vie sans hésiter, et loin de laquelle je ne saurais plus vivre!

Je connaissais trop Victor pour douter un instant qu'il ne me dît toute sa pensée; j'étais certain que pour lui faire épouser la fille de monsieur Dufresnoy, il faudrait que le *banquier* fît toutes les avances; et, comme la chose n'était pas probable, j'avais besoin de penser combien

l'insouciance et la gaieté de Victor l'aidaient sans peine à vivre au jour le jour, et combien il prenait tout patiemment dans ce monde, tant qu'il pouvait faire de la musique, pour ne pas m'inquiéter de l'avenir qu'il se préparait en s'abandonnant à la douce habitude de passer sa vie près d'une jeune fille qu'il aimait, et qui jamais ne serait sa femme.

Claire ne tarda pas à savoir que Victor m'avait tout avoué; elle-même ne résista pas long-temps au plaisir de me parler souvent, avec autant de franchise que d'amitié, de celui dont la tendresse lui donnait une nouvelle existence. — Ah! me disait-elle un jour, nous avons tout perdu en perdant mon pauvre frère! J'aurais confié mon secret à Charles, Charles aurait dit un mot, et mon père se serait donné un enfant de plus.

— Et ce mot, répondis-je, vous n'osez le dire vous-même?

— Je crains, je crains trop, dit-elle en pâlissant, de lui fermer la maison sans retour... Ah! Raoul, si je ne le voyais plus, je crois que je mourrais! Et pourtant, ce mystère m'est odieux: je voudrais pouvoir dire à mon père, à monsieur Vincent, à tout le monde enfin : J'aime

Victor parce que Victor est l'homme le plus estimable, le plus aimable que je connaisse, et parce que Victor m'aime!

Dans cet élan d'ame, tous les traits de mademoiselle Dufresnoy prirent l'expression d'un sentiment si tendre et si vrai, que, pour la première fois, ils me parurent vraiment agréables. — Mais, continua-t-elle, quand je regarde ce père bien-aimé, que je le vois si triste, si pâle, si affaibli, je redoute surtout d'ajouter à son chagrin par l'aveu d'un choix qui peut-être ne serait pas le sien, et je me tais.

La santé de monsieur Dufresnoy, en effet, loin de se rétablir, s'affaiblissait tous les jours davantage. J'avais pris pour lui une affection si tendre, que le sentiment filial peut seul s'y comparer; aussi, quoique bien éloigné de le croire vraiment en danger, je me désespérais de voir l'inutilité du temps, l'inutilité de nos soins sur sa douleur. Ce n'est pas qu'il se montrât indifférent à la tendresse de sa fille et à la mienne, jamais au contraire il n'y avait paru plus sensible, jamais notre présence n'avait semblé plus nécessaire au peu de joie qu'il pouvait encore éprouver; mais l'amitié qu'il nous témoignait par tant de bonté et d'intérêt, avait ce caractère

du dernier adieu, si triste et si touchant pour ceux qui le reçoivent, même alors qu'ils se flattent encore. Je ne saurais dire avec quel attendrissement il regardait souvent sa fille : il avait été si long-temps presque indifférent aux aimables qualités de cette charmante personne, que vraisemblablement alors son cœur de père se le reprochait. Quand il la voyait l'entourer de soins, deviner son moindre désir, plus d'une fois je l'entendis soupirer péniblement, et dire aussitôt : — Viens donc m'embrasser, Claire.

Aucun de nous pourtant n'avait encore abordé l'idée que monsieur Dufresnoy pût être en danger, lorsqu'il me fit dire un matin de passer dans sa chambre. Il venait de se lever, et son médecin le quittait.

— Depuis plusieurs jours, Raoul, me dit-il dès qu'il m'eut fait asseoir près de lui, j'hésite à vous parler avec franchise sur mon état : la crainte d'affliger ma pauvre fille, de vous affliger, mon cher enfant, ajouta-t-il en me serrant la main, m'a fait cacher jusqu'ici que ma maladie est mortelle.

Le saisissement que me firent éprouver ces derniers mots ne me permettant pas de m'exprimer, il poursuivit et me dit, dans les termes les

plus touchans, qu'une pensée cruelle l'occupait nuit et jour; que l'idée de laisser Claire, à son âge, sans famille, sans appui dans le monde, empoisonnerait les derniers instans qui lui restaient à vivre.

—Vous vivrez long-temps! vous vivrez long-temps, monsieur! m'écriai-je sans pouvoir retenir mes larmes. Ce que vous prenez, ce que peut-être le médecin lui-même prend pour une maladie aussi grave est uniquement l'effet d'un chagrin que votre raison, que votre tendresse pour mademoiselle Dufresnoy parviendront à vaincre.

Il me laissa parler long-temps, se contentant de secouer la tête d'un air incrédule, et sans répondre un mot à mes discours :—Il ne me reste plus un parent à qui je puisse confier ma fille. Le seul bonheur que je pourrais goûter encore serait de lui voir prendre un mari: alors, Raoul, non-seulement je mourrais tranquille, mais je mourrais content. Claire vous aime beaucoup, je suis sûr qu'elle vous aime beaucoup, répéta-t-il; parlez-lui : dites-lui, s'il le faut, toute la vérité; qu'elle sache que mon inquiétude sur l'isolement, sur l'abandon où je la laisse, rendra mes derniers momens trop cruels.

— Jamais, monsieur, jamais je ne pourrais lui porter un coup aussi affreux quand je suis bien loin moi-même d'être sans espérance. Vous m'avez dit d'ailleurs qu'elle avait refusé les partis les plus brillans, et...

— Il est vrai ; mais songez qu'aujourd'hui je lui laisse entièrement le choix. Près de la tombe, Raoul, toute ambition s'éteint. Claire étant fort riche, je serais trop heureux d'appeler dès demain mon gendre un jeune homme, qui, avec peu de bien, aurait des avantages personnels, de la probité, qui posséderait l'affection de ma fille et me promettrait de la rendre heureuse. Dites-lui cela, Raoul, dites-lui cela vous-même. Et monsieur Dufresnoy me prit la main en attachant ses yeux éteints sur mes yeux.

D'après ce discours, dont plusieurs mots avaient été prononcés avec une intention marquée, d'après l'expression significative des regards qui l'accompagnaient, il était clair que monsieur Dufresnoy m'offrait sa fille, à moi Raoul Bérard ! à moi, orphelin qui commençait sa fortune ! J'entrevis le bonheur de mes chers amis, une dernière joie pour mon bienfaiteur, pour mon père : j'avouai tout. On peut imaginer avec quel feu, quelle éloquence de cœur,

je fis l'éloge de Victor, je peignis l'amour de Claire pour lui, et je parlai de la délicatesse qui forçait mon ami à se taire, et à ne voir dans mademoiselle Dufresnoy que l'objet de son respect et de sa fidèle tendresse. Monsieur Dufresnoy m'écoutait d'un air surpris; mais rien sur son visage n'annonçait la colère. Enfin, il me demanda si sa fille elle-même m'avait avoué qu'elle aimât Victor.

— Oui, monsieur, répondis-je; je l'avais deviné d'ailleurs.

— Sans un soupçon, dont il est inutile de parler maintenant, reprit monsieur Dufresnoy, je l'aurais deviné aussi. Cette chère fille est moins triste, plus heureuse.

Ces derniers mots venaient de remplir mon cœur d'espérance, lorsque Claire elle-même entra dans la chambre. Monsieur Dufresnoy me fit signe aussitôt de me taire.

— Tu viens à propos, mon enfant, lui dit-il après l'avoir embrassée. Je chargeais notre ami commun d'obtenir de toi quelques jours de bonheur pour ton père.

— Ah! que faut-il? que faut-il? répondit Claire en levant les yeux au ciel; me voilà prête à tout!

— A te marier ? reprit monsieur Dufresnoy.

Claire baissa ses regards vers la terre, et répondit que son père avait bien voulu s'engager à ne plus la presser sur ce sujet.

— Quand je t'ai fait cette promesse, Claire, dit-il, *il* vivait; je te laissais un frère, un bon frère pour appui dans ce monde.

— Et ne m'en servirez-vous pas encore longtemps, mon père? ne voulez-vous pas vivre pour moi? s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de monsieur Dufresnoy.

— Ne parlons pas de ma mort, Claire; parlons de ton mariage.

— Non, mon père, parlons du bonheur de rester ensemble. Que le ciel vous rende la santé, quelque joie, je n'aurai plus rien à lui demander!

— Et moi, je lui demande que ma bonne, mon excellente Claire choisisse un mari qui la rende heureuse. Parmi tous ceux qui se sont présentés, qui se présentent encore...

— Celui qui pourrait me rendre heureuse, dit Claire avec vivacité, ne se présentera pas!

— Il ne se présentera pas, Claire? reprit monsieur Dufresnoy en souriant. Il faut donc que j'écrive à monsieur Duparc pour lui demander son fils?

Claire me regarda. Dieu sait quel contentement devait briller sur mon visage! — Cher père, s'écria-t-elle, se peut-il! Vous savez?... vous consentez?...

— Oui, Claire, dit monsieur Dufresnoy en lui tendant les bras comme elle s'y précipitait. Bénis soient ma chère enfant et celui qu'elle aime!

CHAPITRE XXIII.

LA FAMILLE.

Que faire de son ame orpheline et voilée,
A moins de la sentir d'autre part consolée ?

SAINTE-BEUVE.

Ce fut un bien beau jour pour moi que celui où je suivis Victor et Claire devant le prêtre qui les unit pour toujours. La joie des deux époux, celle de monsieur Dufresnoy, qui semblait retrouver des forces pour jouir du bonheur de sa fille, et celle du père Duparc, dont je ne sau-

rais donner une idée, ne pouvaient, je crois, surpasser la mienne. Il faut donc que l'homme soit bien égoïste, puisqu'au moment le plus solennel de cette heureuse journée, je fus saisi d'une émotion aussi triste que douloureuse. A la vue de Claire et de Victor agenouillés devant l'autel, se jurant de ne jamais se quitter, de s'aimer toujours, je ne pus me défendre de penser à Camille, de me représenter son adorable figure sous ce voile blanc, de me placer près d'elle, ivre d'amour, de bonheur... Hélas! si l'enfer ne s'en fût pas mêlé, une si ravissante illusion pouvait devenir une réalité! Je n'avais que vingt-sept ans, j'étais riche : pourquoi monsieur de Sénac refuserait-il sa fille à celui qu'elle aimait, à celui qu'il avait toujours estimé? Mais monsieur de Sénac, où le trouver? ne pouvait-il pas avoir succombé au chagrin, à la misère? Camille elle-même existait-elle encore ? Ces tristes pensées s'emparèrent tellement de mon esprit, que la sainte cérémonie s'acheva sans que je fusse sorti de mon accablement. Comme on regagnait les voitures, Victor s'approcha de moi : — A quoi penses-tu, Raoul? me dit-il. Pense à nous. Je lui promis en souriant de suivre son conseil, et je parvins en effet à ne plus troubler

la gaieté de cet heureux jour, où la félicité de deux amis si chers me tint lieu de félicité.

La joie rentra dans notre maison avec la noce, car en voyant monsieur Dufresnoy si content d'avoir fait le bonheur de sa fille, nous espérions tous que le ciel nous conserverait cet excellent homme. Vingt fois dans la journée, Vincent me fit remarquer qu'il ne se plaignait d'aucune fatigue, quoique le repas qu'il voulut donner à plusieurs de ses amis, qui ne connaissaient pas Victor, et que lui-même avait revus très-rarement depuis son malheur, se prolongeât d'une manière assez ennuyeuse.

— Je crois faire un beau rêve, me dit le père Duparc, près de qui je m'étais placé à table. Tout à l'heure, mon cher monsieur Raoul, je pensais à cette petite chambre de mon fils, dans la rue de Vaugirard, cette petite chambre où je vous ai connu.

— Et moi, répondis-je, je pensais qui ni vous, ni Victor, ni moi, ne serions là si je n'avais pas été obligé de vendre mon Énéide.

— Votre Énéide?

Je lui dis alors par quel hasard j'avais fait connaissance avec monsieur Dufresnoy. — Si je vous racontais ma vie entière, ajoutai-je, vous

verriez à quel point le livre dont je vous parle a gouverné ma destinée.

— Mais vous ne l'avez plus?

— Non.

— Et pourtant vous êtes heureux ?

— Si vous voulez ! dis-je en soupirant ; et je bus un verre de vin de Champagne.

Claire et son mari logeant dans la maison, je connaissais enfin un bonheur que j'avais long-temps envié, le bonheur de vivre en famille, de se voir matin et soir, de se réunir à table, jouissance si douce quand on s'aime ! Ainsi se réalisait un des nombreux châteaux en Espagne que nous avions souvent faits avec Victor. L'amour des deux époux l'un pour l'autre était de nature à s'accroître avec le temps, par l'habitude de vivre ensemble: aussi deux mois après leur mariage s'aimaient-ils plus que le premier jour, et c'était plaisir d'être sûr que rien désormais ne pouvait les séparer. — Je laisse ma bonne Claire bien heureuse, me disait souvent monsieur Dufresnoy. Ce discours m'affligeait, mais sans m'effrayer, maintenant surtout que nous le voyions beaucoup moins triste, et s'occuper un peu d'affaires. Hélas! lui seul ne s'abusait pas: la douleur avait fait sur ce corps affaibli

des ravages que tous les secours de l'art, tous nos soins combattaient en vain. Un anévrisme s'était formé au cœur. Monsieur Dufresnoy nous fut enlevé subitement, lorsque nous nous flattions de n'avoir plus à craindre pour ses jours: sans rien éprouver des horreurs de la mort, sans agonie, le pauvre père alla rejoindre son bien-aimé Charles dans le tombeau qu'il lui avait fait élever.

La douleur de Claire put seule égaler la mienne: je perdais plus qu'un bienfaiteur. Je portai son deuil comme un fils l'aurait porté: tout ce qui tenait à sa mémoire me devint aussi cher que sacré, et me l'est encore aujourd'hui.

Par son testament, monsieur Dufresnoy me laissait sa bibliothèque et cent mille francs. Victor, dans son horreur pour les affaires, et sa femme qui pensait toujours comme lui, désirant ne laisser que leurs fonds dans notre maison de commerce, nous la fîmes passer sous les noms de Vincent et Bérard, sans que ce changement nuisît le moins du monde à sa prospérité.

Ce n'était donc plus la fortune qui manquait à mon bonheur, seulement cette fortune arrivait trop tard. Toutefois, je désirai en retirer toutes les jouissances qu'il m'était encore per-

mis d'espérer. J'écrivis à ma bonne Catherine, pour la presser de me tenir sa promesse en venant vivre près de moi. Mais Catherine n'était plus jeune; elle ne put se décider à quitter Paray-le-Monial, ses habitudes, pour s'établir à Paris dans une grande maison. — Si tu te maries, mon bon Raoul (ce que je demande à Dieu tous les jours), et que tu ne puisses pas m'amener ta femme, je ferai le voyage pour la voir, et puis je reviendrai dans notre petite ville, où je suis née, où je veux mourir. — Allons, me dis-je, quand j'eus lu cette lettre, vous verrez qu'après avoir cru que l'argent était bon à tout, je finirai par reconnaître qu'il n'est bon à rien. En effet, de tous les dons que je devais à la bonté de monsieur Dufresnoy, le plus précieux, sans contredit, était sa bibliothèque. Un livre à la main, j'étais bien autrement satisfait qu'en comptant nos recettes d'un mois. J'avais repris le goût de la lecture et de l'étude, au point que, délivré de mes affaires, il m'arrivait de passer quelques soirées aussi heureuses que les soirées passées jadis dans la cuisine de mon oncle. Quand nous eûmes quitté le deuil, et que Victor conduisit sa femme au spectacle, je refusais souvent de les accompagner, pour me ren-

fermer dans mon sanctuaire, Médor à mes pieds (car le bon Médor devenait vieux; mais il aimait toujours son jeune maître). Après avoir jeté un regard sur mon Énéide, qui, comme on pense bien, occupait une place d'honneur, je jouissais de mes vrais trésors jusqu'au retour de mes amis.

Un matin je me trouvais à la caisse, lorsqu'il s'y présenta un vieux monsieur, qui venait pour un escompte. On peut juger de toute la joie que j'éprouvai quand, du premier coup d'œil, je reconnus le marquis de Soligny. Je m'avançai avec empressement, tandis qu'il me regardait lui-même d'un air d'étonnement et d'incertitude; mais sur mon salut, sur mon sourire : — Se peut-il? se peut-il que ce soit à vous que j'aie affaire, monsieur? s'écria-t-il, surpris autant qu'il devait l'être sans doute, en retrouvant dans le banquier Bérard le petit maître d'écriture de ses enfans.

— Oui, monsieur, répondis-je; et celui que vous avez comblé de vos bontés à Soligny se trouverait bien heureux si vous aviez besoin de ses services.

Le bon marquis me serra la main avec amitié. Nous nous approchâmes d'une fenêtre, et

là, je lui dis en quatre mots comment je me trouvais succéder à monsieur Dufresnoy. Il m'assura dix fois qu'il était charmé de me retrouver en si brillante position : — Mais cela ne m'étonne pas, ajouta-t-il; j'ai toujours prévu que vous feriez votre chemin.

Quand j'eus demandé des nouvelles de la marquise et de ses enfans, l'idée fixe eut son tour; je parlai de madame de Ferrières. Monsieur de Soligny était bien instruit de la mort de cette dame; mais il ignorait totalement ce qu'était devenu son frère. — Allons, pensai-je en soupirant, encore une de mes espérances évanouies! Toutefois j'avais tellement la triste habitude de les voir s'anéantir l'une après l'autre, que ce dernier désappointement troubla peu la satisfaction que me faisait éprouver la vue de mon premier bienfaiteur.

Lorsque j'eus terminé la petite affaire qui avait amené le marquis dans nos bureaux, il me dit avoir laissé en Bourgogne toute sa famille, et n'être lui-même que pour fort peu de jours à Paris. — Je veux pourtant que nous nous revoyions avant mon depart, monsieur Bérard, ajouta-t-il en me prenant la main; je le veux absolument. Quelles heures avez-vous libres?

Il me traitait avec tant d'amitié, que je crus pouvoir lui proposer de me faire l'honneur d'accepter un dîner chez moi. Il y consentit aussitôt; et comme il avait pris des engagemens pour les deux jours suivans, il fixa le troisième, qui devait être un jeudi. Je le reconduisis jusqu'à sa voiture, quoi qu'il pût faire pour m'en empêcher. — Je ne veux pas perdre un moment du plaisir de vous voir, monsieur, lui disais-je. Il devait bien lire sur ma figure qu'en parlant ainsi je ne lui faisais pas une phrase de simple politesse.

Je courus aussitôt instruire Claire et Victor de l'heureuse rencontre qui venait d'avoir lieu. Depuis bien long-temps, je n'avais éprouvé une pareille joie. Nous choisîmes le très-petit nombre de convives que nous voulions inviter avec le marquis. Je suppliai Claire de vouloir bien mettre ses soins à ce que le dîner fût exquis; je ne pouvais parler d'autre chose. — Je ne l'ai jamais vu si content, disait-elle en riant à son mari. Victor, qui me connaissait encore mieux qu'elle, était moins surpris de me voir éprouver autant de satisfaction.

Il est certain que, je ne sais pourquoi, je regardais comme du plus heureux présage la

jouissance inattendue que je venais d'éprouver; soit que la vue du marquis m'eût reporté au temps où je vivais d'illusions, soit que l'avenir dût justifier mon heureux pressentiment; l'horizon de cet avenir me semblait moins sombre; le regret, le malheur ne pesaient plus sur mon ame, et j'abandonnais mon cœur à la joie, sans demander à ma raison pourquoi je me sentais si joyeux.

Nous convînmes qu'après le dîner du jeudi on ferait un peu de musique, et puis j'ajoutai que le marquis étant un homme fort instruit, qui savait le latin à merveille, il ne verrait pas sans plaisir ma bibliothèque. — Il retrouvera là son Virgile, Victor; *inde fortuna* (1), dirai-je en le lui montrant, *inde fortuna*..

Tout à coup il me vint une idée; j'envoyai chercher mon relieur et je lui demandai, si, sans nuire en rien à la couverture de l'Enéide, on pouvait écrire ces deux mots dessus en lettres d'or. Sur sa réponse affirmative, je lui confiai le volume, enveloppé dans un double papier, en lui recommandant d'en avoir le plus grand soin, et de me le rapporter le jeudi matin au plus tard.

(1) De là ma destinée.

Cet homme n'était pas parti depuis trois quarts d'heure, qu'un domestique vint me dire qu'il revenait, et demandait à me parler; je me hâtai de le faire entrer; il était pâle, et me dit qu'il venait de lui arriver un grand malheur. — Vous avez perdu mon Elsevir! m'écriai-je. Alors il me raconta en tremblant, qu'en sortant de chez moi, il avait été renversé sur la place des Victoires par un cabriolet qui allait très-vite; que dans sa chute, tous les livres qu'il portait sous son bras lui étaient échappés, et que plusieurs passans s'étant arrêtés pour lui donner du secours, quand il avait été remis sur ses jambes il avait retrouvé tous ses volumes, à l'exception de mon Virgile, dont il faisait depuis une heure une recherche inutile.

Un des plus beaux traits de ma vie, bien certainement, est d'avoir pu demander à cet homme s'il n'était pas blessé, tant était grande ma colère contre lui. Combien je me reprochais de m'être séparé de mon Enéide! Combien je maudissais la sotte idée qui me la faisait perdre sans retour! Le relieur, touché de mon chagrin, je pourrais dire de mon désespoir, me proposa de courir aussitôt faire imprimer un placard, avec récom-

pense honnête pour celui qui trouverait le volume et le rapporterait chez moi.

— Vingt-cinq, cinquante, cent louis! m'écriai-je aussitôt, en prenant la plume; cette pensée peut être bonne.

— Ah! dix louis suffiraient bien, répondit cet homme; il y a beaucoup à parier que celui qui l'a ramassé, croit avoir gagné la valeur d'un petit écu.

Je n'en écrivis pas moins la promesse de vingt-cinq louis pour qui rapporterait l'Enéide à monsieur Bérard, banquier, rue du Mail; et je remis mon papier à ce malheureux homme, avec ordre de faire imprimer les placards en si grand nombre, que l'on pût en couvrir tous les murs de Paris.

CHAPITRE XXIV.

L'ÉNÉIDE.

Comme après une longue nuit,
Sortant d'un berceau de ténèbres,
L'aube efface les pas funèbres
De l'ombre obscure qui s'enfuit.

LAMARTINE.

La journée entière et celle du lendemain se passèrent sans que j'eusse aucune nouvelle de mon livre. Je cachais, même à mes amis, à quel point j'étais triste et malheureux; car sentant bien que pour tout autre la perte que je venais de faire n'eût été qu'une contrariété, je n'osais

avouer qu'elle fit sur moi l'effet d'un malheur. Comme j'avais promis d'accompagner Claire et son mari à un fort beau bal que donnait madame Desfossés, la crainte de passer pour un maniaque m'empêcha de m'excuser, et je les y suivis, aussi peu disposé à voir danser qu'à danser moi-même. Nous revînmes fort tard, en sorte qu'il était neuf heures quand je me levai le lendemain matin. En souvenir de monsieur Dufresnoy et de son pauvre fils, j'avais pris à mon service l'ancien valet de chambre de Charles. Je le sonnai aussitôt pour lui faire la question que je lui avais faite deux ou trois cents fois depuis quarante-huit heures: a-t-on quelques nouvelles de l'Elzevir? Germain répondit par son *non* habituel; mais il me remit un billet qu'un monsieur venait d'écrire dans l'antichambre, en disant qu'il repasserait plus tard. A la vue seule de cette écriture, un tremblement me saisit, tant les caractères me rappelaient parfaitement ceux d'une lettre que je savais par cœur, et lorsque je lus: « La personne qui rap-« porte à monsieur Bérard son Enéide, est un « de ses anciens amis, qui désire ne remettre le « livre qu'à lui-même. » — C'est lui! c'est lui! m'écriai-je, hors de moi; je courus à mon secré-

taire, j'y saisis la lettre que monsieur de Sénac m'avait écrite des Rochers..... ô transport! ô bonheur! ma mémoire ne m'avait point trompé, c'était monsieur de Sénac, qui me rapportait l'Enéide! c'était monsieur de Sénac qui devait repasser plus tard!

On ne meurt pas de joie, puisque j'ai survécu à ce moment. J'avais beau faire, il m'était impossible de me calmer. J'accablais Germain de questions, et je pouvais à peine écouter ses réponses. Maudit bal! disais-je, pourquoi n'étais-je pas levé! enfin il reviendra dans une heure, dans deux heures, peut-être, mais il est bien certain qu'il reviendra. Quand j'eus renvoyé Germain, je le sonnais à toute minute; tantôt j'envoyais dire au Suisse qu'il se gardât bien de renvoyer une seule des personnes qui viendraient me demander; tantôt je recommandais qu'on ne laissât plus entrer ame qui vive dans mon cabinet dès que j'aurais reçu celui que j'attendais. Sans pouvoir fixer aucune heure à mon impatience, mes regards n'en poussaient pas moins l'aiguille de la pendule. Enfin à midi et demi, un coup de sonnette retentit à mon oreille; l'instant d'après, je reconnus une voix que je n'avais pas entendue depuis six ans; eh bien!

avant que monsieur de Sénac ne fût dans mon cabinet, j'étais dans ses bras!

— Ma foi, mon cher Raoul, me dit-il en entrant, encore l'Enéide! c'est une destinée, je crois. Imaginez que le plus grand hasard me fait rencontrer avant-hier un petit garçon qui prétendait l'avoir trouvée sur la place des Victoires, et qui m'en demande douze sous. Je reconnais aussitôt votre Elzevir, je l'achète, et voilà qu'hier j'apprends sur les murs de ma rue Boucherat que notre jeune ami et le banquier Bérard ne sont qu'un.

— Si vous saviez, monsieur, combien j'ai fait de démarches pour découvrir le lieu que vous habitiez!

— Moi! répondit-il; mais je n'ai point quitté Paris depuis la mort de ma pauvre sœur : c'est à Paris seulement, mon cher ami, que l'on peut vivre dans l'infortune sans faire naître la curiosité ou la compassion, et je n'aime à exciter ni l'une ni l'autre.

Alors il me raconta dans le plus grand détail la ruine de madame de Ferrières, l'histoire du testament, toutes choses enfin que je savais presque aussi bien que lui. Qui croirait cependant qu'assis près du père de Camille, j'aie pu

l'écouter aussi long-temps sans l'interrompre une seule fois par un mot sur sa fille? hélas! je n'osais; qu'allais-je apprendre si je la nommais? allait-il me dire : ma fille est mariée! chaque minute me semblait un répit. Enfin ne pouvant plus supporter l'horrible anxiété de mon ame : oserai-je vous demander, lui dis-je en frissonnant, des nouvelles de mademoiselle ou de madame votre fille?

— Mademoiselle, mademoiselle, répondit-il aussitôt. Si je n'avais pas perdu mon procès, mon cher ami, vous sentez qu'il en serait autrement; mais si belle et si vertueuse que l'on soit, on ne se marie pas sans dot.

Ah! comme mon pauvre cœur se dilata à ces douces paroles! comme je souris joyeusement aux mots : *si je n'avais pas perdu mon procès!* qui depuis si long-temps ne s'étaient pas fait entendre à mon oreille!

— Cette chère fille est ma seule consolation, continua-t-il; elle supporte notre malheur avec un courage bien rare à vingt-deux ans; car, grace à ce misérable Dumesnil, il nous reste à peine de quoi subsister. Mais laissons tout cela; je me suis toujours consolé de mes chagrins dans ce monde par le bonheur de mes amis; et de-

puis hier, mon cher Raoul, j'apprends sur vous, sur votre fortune, des choses qui m'ont causé, je vous jure, une très-vive satisfaction.

On juge de l'empressement avec lequel je lui rendis compte de tous les événemens de ma vie, depuis l'instant où je l'avais quitté; avec quel soin j'entrai dans tous les détails qui pouvaient lui faire connaître que j'étais riche, fort riche, et que le temps devait encore ajouter à mon opulence.

Il avait si peu le soupçon du motif qui me portait à faire ainsi l'étalage du bien que j'avais acquis, que, reprenant avec moi son ancien rôle de mentor, il me conseilla de me marier. — Maintenant, Raoul, maintenant vous pouvez prétendre au plus beau parti, et le mariage est une bonne chose pour un jeune homme.

— Monsieur, dis-je avec un battement de cœur qui m'ôtait la respiration, je prendrais volontiers une femme de votre main; mais je la voudrais sans fortune.

— Vous avez tort, mon ami. Sans faire trop de cas de l'argent, il faut l'estimer ce qu'il vaut. Sans devenir un Dumesnil...., le diable m'emporte, dit-il en s'interrompant, si je puis jamais nommer ce coquin-là de sang-froid! Com-

bien de fois vous l'ai-je dit, Raoul, qu'il perdrait ma sœur, qu'il nous perdrait tous ?

— Je ne doute pas qu'il n'ait beaucoup contribué à me chasser de la maison de madame de Ferrières, dis-je.

— Comment contribué ! Mais c'est lui, c'est lui tout seul qui vous en a fait sortir. Croiriez-vous que ce misérable employait le mensonge et la calomnie pour vous perdre ? Si je n'avais pas observé votre conduite comme je l'ai fait sans cesse, si je ne l'avais pas toujours trouvée irréprochable.....

— Il ne pouvait m'accuser, monsieur, de manquer pour votre famille de respect, de tendresse, de reconnaissance ? Et tout mon corps tremblait, et je respirais à peine, tant je voyais approcher l'instant qui devait décider de mon sort.

— Non, non, reprit monsieur de Sénac, ce n'est, ma foi, pas de cela qu'il vous accusait.

— La seule chose qu'il ait pu dire... La voix me manquait tout-à-fait, je ne pus achever.

— Qu'importe ce qu'il a persuadé à ma pauvre sœur ? elle ne voyait que par ses yeux. Quant à moi, Raoul, je ne l'ai pas cru. Je puis vous donner ma parole que je ne l'ai pas cru.

— Croyez-le, monsieur, m'écriai-je, ne pou-

vant supporter plus long-temps cette angoisse de l'incertitude; croyez-le : oui, je n'ai pas cessé d'adorer mademoiselle de Sénac; oui, son image ne m'a jamais quitté. Si j'ai vécu, c'était dans l'espoir de la revoir; si j'ai fait fortune, c'était pour mettre cette fortune à ses pieds; et, si vous me refusez pour gendre, si vous me repoussez, eh bien ! monsieur, je mourrai de chagrin.

— Vous me demandez ma fille, Raoul? dit Monsieur de Sénac dans une surprise inexprimable.

— Je vous demande la vie.

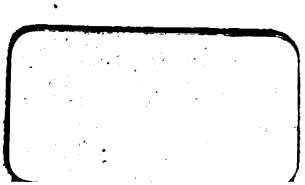
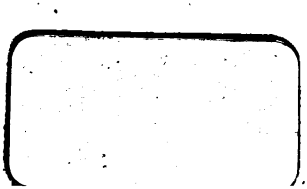
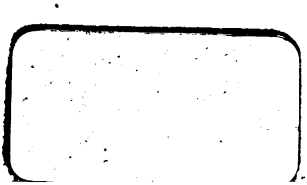
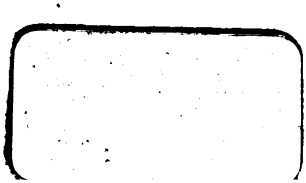
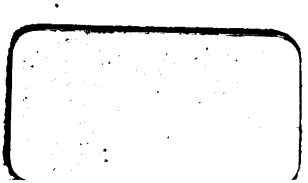
— Mais, Raoul, ma fille n'a rien, absolument rien.

— Tant mieux, tant mieux, m'écriai-je. Je prendrai plaisir à m'occuper de mes affaires, j'aurai de l'ambition quand je travaillerai pour elle, pour vous, que j'ai toujours chéri si tendrement.

Monsieur de Sénac m'embrassa.

— Que ma fille vous aime, mon cher enfant, et je vous la donne.

—Eh bien ! vous me la donnez, vous me la donnez, répondis-je; et n'étant pas maître de mes transports, je laissai échapper le secret de Camille.

Que dirai-je maintenant? Essaierai-je de peindre les ravissantes émotions de mon ame, quand, le soir même, mon cocher s'arrêta à la porte de monsieur de Sénac? quand je revis Camille, Camille, qui m'aimait encore? quand, trois semaines après ce jour fortuné, je me rendis dans la même église où s'était marié Victor, pour m'agenouiller devant l'autel, près de cette figure d'ange que couvrait un voile blanc? et quand, rentré dans ma demeure, entouré de tous mes chers amis, j'embrassai *ma femme?*

FIN.